LE NOUVEAU

SAVOIR-VIVRE UNIVERSEL

Ier TOME

LE

SAVOIR-VIVRE

DANS

TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE

AVIS IMPORTANT

Extrait de la GAZETTE DES TRIBUNAUX, *du* 28 *mars* 1881 :

2e CHAMBRE DU TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE. — PRÉSIDENCE DE M. CAZENAVE. — *Jugement du* 24 *juillet* 1880 :

Attendu ... le Tribunal déclare que la dame Louise d'Alq reprendra la libre disposition de ses ouvrages, sans que F. Ebhardt, son ancien éditeur, avec lequel ses traités se trouvent résiliés, puisse en faire usage ni en tirer profit, etc., etc.

1re CHAMBRE DE LA COUR D'APPEL DE PARIS. — PRÉSIDENCE DE M. LAROMBIÈRE. — *Arrêt du* 22 *mars* 1881 :

Après avoir entendu les plaidoiries de Me Georges Lachaud pour Mme Louise d'Alq, Me Beaupré pour M. Ebhardt ; la Cour, considérant et adoptant les motifs des premiers juges, etc., etc. ; confirme le jugement et *notamment en ce qui concerne l'interdiction faite à Ebhardt de vendre aucun exemplaire des Œuvres de la dame Louise d'Alq, du jour du présent arrêt.*

CHAMBRE DES RÉFÉRÉS. — *Ordonnance du* 30 *juin* 1881 :

Attendu que M. Rozez, de Bruxelles, a fait déposer pour être vendus chez un intermédiaire, à Paris, des milliers de volumes achetés à Ebhardt depuis l'arrêt ; attendu que Mme Louise d'Alq les a fait saisir, sur la demande en référé du sieur Rozez, prétendant qu'ils sont sa propriété, M. le président Vannier, après avoir entendu Me Martin du Gard, avoué de Mme d'Alq, a rendu *ordonnance qu'il n'y avait pas lieu à lever la saisie*, et que les parties devront se pourvoir au fond, etc.

De ces divers jugements, arrêts et référés, il s'ensuit que Mme L. d'Alq a seule le droit d'éditer ses œuvres, et peut poursuivre tout détenteur des éditions interdites ci-dessus. En conséquence, elle fait paraître une *nouvelle édition* de ces œuvres, *corrigée, remaniée* et *augmentée*, que le public a tout intérêt à se procurer en place des anciens volumes.

Le public est donc prévenu, afin qu'on ne puisse l'induire en erreur, que tout volume de Mme L. d'Alq, *non revêtu* de la *signature autographe* de l'auteur, fait partie des éditions *belges, incomplètes* et *surannées*, dont la vente a été interdite par l'arrêt de la Cour d'appel du 22 mars, prononcé en faveur de Mme L. d'Alq contre son ancien éditeur. Il est facile de vérifier le lieu de l'impression à la fin des volumes.

Le public est en droit d'*exiger la signature autographe* de l'auteur et de refuser tout autre exemplaire qui lui serait présenté.

LE

SAVOIR-VIVRE

DANS

TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE

PAR

MADAME Louise d'Alq

> SAVOIR-VIVRE : Connaissance des usages du monde et de la politesse.
> *Dictionnaire de Boiste.*

NOUVELLE ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

LA SEULE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

PARIS

BUREAUX DES *CAUSERIES FAMILIÈRES*

4, RUE LORD-BYRON, 4

1883

PREFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION

CET ouvrage a déjà eu plus de cinquante éditions. Il remonte à neuf années, et sa vente ne fait que s'accroître; lors de son apparition, il y avait longtemps qu'un ouvrage nouveau du même genre n'avait été fait. Ceux qui existaient étaient devenus surannés, car les usages subissent des changements comme tout, et on ne suit pas la même étiquette aujourd'hui qu'il y a un siècle.

Ce livre a été le premier que nous ayons présenté au public, et nous étions loin de nous attendre au succès qui a accueilli ce début. Nous croyons qu'il est dû surtout à ce que l'auteur s'est appliqué à y relater, non pas ses propres sentiments, mais ce qui se passe en réalité dans le vrai monde.

L'apparition de cet ouvrage et le bruit qui s'est fait autour en ont fait naître du même genre aussitôt de tous côtés. Nous les avons tous parcourus, et nous avons pu constater, non seulement qu'en partie ils étaient des plagiats du nôtre, mais encore les absurdités des usages qui y ont été ajoutés, inventés par des auteurs ignorants. Nous ne voulons rien citer, car ce ne serait pas généreux, mais nous attendons sans crainte l'arrêt des lecteurs qui peuvent faire une comparaison.

Une chose indispensable pour écrire un bon livre est de savoir et de connaître à fond le sujet que l'on traite, afin de ne pas éclairer à tort et à travers le public, qui est porté à croire ce qu'il voit imprimé. De plus, il faut savoir aussi classer et disposer les matières. Dans un livre pratique destiné à instruire, il ne suffit pas de faire preuve d'érudition et de piller un peu partout, ce qui est toujours facile. A qui n'est-il pas arrivé d'acheter un ouvrage sur la foi d'un titre alléchant et d'être tout désappointé à la lecture de n'y trouver rien des promesses de ce titre ?

Saint-Marc de Girardin, raconte Le-

gouvé, prédit un jour à ce dernier, qui se flattait d'écrire un livre pratique sur l'art de lire, je crois, qu'il écrirait évidemment des phrases délirantes, des mots spirituels et sonores, qu'il exécuterait sur le thème choisi des variations brillantes et des airs de bravoure excitant les applaudissements, mais quelque chose d'utile et de pratique, non! Trop d'esprit est parfois un défaut, comme trop de zèle; savoir en avoir à propos est souvent plus difficile.

Notre intention n'est pas de faire ici le panégyrique du *Savoir-vivre en toutes les circonstances de la vie,* ce que le nombre d'éditions fait encore plus que les articles nombreux et flatteurs consacrés à cet ouvrage par la presse française et étrangère. Nous en concluons seulement qu'il faut déjà un certain talent pour trouver ce qui est susceptible d'être utile au public et répondre à ses besoins.

Mme d'Alq ne se réjouit pas parce que des personnes achètent un de ses ouvrages; car on peut toujours être attiré par un catalogue attrayant, un titre, un éloge, une réclame. Ce qui est pour elle une source d'encouragement, c'est lors-

qu'il nous arrive des lettres, et il en arrive sans cesse très nombreuses, disant : « Après avoir lu tel ou tel ouvrage de Mme d'Alq, je vous prie de me l'envoyer de nouveau, désirant l'offrir à ma famille ; » ou : « Je vous prie de m'envoyer tous les ouvrages du même auteur et de m'inscrire pour ceux qui paraîtront. » Ceci est une louange sincère, une preuve de sympathie, à laquelle l'auteur le plus modeste est forcément sensible.

Ce que nous tenons à dire c'est que le succès de ce livre ne peut être éphémère comme celui de tant d'autres, parce que l'auteur ne se contente pas que ses nouvelles éditions soient simplement de nouveaux tirages sur d'anciens clichés. Au prix de sacrifices matériels, chaque nouvelle édition est une *réimpression* entièrement neuve ; c'est-à-dire qu'elle est revue et corrigée selon ce que dicte l'actualité. Des changements, imperceptibles pour le public, mais réels pour la pratique, y sont introduits, selon que l'exigent les nouveaux usages introduits chaque année.

CHAPITRE PREMIER

LE SAVOIR-VIVRE PROPREMENT DIT

Le savoir-vivre signifie, d'après le dictionnaire : *connaissance des usages du monde et de la politesse ;* c'est donc le véritable titre à donner aux chapitres contenant les règles de ces usages.

Bien des livres ont déjà été écrits sur ce sujet, et cependant il reste toujours à dire, sinon des choses entièrement neuves, tout au moins des choses utiles. Les générations passent, les usages indiqués dans les publications antérieures deviennent surannés, et les jeunes comme les vieux ont besoin de nouveaux avis.

En effet, tout change, tout se renouvelle. Il est de ces mille riens : telle expression, tel objet de toilette, tel genre de coiffure, qui dénotent de suite l'âge de la personne qui s'en sert, car tout suit le cours des siècles ; je n'en veux pour exemple que cet usage, si recommandé par l'abbé Delille, d'écraser sur son assiette la coquille d'un œuf mangé à la coque. Le livre sur l'*Élégance* du vicomte de Marennes, publié il y a une quinzaine d'années, le qualifiait déjà *d'absurde et ridicule, ne serait-ce que parce que c'est malpropre et déplaisant à voir ;* il a raison ; nous raffinons nos goûts et notre élégance, et, en même temps, nous épurons nos préjugés et nos manies.

Directrice d'un journal de famille, il ne s'écoule pas de semaine où mes abonnées ne me pressent de questions sur ces sujets délicats, et je suis persuadée que c'est répondre au désir de tous que d'entrer dans quelques détails minutieux sur cette matière, en laissant un peu de côté les lieux communs.

En somme, sous ce titre *Du savoir-vivre*, je ne fais que répondre spécialement et longuement à toutes les questions qu'on m'a adressées, et qui m'ont indiqué les points princi-

paux sur lesquels le public est embarrassé. Au reste, ce sont souvent les choses les plus minimes qui sont les plus inconnues et dont la connaissance rend le plus de services. Mon but est donc de passer rapidement sur ce qui a été dit et redit partout, pour m'appesantir sur ces riens qui, au contraire de la montagne de La Fontaine dont il sort une souris, amènent parfois, eux, des montagnes de désagréments.

Il existe un savoir-vivre particulier à chaque position, à chaque âge, à chaque sexe; il n'est point le même pour la grande dame que pour la subalterne, pour l'adolescent que pour le veillard, pour le jeune homme que pour la jeune fille. Ce qui serait chez les uns la plus haute expression des usages du monde, deviendrait un grossier manque de politesse chez les autres; et, nous ne devons pas l'oublier, le savoir-vivre réunit l'usage du monde à la politesse.

De grands esprits affirment que le savoir-vivre vient du cœur et n'a pas besoin de suivre de règles; que l'élégance, la distinction, les bonnes manières sont toutes choses innées dans les personnes de bonne société; et très souvent, on vous jette au visage, avec une certaine imper-

tinence, que vous ne les acquerrerez pas si vous ne les possédez d'intuition par droit de naissance. C'est une insulte ou une vile flatterie, car, ou votre amour-propre et votre fatuité vous persuaderont que vous les possédez naturellement et que vous n'avez aucun besoin de chercher à les acquérir, ou votre modestie vous portera humblement au découragement.

Une certaine dose de tact, de bon sens et de cœur supplée, il est vrai, pour bien des personnes, à la connaissance de ces règles, et on est étonné de trouver cette délicatesse de savoir-vivre chez des gens desquels on ne s'y attendait pas ; ces trois qualités dictent, en quelque sorte, ce qu'on doit faire, et ne permettent pas de manquer positivement aux usages. On pourrait dire que c'est du savoir-vivre de sentiment, comme on dit : faire de la perspective de sentiment.

Le cœur nous apprend à compatir aux malheurs de notre prochain, et à être bienveillant envers lui, dans quelle position de fortune que nous nous trouvions : c'est du savoir-vivre ; le bon sens nous enseigne à respecter le mérite, n'importe quelle place il occupe : c'est de la politesse ; le tact nous indique le moment où

nous allons devenir importun, et où nous devons nous retirer : c'est connaître l'usage du monde et s'y conformer.

Mais comme nous ne sommes pas tous doués de natures exceptionnelles, qu'il n'est pas donné à tout le monde de posséder du tact, du bon sens et du cœur, trois qualités éminentes qu'on trouve déjà assez rarement isolées, pour ne pas oser espérer les trouver souvent réunies, il vaut mieux s'astreindre humblement à suivre des règles. D'autant plus que le meilleur cœur du monde n'apprendra jamais à distinguer quel côté de la carte de visite il faut corner en signe de condoléance, et quel côté en signe de remercîments !

CHAPITRE II

DE LA POLITESSE

AVANT de commencer l'énumération des usages du monde, disons quelques mots sur la politesse.

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage, a dit Voltaire.

Et La Bruyère ajoute qu'*il faut avoir des qualités bien éminentes pour se soutenir sans la politesse*.

La politesse renferme toutes les vertus sociales, desquelles nous ne pouvons nous dispenser pour être utiles et agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Elle est de rigueur dans les relations de société, d'affaires, et dans

tous les rapports de la vie. Sans elle, toute communication permanente avec nos semblables devient impossible. C'est elle qui adoucit les mœurs, empêche les querelles de naître, calme souvent les irritations et les haines en les forçant à se contraindre et à s'étouffer; c'est elle qui nous fait aimer de nos supérieurs et respecter de nos inférieurs.

Elle simule la bienveillance, lorsque cette qualité, par malheur, nous fait défaut.

La politesse n'est ni une qualité ni une vertu, c'est un talent que nous devons acquérir et inculquer à nos enfants, comme nous apprenons à bien parler, à nous habiller avec goût; la politesse n'est-elle pas, en quelque sorte, la forme dont nous habillons nos actes envers notre prochain?

Il y a la politesse du cœur, qui ne s'apprend pas, comme il y a le savoir-vivre de sentiment; mais, je le répète, je ne m'adresse pas seulement aux natures spécialement favorisées, qui n'ont besoin d'aucun guide, mais au commun des mortels, enclins aux faiblesses humaines, à l'indifférence, à la légèreté, etc.

La politesse envers les inférieurs est la marque d'une supériorité réelle et la meilleure

manière de les forcer à être polis envers nous.

La politesse puise ses règles dans les usages du monde.

Il faut l'inculquer à un enfant dès le plus bas âge, afin que plus tard elle ne soit pas affectée ; exagérée, elle pourrait devenir une offense pour celui à qui elle s'adresserait, ou une bassesse de la part de celui qui la ferait; tout ce qui est affecté et en dehors du naturel, s'approchant toujours de l'exagération, dans un sens ou dans un autre.

CHAPITRE III

DU SAVOIR-VIVRE A L'ÉGLISE

COMMENÇONS par rendre au Souverain de l'univers l'hommage qui lui est dû. A l'égard de l'hôte auguste que nous visitons dans ses temples, la piété et notre éducation religieuse nous dictent notre conduite; il n'entre pas, du reste, dans le cadre que je me suis tracé ici, d'enseigner aux lecteurs les rites religieux, sujets parfois à variations suivant les degrés de ferveur, ni d'entrer dans aucune discussion sur les différences de dogmes, pour lesquelles je tiens à garder la neutralité la plus absolue.

Il me suffira de dire que c'est dénoter un

esprit léger et une vanité ridicule, que d'arriver au milieu des offices, de se placer avec fracas, d'étaler avec ostentation une toilette tapageuse, *L'exercice de la religion ne doit point être une cause d'impiétés,* a dit un moraliste célèbre. Une telle conduite ne serait propre qu'à vous attirer l'attention moqueuse des sots et le mépris des gens sensés. Si ne pas avoir de religion ne nuit qu'à vous, femme frivole, il ne vous est pas permis de causer du scandale et des distractions aux autres. Affligée d'une pareille lèpre, sachez, du moins, dissimuler à votre prochain les sentiments dont vous êtes animée. Vous êtes tenue de vous comporter décemment à l'église ; et si ce n'est pour obtenir les bénédictions du Seigneur, que ce soit au moins, pour conserver cette estime du monde à laquelle vous attachez tant de prix. La foi, la prière, le recueillement rehaussent la beauté de notre sexe, l'entourent d'une auréole idéale, qui plaît toujours aux hommes. Vos péchés mignons vous portent donc, de toute façon, à accomplir, mesdames, votre devoir.

Il faut éviter de tomber dans l'extrême opposé, et d'affecter une componction outrée aussi bien qu'un air dissipé. Tout ce qui est

exagéré, pratiqué pour attirer l'attention du public, dénote le manque de savoir-vivre et de distinction. Aussi est-il de bon goût de ne point mettre, pour les offices, des toilettes excentriques, des couleurs voyantes; les robes découvrant la poitrine et les bras, les chapeaux posés crânement, les cheveux épars doivent être soigneusement exclus.

La femme distinguée sait se composer, pour cette circonstance, une toilette élégante et discrète en même temps.

La première action, en entrant dans l'église, est de prendre l'eau sainte. Si vous êtes avec des personnes plus âgées que vous, vous la leur offrez; dans le cas contraire, elles vous l'offrent ou vous la prenez vous-même. Une jeune fille, accompagnée de sa femme de chambre, ne présentera pas l'eau bénite à cette dernière; un homme, accompagnant une femme quelconque, s'empressera d'arriver au bénitier avant elle, pour lui faire cette politesse. On peut, sans être en relation avec quelqu'un, si l'on se rencontre à la porte de l'église, lui offrir de l'eau bénite; cela n'est guère en usage à Paris; mais en province, où l'on se connaît toujours un peu,

c'est reçu; c'est toujours la personne qui désire faire une politesse à l'autre, qui la présente; cela sert souvent à manifester le désir d'être en bons rapports. C'est une marque de déférence et de respect; aussi, lorsqu'un personnage important, un roi, un évêque, visite une église, voyons-nous le curé le recevoir à la porte pour lui présenter l'eau bénite. Et puisque c'est considéré comme un hommage, il est très convenable, si vous en trouvez l'occasion, de la présenter à un pauvre vieillard, à un mendiant; en agissant ainsi, vous lui faites plus qu'une aumône; cet acte signifie :

Dans le temple du Seigneur, nous sommes tous égaux, les différences de positions sociales disparaissent. Le respect que doivent inspirer l'âge et l'infortune doit seul être pris en considération.

C'est à peu près comme à la cérémonie du Jeudi-Saint, où l'évêque lave les pieds à douze pauvres.

Refuser de prendre l'eau bénite de la main de quelqu'un est une grossièreté des plus grandes, une marque de mépris mal placée; vous devez l'accepter même de votre ennemi,

même de personne de conduite équivoque, en signe de pardon et d'indulgence, vertus chrétiennes qu'on doit pratiquer au moins dans la maison de Dieu.

C'est manquer de respect envers un prédicateur que d'entrer ou de sortir de la nef pendant le sermon. Dans bien des paroisses, avec juste raison, on ferme les portes de l'église pendant la prédication.

Si vous louez à l'année des chaises ou un banc, vous n'avez pas le droit, l'office commencé, de faire retirer les personnes qui s'en seraient emparées, surtout si ce sont des gens d'une position inférieure; tout ce qui est humilité, condescendance, devant être pratiqué à l'église plus que partout ailleurs. En entrant dans les rangs, vous vous y placez de façon à déranger le moins possible ceux qui y sont déjà. Si vous arrivez à votre banc avec d'autres personnes, vous faites passer devant vous vos supérieurs en âge et en position, comme vous le feriez à une porte, à moins qu'elles n'expriment positivement le désir de rester en tête du rang. Dans ce cas, vous vous glissez derrière elles. Si elles se sont placées au fond du rang, lorsque arrive

le moment de sortir, vous vous mettez un peu de côté en dehors pour les laisser passer devant vous. Il ne convient pas de sortir sans attendre les personnes qui vous ont accompagné. Cette manière d'agir serait impolie, même envers une amie ou une sœur, J'ai vu une jeune fille, à la sortie d'un sermon, s'en aller ainsi incontinent, sans se retourner, laissant derrière elle sa mère et une amie, lesquelles furent arrêtées par une circonstance quelconque; la jeune inconséquente se trouva à la porte, fort embarrassée au milieu de la foule qui la considérait avec curiosité.

Je trouverai fréquemment l'occasion de répéter qu'en toute chose une personne qui pratique le véritable savoir-vivre, témoigne à qui de droit tout le respect, toute la bienveillance possible. Les prêtres jeunes ou vieux, n'importe à quelle secte ils appartiennent, ont droit aux plus grands égards; leur robe remplace pour eux l'âge et les dignités. Rappelons-nous que ce n'est point à la créature humaine que nous rendons nos devoirs, mais aux fonctions augustes qu'elle est chargée de remplir auprès de nous. Généralement, on ne touche pas la main à un

prêtre; encore moins à un évêque ou à un cardinal; on demande leur bénédiction, et on baise la bague des derniers. Si on ne veut pas se conformer à ces formalités, on se borne à s'incliner profondément devant eux.

Lorsqu'on visite un temple d'une confession étrangère à la sienne, et qu'on y assiste à une cérémonie, on doit se conformer en tout aux usages observés par ceux qui la professent : ainsi, s'incliner ou se tenir debout, suivant leurs rites, etc. Ce serait un défaut d'éducation et de savoir-vivre d'observer les cérémonies d'un œil curieux et moqueur; on s'exposerait à blesser dans leurs convictions religieuses les personnes présentes. Si vous croyez que votre foi s'oppose à cette condescendance, vous ferez mieux de vous abstenir d'y aller. Quoique je ne prétende pas imposer une entière tolérance à toutes les conciences, il n'en est pas moins vrai que n'importe quel culte mérite du respect. Il est dit : *Croire à quelque chose est déjà beaucoup, ne croire à rien est bien pis.*

Lorsqu'une jeune fille ou une jeune femme est désignée pour quêter, une toilette élégante est de rigueur. Si elle quête dans les rangs

avec un cavalier, elle appuiera légèrement la main gauche dans la main droite de ce dernier, et présentera la bourse de sa main droite ; elle remerciera gracieusement les personnes qui donnent par une légère inclination de tête, et n'insistera pas, ni ne fera aucun mouvement d'humeur, devant celles qui n'ont pas l'air disposées à donner. Généralement, on quête toujours de gauche à droite, mais si le bedeau vous précède, il faut le suivre. La quêteuse, avant de commencer, dépose, au fond de la bourse, son offrande, qui doit être plus considérable qu'une offrande ordinaire.

Prévenue qu'elle doit quêter, une jeune fille s'étudiera, quelques jours auparavant, à tenir la bourse de façon à ne point s'exposer à commettre de maladresses, telles que la laisser tomber, ou la refermer, etc. Le jeune homme qui doit accompagner une quêteuse, est tenu d'être en habit noir et en gants clairs. Une jeune fille ou une très jeune femme ne peut quêter à la porte de l'église sans avoir auprès d'elle une dame âgée ou un cavalier.

Il est de très mauvais goût de laisser tomber son argent de trop haut, dans une

bourse ou sur un plateau, comme pour faire remarquer la forte offrande que l'on peut faire. On ne doit point, non plus, parler à la quêteuse, si on la connaît, mais seulement lui faire un signe amical. L'office commencé, on ne se salue pas, dans une église, sauf par un signe inperceptible. Ce serait du plus mauvais goût de troubler le recueillement, en allant toucher la main à une amie. On attend la sortie.

Il est d'usage de ne point se donner le bras dans l'église, excepté pour les mariages.

Je conseille beaucoup aux jeunes personnes qui ont de belles voix, de proposer aux curés, à la campagne, de chanter au salut ou autres cérémonies ; elles ne pourront mieux utiliser ce don de la Providence, la musique religieuse aidant à l'édification et à l'élévation des sentiments de piété.

CHAPITRE IV

DU SAVOIR-VIVRE EN FAMILLE

PEUT-ÊTRE va-t-on se récrier devant le titre de ce chapitre ; cependant, je crois que, dans la famille plus qu'ailleurs, il est besoin de connaître et de pratiquer le savoir-vivre. L'éducation le donne souvent, le cœur peut y suppléer, mais il est des cas où ce dernier manque malheureusement, où il est mal inspiré et où l'éducation fait défaut. Des têtes insouciantes et légères, plutôt que mauvaises, se figurent qu'en famille tout est permis ; d'autres s'imaginent qu'il serait ridicule de se gêner, et que le respect, la politesse, l'amabilité, etc., doivent se réserver exclusivement pour les étrangers.

Que de malheurs irréparables cependant naissent ou dérivent de cet abandon des convenances, de cet oubli des bonnes manières ! que d'existences troublées par cette fausse idée, dont sont imbus les hommes, particulièrement, qu'il est permis de se dédommager en famille des courbettes que l'ambition leur fait faire au dehors, des exigences et des manques d'égards qu'elle leur fait supporter.

Hé quoi ! on dissimule ses défauts, ses infirmités de caractère, et même ses infirmités physiques, vis-à-vis d'étrangers qui ne nous sont rien, qui n'auraient à les supporter que peu de temps, pour les étaler à nu, dans toute leur laideur, et les imposer pour la vie, à ceux que les liens du sang forcent à vivre avec nous ? Les croyons-nous donc moins sensibles aux froissements, aux brusqueries, moins capables de ressentir des répugnances, des dégoûts ?

L'affection aidera, dira-t-on, à les supporter ; mais cette affection s'en trouvera affaiblie peu à peu et finira par disparaître. Nous devons nous rendre le meilleur possible les uns auprès des autres, et la vie de famille deviendra alors aussi douce, aussi agréable qu'elle est, parfois, c'est triste à dire, dure et pénible.

On ne peut que gagner, d'ailleurs, à se gêner un peu chez soi ; c'est une bonne habitude qu'on prend insensiblement. Méfions-nous du sans-gêne que l'on contracte si facilement ; il conduit à la vulgarité ; et de la vulgarité à la grossièreté, il n'y a qu'un pas,

Quels que soient l'âge des enfants et leur position sociale, quels que soient les défauts, les vices même des parents, ces derniers doivent toujours occuper en tout et partout la première et la meilleure place.

Puisque l'apparence suffit, dans bien des cas, si nous possédons un mauvais fond, sachons le dissimuler devant le monde ; ayons au moins la surface du bien, ce sera toujours une compensation, et nous ne causerons pas de scandale. Au nom de cette même vanité qui nous fait mal agir, agissons bien, nous y gagnerons davantage.

On se trompe étrangement lorsqu'on croit honorer et satisfaire des amis et des indifférents en leur donnant le pas sur des parents ascendants. Disons-le bien haut pour les esprits légers qui tiennent plus à l'estime du monde qu'à l'accomplissement de leurs devoirs : en ne respectant pas leur famille, ils ne s'attirent que le

mépris de ceux-là même qui les raillent, et ils accusent le plus complet manque de savoir-vivre.

Je me souviens avoir été témoin de la scène suivante : la princesse de *** avait prié à un dîner intime la maîtresse de piano de sa fille, à laquelle elle s'intéressait, et comme elle savait que cette jeune personne, orpheline de mère, vivait avec son père très âgé, elle l'engagea à amener le vieillard avec elle, afin qu'il ne restât pas seul. C'était un ancien officier retraité fort honorable, qui se comporta très bien pendant le dîner ; mais au salon, après avoir savouré sa tasse de café et les liqueurs, se trouvant confortablement dans un grand fauteuil auprès du feu, où la princesse l'avait installé, pendant que sa fille faisait de la musique à l'autre bout de la pièce entourée de ses auditeurs, le bon vieillard se laissa aller peu à peu au sommeil ; un ronflement sonore domina tout à coup un *pianissimo con espressione*. Chacun se retourna, le sourire sur les lèvres ; la jeune fille, rouge d'indignation, s'élança sur son père, et le réveilla brusquement ; le vieillard s'excusa tout penaud, mais les sourires discrets s'étaient effacés pour faire place à une froideur embar-

rassée. La princesse ***, depuis ce moment, cessa d'estimer sa protégée, qui n'avait pas su respecter le sommeil de son père.

Il est su le chapitre du savoir-vivre en famille des nuances imperceptibles qu'un grand tact, un grand usage du monde, à défaut de cœur, peuvent seuls faire apprécier. A un parent, vieux, âgé, infirme, on offrira le bras, ou un fauteuil, quoique l'étiquette prescrive de l'offrir de préférence à l'étranger présent; un mot d'excuse suffit.

Qui ne connaît l'anecdote de cet ambassadeur parti de la cour de France, allant demander pour son maître la main d'une illustre princesse ! En traversant l'Alsace, il s'arrêta à Wissembourg, où vivait dans l'exil et presque dans la pauvreté un roi déchu; il fut introduit dans le salon modeste du prince dépouillé; une jeune fille charmante était agenouillée devant le pauvre roi, qui souffrait d'un accès de goutte, et lui bou tonnait ses guêtres, ne voulant abandonner ce soin à personne.

— Vous avez un père, Monsieur ? demanda la jeune fille, sans interrompre son travail, à l'ambassadeur resté en extase devant ce tableau touchant ; alors, continua-t-elle, ayant reçu une

réponse affirmative, vous me permettrez d'aller jusqu'au dernier bouton.

Après être resté quelques heures à Wissembourg, pendant lesquelles il fut témoin, sous mille formes, des petits soins et du respect de l'angélique jeune fille pour son père, l'ambassadeur repartit pour la cour du puissant monarque dont il allait demander la fille; il la trouva se disputant avec la reine sa mère, parce qu'un vieux chambellan avait oublié de relever la queue de son manteau.

— *J'ai vu deux princesses très différentes,* écrivit-il aussitôt au roi son maître : *l'une qui n'a pour dot que sa grâce et ses vertus et que j'ai trouvée boutonnant les guêtres de son père malade; l'autre, puissante et riche, qui a fait devant moi une scène à sa mère pour une légère infraction à l'étiquette. Laquelle dois-je demander pour Votre Majesté ?*

— *La première*, répondit sans hésiter le jeune roi.

C'est ainsi que l'amour filial, déployé sans respect humain, fut cause que Marie Leczinska monta sur le trône de France, en épousant Louis XV.

En famille, on doit faire plus que s'aimer,

on doit se respecter, et ne pas se conduire plus mal envers ses parents qu'on ne le ferait vis-à-vis d'étrangers. S'arroger le meilleur morceau d'un plat à table, la place la plus confortable près du feu ou de la lampe, à moins que votre âge et votre rang d'ascendant ne vous en donnent le droit, c'est manquer absolument d'éducation.

Ne pas vouloir se gêner dans sa tenue, dans sa toilette, dans son langage, c'est manquer de respect à ceux qui vous entourent. Ces puérilités de la vie dénotent la bonne éducation et du cœur.

Un mari passant brutalement devant sa femme, ou lui laissant prendre de la peine qu'il pourrait lui éviter, est grossier; au lieu de conserver cette supériorité qu'il cherche évidemment, il peut être persuadé qu'il descend bien bas dans l'opinion des gens qui le voient et aussi dans celle de sa femme. L'observation scrupuleuse des convenances, même au milieu de la plus grande familiarité, est le meilleur signe de la distinction.

Rien n'est charmant comme de voir un jeune homme renonçant à une soirée qu'il aurait pu passer en joyeuse compagnie avec ses amis, pour ne pas manquer un dîner de famille; un gendre,

sacrifiant le bonheur qu'il éprouverait à donner le bras à sa femme pour l'offrir à sa belle-mère.

Il est bien vrai que ces manques de prévenances proviennent souvent de l'éducation que les parents ont donnée à leur enfant. Ils l'ont habitué à être servi par eux, à les voir toujours se déranger pour lui, lui donner les meilleures places, le meilleur morceau ; ils ne l'ont surtout pas assez prémuni contre l'envahissement des idées matérialistes et égoïstes du siècle ; ils se sont, en un mot, trop occupés de son esprit et pas assez de son cœur.

Le savoir-vivre veut donc qu'en famille on observe les mêmes usages qu'entre étrangers, soit dans le choix des places, à table, soit à la promenade, dans la conversation, dans chaque parole et dans toutes les circonstances de la vie. Au contraire, ces usages ne doivent être suivis qu'avec plus de ponctualité et plus d'empressement.

Ainsi, dans les cas où, entre amis, on se contente d'une carte, entre parents, on fera une visite, ou on écrira une longue et affectueuse lettre; dans ceux où l'on n'offrira qu'un accueil aimable, un léger présent à des connais-

sances, le parent et la parente seront fêtés chaleureusement et comblés de cadeaux.

Entre frères et sœurs, il faut aussi toujours rester poli, se respecter; à l'aîné de la famille, on doit laisser quelques prérogatives, quelque pouvoir sur les plus jeunes enfants

Il est reçu qu'une mère fasse passer ses enfants devant elle, pour entrer dans une voiture ou dans une porte, jusqu'à leur première communion; après cet âge, les garçons ne passeront qu'après leur mère; mais pour les filles, il en est autrement, et, jusqu'à l'âge de vingt et un ans, elles passent devant leurs parents, parce qu'on suppose que ceux-ci doivent toujours avoir les yeux sur elles. A la promenade, n'importe où, les enfants et les jeunes filles marchent donc devant leurs pères et leurs mères.

On doit habituer, dès leur jeune âge, les enfants à porter les paquets, à offrir des tabourets, à préparer des sièges, etc.

Ce serait non seulement manquer aux plus simples règles du savoir-vivre, mais il serait encore odieux de voir une fille ou un fils marcher les mains libres, pendant que son père ou sa mère affligés par l'âge porterait un paquet.

Un beau-père et une belle-mère doivent être considérés et respectés comme un père et une mère; de leur côté, ils doivent éviter de se poser en maîtres dans la maison de leur gendre. Cependant, leur conduite sera plus excusable que celle de leur enfant, permettant qu'ils ne soient pas traités comme ils doivent l'être.

Dans une voiture, une fille donne toujours les places du fond à son père et à sa mère, quel que soit son âge; cependant, lorsqu'elle est mariée, son père lui cède sa place, à moins qu'il ne soit très âgé. Il agit de même en toute circonstance, à dater de son mariage à elle, tel que dans le service de table, etc.

Dans une loge de théâtre, dans des tribunes quelconques, la mère et la fille se placent sur le devant, le père derrière. A la promenade, un père peut donner le bras à sa fille, au lieu de le donner à sa femme. Un jeune homme le donnera à sa mère, et non à sa sœur; un oncle offrira le bras à sa nièce, un neveu l'offrira à sa tante et jamais à sa cousine.

Sa femme étant présente, un mari offrira le bras à sa belle-mère, à sa mère ou à une parente âgée, mais non à sa belle-sœur ou à sa sœur, si elles ne sont pas mariées, et si sa femme n'a pas

d'autre cavalier ; il en est autrement en se rendant du salon à la salle à manger ; dans ce cas, un homme donne le bras à la personne qu'il reçoit, ou à celle par laquelle il est recu, ou enfin aux autres invitées, et jamais à sa femme, à moins qu'ils ne restent seuls tous les deux.

On doit éviter de laisser sortir une jeune fille seule avec son frère, tant que celui-ci n'est pas marié ; elle pourra sortir avec un beau-frère, un oncle, mais jamais avec un cousin.

CHAPITRE V

DU SAVOIR-VIVRE ENTRE INFÉRIEURS ET SUPÉRIEURS.

La véritable supériorité se caractérise par l'urbanité, la bienveillance, la politesse, et éloigne tout ce qui est vulgaire et familier. Il faut donc exiger des enfants une grande politesse avec les gens de service, mais prohiber avec soin la familiarité ; d'un côté comme de l'autre, on doit se respecter. L'inférieur que son supérieur ne respecte pas, lui manque bientôt de respect à son tour. Il est des confidences qu'il ne faut jamais faire à un inférieur ; il est des secrets qu'il ne faut jamais lui confier ; on doit s'efforcer de lui dissimuler, surtout, ses faiblesses et ses défauts. Le jour où

vous aurez à rougir devant lui, n'en attendez plus de respect. *Personne n'est grand homme pour son valet de chambre;* c'est bien pour cela que les domestiques se croient tout permis.

Le savoir-vivre veut que les domestiques et même tous les inférieurs emploient la troisième personne en parlant à leurs maîtres : *Madame veut-elle . . . Monsieur désire-t-il . . . Si Son Excellence voulait me permettre . . .* En revanche, les supérieurs ne doivent pas ordonner avec des formules impératives, et ne jamais omettre le *s'il vous plaît* et le *merci.*

Nos subordonnés, qui sont nos égaux et même parfois nos supérieurs en intelligence, savoir et capacités, tels que secrétaires, précepteurs, institutrices, employés, doivent être traités en égaux, mais ceux-ci, de leur côté, doivent savoir garder la distance que leur position met entre eux et ceux qui les emploient, distance comblée souvent par le talent et le savoir. Charles-Quint ramassait le pinceau du Titien, mais celui-ci s'inclinait profondément et avec humilité pour le recevoir. L'âge et les infirmités, ne l'oublions pas, comblent aussi les distances.

Un inférieur ne s'assiéra pas devant son supé-

rieur avant que celui-ci ne l'y engage fortement. Les employés, quels qu'ils soient, ne doivent se présenter qu'en tenue propre et soignée ; ainsi une institutrice ne donnera pas ses leçons en robe de chambre et sans être coiffée, tandis que ses élèves pourront les prendre en déshabillé, quoiqu'il vaille mieux qu'il en soit autrement. Une domestique ne paraîtra pas devant ses maîtres en camisole et en savates. Les demoiselles de magasin, couturières, etc., sont également tenues d'être toujours habillées et coiffées avec soin, à quelque heure de la journée que ce soit.

Je ne saurais trop répéter que, dans les familles, on se doit à soi-même de considérer les professeurs, et d'éviter soigneusement de les confondre avec la domesticité ; à table, en voiture, dans le service, en tout, leurs élèves ne passent qu'après eux. Agir autrement, c'est prouver qu'on n'a ni élévation de sentiment, ni délicatesse de cœur, et qu'on a reçu une éducation vulgaire et commune.

Les états libres, tels que cordonniers, couturières, etc., ne font, non plus, partie de la domesticité. On ne se permettra pas de les appeler par leurs noms tout courts ; on dira *madame Fran-*

çois, monsieur Thomas, etc.; aussi familièrement qu'ils soient traités par leurs clients, ils feront bien de se tenir à leur place, s'ils ne veulent s'exposer à des affronts. La familiarité des grandes dames est humiliante à subir, parce qu'elle impose leurs caprices; la politesse excessive et le respect des subordonnés envers leurs personnes, quoiqu'elles ne les méritent pas toujours, les forceront à les leur éviter.

Le savoir-vivre, c'est-à-dire l'usage du monde et la politesse, qui fait partie de toute éducation distinguée et de toute âme noble, exigent le respect envers les supérieurs d'âge ou de position; loin de s'abaisser en le témoignant, on démontre sa supériorité. J'étais témoin, pendant l'Exposition, lorsque Paris reçut tant de nobles visites, d'une petite scène très édifiante à cet égard : un prince d'une des plus anciennes familles royales de l'Europe, et qui est connu pour son urbanité, son empressement à rendre service, son abord facile pour tout ce qui est intelligent, artiste, spirituel, causait dans un salon avec une jeune femme aussi simple que distinguée. Une amie de celle-ci, parvenue depuis peu à une grande fortune et très désireuse de prendre pied dans ce monde qu'elle n'avait jamais

vu que de loin, vint se mettre en tiers : premier manque d'usage ; l'Altesse allait se retirer, quand la première interlocutrice, confuse pour son amie, mais désireuse de l'excuser et de l'obliger, supplia le prince de lui permettre de lui présenter madame B. qui désirait vivement cet honneur. Celle-ci crut de sa dignité de s'incliner faiblement, comme elle avait lu qu'une femme devait le faire devant un homme, et, se mettant de suite à babiller à tort et à travers, elle voulut faire une parade (plus ou moins fondée) de ses hautes connaissances, et dit entre autres choses : — Madame de Metternich m'a invitée à sa soirée de demain. — Madame la princesse de Metternich m'a fait également cet honneur, repartit le prince, en saluant profondément, avant de la quitter, la personne à qui il venait de donner cette petite leçon ; en même temps, une grande dame ayant une longue généalogie dans l'*Almanach de Gotha*, mais ennemie du parti du prince, passa près de lui, et lui fit une de ces révérences comme une femme de cour seule sait en faire, et comme madame B. eût été très en peine d'en formuler une.

Dans tous les rangs, cette distance se retrouve. L'institutrice, jeune fille de bonne

famille que des revers auront mise dans la position, très honorable d'ailleurs, de gagner sa vie, aura, pour les parents de ses élèves, des égards dont manquera absolument telle autre de basse extraction.

La femme de chambre de grande maison est beaucoup plus polie et respectueuse dans ses paroles qu'une bonne du quartier Mouffetard.

La meilleure marque de supériorité est donc dans l'humilité : *Celui qui s'abaisse, sera élevé*, ne l'oublions pas.

CHAPITRE VI

DU SAVOIR-VIVRE A LA CAMPAGNE.

Je n'ai pas l'intention de parler exclusivement de la vie de château ; c'est pourquoi je préfère employer la dénomination de campagne, afin que tous mes lecteurs, sans distinction de fortune ou de rang, puissent y puiser les avis qui leur sont nécessaires. Au reste, dans les châteaux aux propriétaires de la plus ancienne noblesse, comme dans la villa du riche bourgeois, ainsi que dans la plus modeste maisonnette, la vie à la campagne se résume en un mot : *simplicité*, en ajoutant *hospitalité* de la part de ceux qui y demeurent, *discrétion* pour ceux qui y vont.

C'est à vous, qui arrivez dans votre maison de campagne, château ou simple ermitage, — soit que vous veniez de l'acheter, soit que vous l'habitiez chaque été, — qu'il appartient de faire les premières visites : d'abord, aux autorités civiles et religieuses, maire, curé, etc., puis à ceux de vos voisins que vous désirez fréquenter. Vous vous réservez ainsi le choix de vos relations. Envoyer des cartes, en ce cas, ne signifie rien. Lorsqu'on part, au contraire, si l'on n'a point le temps de faire des visites, on fait remettre ses cartes avec le *p. p. c.* obligé, signifiant *pour prendre congé*, car il est très désobligeant, surtout à la campagne, où les habitations sont éloignées, pour les personnes, qui se dérangent pour venir vous voir, de vous trouver partis.

Donc, ceux qui sont arrivés les premiers attendent la visite des nouveaux arrivants. Si l'on accepte les relations, on doit rendre la visite promptement à ceux qui l'ont faite. Si on les décline, on fait déposer ses cartes en retour, ce qui indique que, tout en ne désirant pas que la visite soit réitérée, on connaît les règles du savoir-vivre.

A la campagne, il est d'usage de faire

servir des rafraîchissements aux personnes qui viennent vous visiter, lors même que ce n'est point l'heure du repas. Dans ce cas, on ne doit pas *offrir*, ce qui paraîtrait banal, et semblerait mendier un refus ; mais on donne secrètement l'ordre au domestique, qui apporte sans consulter. Une bonne maîtresse de maison a toujours en réserve, pour ces cas de surprise, des gâteaux secs, des fruits de la saison, des sirops et de la glace, s'il est possible.

La mode anglaise de réunir du monde à sa campagne pour un certain temps s'est beaucoup répandue en France, dans ces dernières années.

Les devoirs des amphitryons et ceux des invités sont bien distincts. Les premiers doivent se souvenir de laisser toute liberté à leurs hôtes, sous peine de faire de leur séjour chez eux un esclavage.

Il faut songer que le citadin qui va à la campagne désire avant tout ne point être astreint à l'étiquette de la ville. Pour lui, du lait chaud venant d'être trait, servi par la fermière sous un grand chêne, vaut tous les ragoûts possibles sous des lambris dorés. Cependant, si par hasard votre convive n'a point les goûts champêtres, ne

le forcez pas à y souscrire, et surtout ne le fatiguez pas à le promener dans votre propriété, pour lui en faire voir et admirer telle ou telle partie ; attendez qu'il vous en exprime le désir.

L'invité, au contraire, doit toujours admirer chez son hôte, et savoir trouver l'enthousiasme pour le paysage le plus aride, la verdure la plus sèche.

Il faut avoir bien soin de n'accepter un séjour à la campagne que sur des instances excessivement pressantes et réitérées, et non pas sur une politesse banale ; mais aussi je ne saurais trop recommander aux amphitryons de ne pas inviter sans avoir conscience de ce que l'on fait. Quelle situation est la pire, de celle de l'hôte qui accueille froidement celui qu'il a engagé à venir dans l'espoir qu'il n'accepterait point, et dont il va se faire indubitablement un ennemi, ou de l'arrivant qui se trouve mal reçu ?

N'arrivez jamais en famille nombreuse sans être attendu ; à la campagne, plus que partout ailleurs, il est difficile de se procurer des vivres ; et souvent le désir même qu'éprouve la maîtresse de céans de bien vous accueillir est cause qu'elle est contrariée de votre arrivée.

Il est indiscret, même sur l'invitation pressante

de son hôte, de cueillir des fruits ou des fleurs; le propriétaire préfère souvent les laisser faner ou périr sur tige, que de dégarnir ses arbustes, si jolis à la vue; aussi, devez-vous insister énergiquement, s'il veut lui-même vous cueillir ou offrir un bouquet, pour qu'il n'en fasse rien; soyez certain que vous lui ferez plaisir.

Lorsqu'on a un tempérament très délicat ou maladif, qui ne permet pas de manger, d'aller, de venir comme les autres, on ne doit point accepter de séjourner chez ses amis, car on deviendrait un embarras, un trouble-fête.

Pour être convive agréable, il faut que la santé et le caractère permettent de supporter, sans souffrir et sans murmurer, les vents froids et les chauds rayons du soleil, la poussière si salissante et les averses intempestives, les aliments rustiques du pays et les insectes, moustiques, etc.

Si vous résidez quelques jours dans une famille, gardez-vous bien de vous faire des ennemis des domestiques et des chiens, sous peine d'être détesté de leurs maîtres. Aux premiers, vous devez une gratification en partant. Au château de Compiègne, sous l'Empire, chaque invité laissait cent francs pour le service; dans un palais, il fallait agir princièrement. Chez des

particuliers, on ne donne pas moins de cinq francs, n'aurait-on couché qu'une nuit, et la gratification s'élève facilement jusqu'à 40 ou 50 francs, suivant la durée du séjour et le nombre des domestiques,

Les jeunes filles doivent éviter de se promener dans les allées écartées où l'on pourrait supposer qu'elles cherchent un solitaire comme elles.

Le savoir-vivre exige que vous ne descendiez pas au salon dans la journée, lorsque votre hôte y reçoit des visites, à moins qu'il ne vous y fasse appeler; si vous vous y trouvez lorsque ces visiteurs arrivent, vous devez faire mine de vous retirer et ne rester que si l'on vous y engage fortement; il faut laisser à vos amphitryons leur liberté, et ne pas imposer votre présence, afin que votre séjour ne devienne pas une gêne pour eux. La discrétion, ne l'oublions pas, est une des clefs importantes du savoir-vivre.

On doit éviter, lorsqu'on n'est pas chez soi, de se montrer en *déshabillé*, à moins qu'on ne soit chez des amis intimes. Il est absolument de rigueur de changer de toilette pour dîner. Dans certains châteaux, où les traditions sont observées encore, lors même qu'on n'est qu'en

famille, les hommes revêtent la cravate blanche et l'habit noir; les femmes, la toilette de soirée. C'est une excellente coutume, car on ne saurait trop conserver ces quelques traditions de bonne compagnie que nous possédons encore. Opposons-nous, de toute la force que notre âge, notre position sociale, la délicatesse et la prépondérance de notre sexe peuvent nous donner, à ce sans-gêne qui nous envahit et amène la décadence de la distinction, des bonnes manières et du respect.

Les invités se conforment, naturellement, sous ce rapport, aux habitudes de la maison où ils se trouvent. Mais, dans les familles les plus simples, si on conserve la mise de l'après-midi (jamais celle du matin), il est, dans tous les cas, nécessaire de retoucher sa coiffure et de se laver les mains.

Sans importuner les maîtres de la maison et sans empiéter sur leurs droits, il est gracieux que les jeunes gens se rendent utiles, s'ils en trouvent l'occasion, par de petits travaux ou de légers services, que je ne puis prévoir pour les déterminer ici. Je conviens qu'il est parfois assez ennuyeux d'achever une tapisserie ou une housse au crochet, délaissée par la maîtresse du

lieu, mais c'est à elle à ne pas abuser de la complaisance de ses hôtes.

Il faut, règle générale, n'accepter de votre amphitryon l'usage des chevaux, des voitures, etc., qu'autant que, sans vous consulter, il les fait préparer à votre intention, dénotant ainsi le véritable désir de vous en faire profiter.

C'est à la campagne, principalement, pour faire des excursions, qu'on se trouve en voiture avec des amis. La place d'honneur, dans une voiture, est au fond à droite. Sous aucun prétexte une jeune fille ne doit accepter qu'une personne âgée, même un homme, aille à reculons, pour lui céder la place. Les propriétaires de la voiture sont tenus de donner les places du fond à leurs invités. Ainsi, une jeune fille qui recevra une amie même plus jeune qu'elle, la fera mettre à côté de sa mère à elle dans le fond. Il en serait autrement si cette place était occupée par la mère de son amie ; dans ce cas, elle serait autorisée à se placer à côté de cette dernière, laissant à son amie la place de devant. On fait monter d'abord la personne destinée à la première place dans le fond ; puis celle qui a l'intention de se mettre sur le devant de la voiture s'empresse de monter, quoiqu'il pa-

raisse que ce soit plutôt à celle qui doit occuper la seconde plaçe du fond, mais on fait cela afin de ne pas gêner en passant, et aussi afin qu'il n'y ait pas d'hésitation dans le choix des places.

Une jeune femme a droit à la place du fond de préférence à une jeune personne non mariée, lors même que cette dernière est plus âgée qu'elle. A la première, un homme même âgé cède sa place.

Quand on réunit plusieurs voitures pour faire une excursion, une jeune fille doit tâcher d'être dans celle qu'occupe sa mère, et, dans aucun cas, n'accepter une place dans une voiture où se trouve un jeune homme, lors même qu'il y a une amie en tiers. Si ce sont de petites voitures que les messieurs conduisent eux-mêmes, et où une seule dame peut se placer, une jeune fille n'acceptera pour cavalier qu'un homme âgé et père de famille.

Qu'elles soient à pied ou en voiture, les jeunes filles séparées de leurs mères par la société, ne doivent jamais rester en arrière, mais passer devant et être ainsi sous leurs yeux.

Une jeune fille, dont la mère ni aucun proche

parent masculin ne montent à cheval, peut cependant, prendre le plaisir de l'équitation, à la campagne, avec un homme âgé, la mère suivant en voiture.

A la campagne, il est permis aux femmes de conduire elles-mêmes ; mais il est toujours prudent à elles de ne pas s'aventurer dans des chemins déserts, *même* avec un domestique. Celui-ci doit être sur le siège de derrière, et non à côté d'elle, sauf dans les *charrettes* américaines si en vogue aujourd'hui.

A propos des places à reculons dans les voitures, il est bon d'habituer de bonne heure ses enfants à les occuper, et même de les y forcer, afin que leur tempérament s'y accoutume, car le prétexte de mal d'estomac ne fait que dénoter une éducation vulgaire et mauvaise.

Dans une maison de campagne un peu importante, le curé ou le pasteur a toujours son couvert mis, au moins une fois par semaine. Avant de partir, on lui remet une petite somme pour ses ouailles ; et sur les récoltes et les vendanges, de même que sur les confitures et les conserves qu'on prépare à la maison, il ne faut pas oublier de prélever la dîme du presbytère.

La charité est plus facile à pratiquer à la campagne, selon les lois divines, qu'à la ville ; les bonnes paroles, l'urbanité, l'affabilité, font plus de plaisir que des dons aux paysans, qui n'ont souvent ni de grands besoins ni de grands désirs. S'intéresser à leur famille, à leurs affaires, à leurs maladies, est d'un cœur noble et généreux. Les plus grandes dames, précisément à cause de leur haute naissance, se départissent envers leurs paysans des airs rogues et fiers qu'on leur verra, parfois, avec la bourgeoisie. Elles leur donnent des poignées de mains, embrassent leurs enfants, s'asseient dans les chaumières à côté des vieillards et des infirmes.

Il est d'usage encore, dans les campagnes, de se saluer sans se connaître, quand on se rencontre sur les chemins, riches et pauvres, jeunes et vieux, indifféremment.

CHAPITRE VII.

DU SAVOIR-VIVRE EN VOYAGE

Les voyages se multiplient d'une telle façon depuis que les communications sont devenues rapides et faciles, que chacun, tour à tour et fréquemment, se trouve hors de chez lui.

En voyage, on ne s'astreint pas, comme à la ville, aux présentations, et on ne se renferme pas dans le cercle étroit de l'étiquette. Sans se familiariser avec ses compagnons de route, il est gracieux de ne point se refuser aux rapports de courte durée que le rapprochement établit entre voyageurs. Les Anglais mêmes, dans cette occasion, se départissent de leur raideur habituelle, et

on a vu se former les relations les plus utiles, les amitiés les plus solides, de ces connaissances faites sans préméditation aucune, et par les soins de ce grand-maître de notre destinée, le hasard, que la Providence dirige si souvent pour notre bien.

On raconte que, dans un train qui allait de Munich à Vienne, deux messieurs se trouvant seuls dans le même compartiment, l'un des deux, d'humeur très communicative, demanda à son voisin l'autorisation de fumer, ce qui lui fut accordé avec beaucoup d'urbanité. La conversation s'engagea, et le plus âgé, qui avait été le second à parler, se montra très heureux de cette distraction. Entre autres choses, le premier interlocuteur apprit à l'autre qu'il allait voir sa fille qui venait d'épouser un négociant de Vienne; il raconta toutes les particularités de ce mariage et conclut en disant à son compagnon : « Si, par hasard, vous ne connaissez personne dans la capitale de l'Autriche et y allez pour quelque affaire, je pourrais peut-être vous renseigner et vous être utile.

— Je vous sais un gré infini de votre bonne intention, et, à l'occasion, je vous la revaudrai, répondit l'autre; mais j'y vais précisément pour

le même motif que vous : visiter aussi une de mes filles, qui est venue habiter cette ville en se mariant.

— Ah bah ! et a-t-elle fait un bon mariage ? êtes-vous satisfait comme moi de son établissement ?

— Mais, oui, passablement, reprit le second en souriant avec bonhomie ; elle a contracté une brillante union dont je n'ai qu'à me féliciter.

— Et quel est le nom de l'heureux mortel qui est votre gendre ?

— Mon gendre est l'empereur François-Joseph !...

Il était lui-même le duc Maximilien de Bavière, qui venait de marier une de ses filles avec le jeune empereur d'Autriche.

On peut imaginer la stupéfaction du négociant ; il se confondit en excuses, se désespérant de sa méprise et du pied de familiarité sur lequel il avait traité un aussi grand personnage ; mais le duc lui assura qu'il ne devait point regretter sa conduite. Arrivé à Vienne, il n'oublia pas la promesse qu'il lui avait faite ; le gendre du négociant fut nommé bientôt fournisseur de la cour, et arriva rapidement, par cette protection, à une brillante fortune.

Cependant, comme tous les compagnons de voyage qu'on rencontre ne sont pas des princes de sang, il n'est pas bon d'accepter toutes les connaissances qui s'offrent, d'avoir confiance et de s'abandonner à l'épanchement; l'usage autorise seulement un échange de politesses banales. Pour s'éloigner d'un excès, n'allons pas nous jeter dans un autre !

Certaines personnes, sous le prétexte que les connaissances des eaux ne tirent point à conséquence, et qu'une fois revenu à la ville on n'est pas tenu de reconnaître ceux qu'on a honorés de son amitié loin de son foyer, se comportent, sous ce rapport, avec un sans-gêne extrême, dénotant un manque complet de discernement et d'observation des convenances. Il peut en résulter de graves inconvénients : entre autres, celui d'être vu en public avec des gens peu respectables qu'on est obligé plus tard de méconnaître, et de cette façon se mettre dans le cas de falloir être impoli, ce qu'on doit éviter envers qui que ce soit. Il est donc plus sensé d'éviter cette nécessité en prenant ses informations avant de se lier.

En chemin de fer, on n'est pas obligé de faire des politesses aux personnes qui se trouvent

dans le même compartiment. Lorsqu'on est en famille ou avec des amis, donner sa place au milieu des siens pour obliger des étrangers serait commettre une incongruité; quand on est seul, et qu'on appartient au sexe masculin, on est libre d'être aussi galant qu'il plaît.

Entre voyageurs, on se doit aide, soutien, concessions mutuelles, et il faut s'efforcer de s'incommoder le moins possible les uns les autres.

Il n'est pas de bon goût de manger dans les voitures publiques, surtout des aliments encombrants et d'une odeur trop prononcée.

Je me rappellerai toujours les plaisanteries que j'ai vu une brune Bordelaise s'attirer dans un compartiment de chemin de fer et le dégoût qu'elle inspirait à ses compagnons de voyage parce qu'elle avait installé une serviette sur ses genoux, et étalé dessus un saucisson à l'ail et une moitié de dinde truffée.

Il est facile de comprendre que, dans l'espace resserré où l'on se trouve, les odeurs deviennent facilement incommodantes. Si l'on est forcé de manger ou de boire, on doit le faire discrètement et se garder de rien offrir à ses voisins, à moins qu'on n'ait déjà lié conversation avec eux. Dans ce cas, on peut leur présenter un fruit ou un bon-

bon ; celui qui accepte doit, à la première occasion, se procurer le moyen de faire agréer, à son tour, quelque chose à ses compagnons.

Une jeune femme et encore moins une jeune fille ne se permettront pas de s'étendre sur les banquettes, ou d'y allonger leurs pieds; ce qui leur donnerait une pose trop libre.

Il naît parfois des discussions, en voitures publiques, à l'occasion des glaces, que les uns désirent laisser ouvertes, les autres fermées; chaque fenêtre est à la disposition de celui qui en est le plus rapproché; s'il y a un courant d'air, et que ce soit vous qui vous en plaigniez, vous ne pouvez exiger de celui qui est à l'autre portière de hausser sa glace, c'est à vous qu'il appartient de fermer la vôtre ; mais il est de bonne éducation de céder devant le désir d'une personne âgée ou souffrante.

Lorsqu'on entre dans un wagon, chacun doit aussitôt ranger ses parapluies et menus bagages dans les filets au-dessus de sa tête, ou sous la banquette, afin de ne pas gêner ses voisins. On n'a le droit d'occuper que la partie correspondante à sa place. Les coins, près des portières, sont regardés comme les meilleures places, et par conséquent laissés aux personnes les plus âgées.

Dans les omnibus, voitures publiques, où l'on ne se trouve réuni que pour peu de temps, il est de mauvais goût d'entreprendre des conversations avec ses voisins, et même de saluer.

Si vous allez dans un pays pour lequel un passeport est nécessaire, il est bon que vous sachiez, mesdames, que vous ne pourrez l'obtenir qu'avec l'autorisation par écrit de monsieur votre mari. Le code, vous ne l'ignorez point, nous fait esclaves.

Une formalité assez désagréable est la visite de la douane, aux passages des frontières, si vous allez hors de France. Croyez-en une voyageuse, chères lectrices, empressez-vous d'offrir à l'employé d'ouvrir vos malles : plus vous y mettrez de bonne volonté, moins il sera sévère. Ensuite, je ne saurais trop vous engager à déclarer d'avance, si vous en possédez, les objets qui peuvent être soumis aux droits, et à éviter avec soin qu'on en trouve dans vos malles qui n'aient point été déclarés, car dans ce cas vos bagages subiront une investigation des plus rigoureuses, et vous manquerez certainement le départ du train.

Souvent cela arrive par ignorance ; il est donc utile de savoir que les objets de toilette neufs, ou

les étoffes en pièces, sont soumis à des droits de douane. Nous aimons cependant à emporter de Paris certaines choses en grande quantité, de crainte de ne pas en trouver où nous allons. Le moyen d'obvier à cet inconvénient est bien simple : s'il s'agit de chaussures, on les met une fois avant le départ, afin de salir un peu la semelle ; on ouvre ses gants ; on faufile ses dentelles ; on n'emporte pas de robes en pièce ; on chiffonne un peu les brides de ses chapeaux, etc.

En Angleterre, l'usage veut qu'on se présente aux tables d'hôte en corsage décolleté ; la Française, avec le goût qui la distingue, sait se composer pour cette circonstance une toilette de ville soignée ; il serait malséant de se présenter à dîner en robe de chambre ou en négligé ; il faut aussi éviter d'arriver trop tard, afin de ne pas retarder le service.

Si votre voisin vous offre la carafe, ou a pour vous des prévenances quelconques, vous devez, quel qu'il soit, y répondre poliment ; il est facile de ne pas soutenir une conversation, tout en restant poli ; c'est montrer là l'usage du monde, dans l'acception du mot, car lui seul vous apprendra ce moyen. J'ai connu une jeune personne qui, pour avoir, dans ce cas, affecté une

pruderie exagérée, a manqué un brillant mariage.

Un banquier, bien célèbre et plusieurs fois millionnaire, n'oublie jamais, au dessert, de mettre dans sa poche fruits et bonbons, soi-disant pour sa chatte. Je crois inutile de dire que cet exemple est ridicule et point à imiter. Il faut être millionnaire pour se permettre de semblables absurdités!

Il n'est pas de bon goût, non plus, de crier après les garçons et de les harceler pour être servi en premier, ni d'entamer, pendant le repas, les pyramides de fruits et les plats de dessert qui ornent généralement la table. A table d'hôte, en un mot, on doit rester aussi bien élevé, aussi distingué qu'à n'importe quelle table.

Dans les salons d'hôtel et salons de lecture des casinos, lorsqu'une personne vous a demandé le journal que vous lisez, pour le moment où vous l'aurez fini, vous devez, dès que vous aurez achevé votre lecture, ne pas omettre de le lui porter. Agir autrement pourrait vous attirer de graves désagréments.

Une jeune fille, dans les bals des casinos, n'accepte un danseur que lorsqu'il lui a été présenté d'avance. Le refus ne l'engage pas, comme dans un salon particulier, à ne pas danser, car elle

répond poliment qu'elle regrette vivement de falloir refuser, mais que ses parents ne l'autorisent à danser qu'avec des personnes qui lui aient été présentées.

Il est bon d'éviter de longs séjours dans les hôtels, lorsqu'on a de jeunes filles; celles-ci ne doivent jamais aller au salon sans leurs parents, et même, avant dix-sept ou dix-huit ans, ce n'est pas un endroit bien convenable pour elles, ainsi que les tables d'hôte, puisqu'elles peuvent y entendre toute espèce de choses, et que tous les allants et venants ont le droit de leur adresser la parole. N'oublions jamais que la pudeur et l'innocence de nos filles se ternissent du moindre souffle comme un miroir, et que la vie d'hôtel et de casino leur enlève beaucoup trop tôt cette fleur de timidité, de réserve et de candeur qui plaît tant et qui fait le plus grand charme de la jeune personne distinguée et comme il faut.

CHAPITRE VIII.

LE SAVOIR-VIVRE A LA CHASSE.

La chasse ! voilà un mot qui fait tressaillir d'émotions bien différentes l'homme et la femme. Pour le premier, il représente un plaisir, une distraction, souvent quelques heures de liberté ; pour l'autre, c'est un sujet de peine, un motif qui éloigne d'elle son mari et ses amis.

Pour retenir près de nous le sexe masculin, qui nous est souvent si cher à divers titres, nous avons été amenées à faire des concessions au cigare et à l'admettre dans notre intimité, sans murmure ; nous allons, parfois, jusqu'à prétendre que nous en chérissons l'odeur, afin de

nous excuser de le supporter, et d'éviter qu'on ne puisse prendre le prétexte de nous incommoder pour nous délaisser ; nous avons consenti à parler bourse et sport, à apprendre même le latin et le billard (pardonnez ce rapprochement), toujours afin de n'être plus reléguées au gynécée, comme en Grèce autrefois. Eh bien! la chasse se dresse devant nous, impitoyable! Dans de rares cas seulement, la femme peut accompagner les chasseurs. Mais en échange de quelques pièces de gibier pour alimenter sa table, outre l'absence de ceux qu'elle aime, que de fois n'a-t-elle pas à supporter leur mauvaise humeur lorsqu'ils reviennent *bredouille*, la boue et la poussière qu'ils rapportent, sans compter les terribles accidents! Je connais une de nos plus charmantes Parisiennes, la jeune comtesse de St-C., qui, pour ne pas se séparer de son mari, chausse bravement de fortes demi-bottes, revêt un jupon court, et l'accompagne courageusement, avec un délicieux petit fusil en bandoulière, abattant la perdrix à ses côtés.

Je ne cite point cet exemple comme étant à imiter ; c'est décidément un plaisir trop sanguinaire pour notre sexe, et, excepté dans les grandes chasses à courre, qu'une jeune femme

peut suivre à cheval, notre place n'est point derrière une meute de chiens ; notre sceptre a toujours été un éventail ou une quenouille, et non un fusil. N'intervertissons donc point les rôles ; restons femmes, et soumettons-nous à ce qui peut être agréable à notre seigneur et maître ; mais efforçons-nous d'éloigner de lui les désagréments et les ennuis que ces goûts pourraient lui amener.

Notre premier devoir est de préserver la santé de nos chasseurs ; toute femme dévouée et intelligente leur tiendra prête, et les obligera au besoin, par tous les moyens en son pouvoir, à revêtir, n'importe par quelle température, une chemise de flanelle légère, qui les préservera des refroidissements de la transpiration ou de l'humidité d'une averse. Bien des hommes négligent cette précaution, et paient parfois de leur vie cette négligence de leur santé ; il nous appartient d'user de toute notre influence pour les obliger à se soumettre à ce petit assujettissement.

Nous ne devons pas, non plus, leur permettre d'aller dans la rosée du matin, sans jambières de cuir, ou tout au moins sans housseaux de toile qu'il nous est facile de leur préparer nous-

mêmes, sur des patrons de guêtres hautes. C'est à nous qu'il appartient aussi de veiller à ce qu'il y ait, dans leurs vêtements, de nombreuses et solides poches de toile, bien commodes, et munies de l'inséparable gourde d'eau-de-vie, ainsi que d'une petite pharmacie portative, garnie de façon à pouvoir parer à un premier pansement en cas d'accident.

Voici maintenant quelques usages exigés par le savoir-vivre, et qui pourront servir à instruire les jeunes chasseurs.

Lorsqu'on chasse avec des amis, on ne doit jamais tirer sur le gibier qui part devant l'un d'eux, avant que celui-ci ait fait feu de ses deux coups, ou à moins d'y être invité formellement. Agir autrement serait manquer aux lois de la politesse.

Ne négliger par fanfaronnade aucune mesure de prudence : ainsi ne jamais sauter une haie ou un fossé sans décharger son fusil; fuir les chasseurs myopes, et ceux qui croient faire une aimable plaisanterie en visant leurs amis ; ne pas imiter, surtout, ce jeu intempestif.

Lorsqu'on se réunit plusieurs pour louer une chasse, le butin se partage à la fin de la journée ; le gibier une fois tué ne représentant plus que

des pièces de monnaie, il ne faut point se montrer avide, mais se contenter de la part qui vous est attribuée.

Quand un propriétaire invite des amis à chasser sur ses terres, il offre une bourriche de gibier à chacun d'eux ; s'ils passent plusieurs jours chez lui, la bourriche est expédiée à la famille. On fait aussi semblable politesse au curé et aux personnes chez lesquelles on va dîner souvent ; il faut surtout s'abstenir de s'inviter à dîner pour ce jour-là, ce qui aurait l'air de vouloir regagner son cadeau ; mais si les personnes qui ont reçu votre envoi vous invitent, vous pouvez accepter ; à des personnes d'une position au-dessus de la vôtre, vous ne devez offrir que des pièces de gibier tout à fait supérieures.

Invité à chasser chez un ami, on doit rétribuer généreusement le garde de la propriété ; on aura soin d'éviter les discussions sur la valeur des coups, ainsi que de chercher à s'en faire honneur aux dépens d'autres invités, lors même qu'on serait dans son droit.

Les récits fantastiques des retours de chasse sont maintenant bien passés de mode ; il est de bon goût de s'en abstenir, surtout pour un

jeune homme; mais il écoutera sans aucune marque d'impatience ni de doute ceux que *ses anciens* lui feront, quoiqu'il les connaisse de longue date.

Lorsqu'on tue une grosse pièce, la tête est offerte comme trophée à celui qui l'a tuée, qui peut en faire hommage à une personne qu'il désire honorer. Le pied du cerf s'offre dans le même cas, ainsi que son *bois*.

CHAPITRE IX.

DU SAVOIR-VIVRE EN CORRESPONDANCE.

A un observateur sagace et philosophe, l'écriture dévoile l'homme et encore plus la femme ; de même que l'expression des yeux dément parfois les paroles que la bouche prononce, l'aspect d'une lettre peut démentir le style ; ce n'est donc pas uniquement ce dernier qui constitue la science de la correspondance. Écrire correctement, avec élégance et clarté, ne concerne pas le savoir-vivre ; cependant quiconque possède complètement la science qui nous occupe doit savoir écrire ainsi. Dans la correspondance, le savoir-vivre est plus utile que le style, de même que dans la

vie on se sert davantage de menue monnaie que de billets de banque. De grandes phrases, des mots recherchés, faisant bien dans un livre, sembleraient prétentieux et ridicules dans une lettre, où ils seraient tout au moins déplacés.

La forme de l'écriture, le pliage d'une lettre, le papier employé, sont autant de petites choses qui dénotent l'âge, la position, le caractère de l'écrivain. La disposition de la lettre, les formules, démontrent son tact et son usage du monde. Il y a des personnes qui sont l'ordre et la propreté personnifiés; jamais le moindre gribouillage n'offusque les yeux dans leur correspondance; leur écriture est nette, fine déliée; on voit qu'elles ont toujours une bonne plume entre les doigts; leur feuille de papier est immaculée. D'autres, au contraire, font des ratures à chaque ligne, parce que leur caractère est indécis; celles-ci mettent deux ou trois post-scriptum, parce qu'elles sont étourdies et oublient toujours quelque chose; celles-là n'écrivent que sur du papier couleur de rose, avec des entêtes à devises entourés de fleurs et avec emblèmes : ce sont de vieilles filles ou de vieilles coquettes, des caractères romanesques ou futiles. Les personnes qui répètent deux fois

Monsieur ou *Madame* sur l'adresse ne sont certainement pas de la première jeunesse; quant à celles qui se servent encore de pains à cacheter, il vaut mieux n'en pas parler.

Une lettre doit être propre, soignée, écrite lisiblement, mais entre amis une rature est admissible. Le papier le plus à la mode en ce moment et de meilleur goût en tout temps est du papier blanc assez fort, pas trop glacé. Les initiales en blanc ou en noir sont les entêtes les plus distingués. Une jeune fille peut se passer la fantaisie de les avoir en diverses couleurs. Depuis quelque temps, il est de très grand genre de faire graver en tête de son papier à lettre le plan ou la façade de son château, lorsqu'on en possède un. Mais c'est un peu d'ostentation, et il est de meilleur goût de faire mettre simplement le nom de la terre ou du château. Cela remplace les initiales.

Je m'abstiens de continuer à donner des détails circonstanciés sur ce terrain, concernant les initiales, le pliage des lettes, etc., lesquels sont beaucoup trop susceptibles de changements, et tombent essentiellement dans le domaine de la mode, pour me renfermer strictement dans les lois dictées par le savoir-vivre.

Voici ce que prescrit l'usage pour s'écrire entre égaux, à moins qu'on ne soit dans la plus grande intimité, auquel cas on n'est astreint à aucune étiquette, et l'on fait tenir le plus de mots possible sur son papier :

A peu près au milieu de la page, un peu à droite, on met *Monsieur* ou *Madame* ou autre appellation. On commence directement sous ce mot. Entre égaux, on peut ne pas laisser de marge ; on termine à environ deux centimètres du bas de la feuille ; on recommence, de l'autre côté, au quart à peu près de la hauteur du papier ; la troisième page, ainsi que les suivantes, se commencent à la même hauteur que la seconde, et se terminent à la même distance du bord que la première et la seconde. On va à la ligne, dans le corps de la lettre, chaque fois que le sujet le demande.

Pour faire les adieux, on va de nouveau à la ligne ; les compliments se font sans discontinuation, et une formule detachée, telle que *Tout à vous*, ou *Votre dévoué*, etc., se met seule sur une petite ligne isolée un peu à droite au-dessus de la signature. Sous la signature se place l'adresse ; la date se met à volonté, soit tout en haut de la première page, à droite, soit

à gauche, en dessous de la signature et de l'adresse. Lorsqu'on écrit d'une ville à une autre, on met généralement le nom de la ville d'où on écrit, puis *ce 31 mai 1883* par exemple, c'est-à-dire la date, le nom du mois, l'année. Une jeune fille signe son prénom en toutes lettres et son nom de famille ; une femme mariée signe l'initiale de son prénom et le nom de famille de son mari ; signer *femme une telle*, est suranné, vulgaire ; signer, lorsqu'on a perdu son mari, *veuve une telle* n'est pas correct ; il faudrait mettre son prénom, son nom de famille de fille, et ajouter *veuve d'un tel* (le nom du mari). Un homme signe l'initiale de son prénom et son nom de famille, à moins qu'il n'ait des parents de même nom, auquel cas il signe son prénom en toutes lettres. Si le père et le fils ont le même prénom, ils font suivre leur nom de famille de la désignation *père* ou *fils*. Celui-ci doit être alors fils unique, sinon il met son prénom ou ajoute *aîné :* ceci cependant ne se fait guère que dans le monde commercial.

Sur une adresse, on ne met le prénom en toutes lettres que lorsqu'il s'agit d'une jeune fille ou d'un jeune homme ; encore n'est-ce pas nécessaire, si elle n'a pas de sœur ; et pour le

jeune homme, s'il n'a pas de frère, il suffit de stipuler, *fils*. Pour un homme ou une femme, on ne met jamais de prénom, à moins qu'il ne demeure avec d'autres parents du même nom de famille, auquel cas on met de préférence l'initiale seulement. Pour une femme, c'est l'initiale du prénom de son mari, et non du sien, que l'on met.

Les formules sont, lorsqu'on est un peu lié, *chère Madame, cher Monsieur et ami, chère Mademoiselle;* on ne dit pas plus *chère dame* ou *chère demoiselle* que *cher sieur*.

Entre égaux, on ne doit pas répéter trop souvent le titre dans le corps de la lettre. Si on le répète, ce doit être en toutes lettres; en parlant d'une tierce personne à laquelle on doit du respect, on écrira *Monsieur* ou *Madame*, ou tel autre titre tout au long, sans abréviation. Les formules pour terminer varient à l'infini. Les plus cérémonieuses et les plus usitées sont : *Veuillez agréer, je vous prie, M..., l'expression.... de mon profond respect* (pour des personnes âgées), *de mes sentiments les plus distingués* (entre égaux), *de mes sentiments affectueux* (plus amical), *de ma haute considération* (très cérémonieux), *de mon estime, de ma consi-*

dération distinguée (à une personne plus jeune, inférieure, ou indifférente), *mes civilités empressées* (froid), *mes salutations distinguées* ou *empressées* (en affaires). *Agréez mes salutations*, ou *Je vous salue*, se dit à un inférieur, *Votre servante* et *Votre serviteur* sont surannés. Un homme à une femme dira : *Veuillez me permettre de déposer à vos pieds mes respectueux hommages*, ou il *l'assurera de son dévouement respectueux*, s'il est plus familier. Une femme ne protestera jamais à un homme *de son respect*, à moins qu'il ne soit un vieillard, ni *de son affection*, à moins qu'il ne soit un parent, ni *de son dévouement*, à moins qu'elle ne soit son obligée. Elle l'assurera de *sa considération distinguée*, de *ses sentiments d'estime*, le *priera d'agréer ses salutations*. Entre amis, l'on signe : *Tout à vous*, *Votre affectionnée*, *Pour la vie*, *Mille amitiés de cœur*, etc.

Envoyer ses compliments tient le milieu entre le cérémonieux et l'intime. A ses ascendants, professeurs, etc., on se dit *obéissant et respectueux ;* on proteste également *de son dévouement* à ses supérieurs et à ses inférieurs.

On n'offre jamais à un supérieur *l'assurance*,

mais on le prie d'*agréer* et non pas de *recevoir l'expression* de...

S'adressant à un inférieur, on commence un peu plus haut dans la page. S'il s'agit d'un supérieur et d'une lettre très cérémonieuse, un peu plus bas que la moitié de la page, on met le titre et le nom, puis on commence la phrase dans le dernier tiers de la page; on laisse une large marge à gauche; on répète le titre dans les premières lignes, ainsi qu'il suit :

*Madame la comtesse de****

J'ai l'honneur de venir vous prier, Madame la comtesse, etc.

Lorsqu'une personne a un titre nobiliaire, il ne faut jamais l'omettre, au moins au commencement de la lettre, ainsi que sur l'enveloppe.

On n'écrit jamais en forme de billet à ses supérieurs, mais seulement à ses égaux ou inférieurs. Ce genre de lettre s'emploie pour faire part, pour inviter, ou lorsqu'on n'a que quelque chose de très court à dire. Voici l'ordre que l'on doit suivre dans les énonciations : *M... B***, demeurant à... rue....., présente ses compli-*

ments (ou autre formule) *à M...L..., et l'informe, etc.*

On ne signe pas, et on met la date au bas. Si l'on est très lié avec la personne à laquelle on écrit, on supprime son adresse à soi.

Les pétitions ou suppliques à de hauts personnages s'écrivent sur du très grand papier, dit *ministre*, et on n'écrit pas sur le verso de la page. La marge occupe un bon tiers de la feuille; on y inscrit les apostilles, s'il y a lieu.

Les lettres de félicitations et de condoléances se font courtes, chaleureuses. Dans les dernières, on dit quelques mots bien sentis sur les qualités du défunt et sur le genre de consolation qu'il faut chercher.

Dans celles de congratulations, on exprime combien la personne en question mérite le bonheur qui lui arrive et en est digne.

On n'écrit plus, maintenant, sans se servir d'enveloppe. La colle à bouche est aussi le mode de cacheter le plus employé. Mais pour les lettres importantes ou adressées à des supérieurs, il est mieux d'employer de la cire et un cachet avec ses initiales. Dans ces cas-là, il faut bien se garder de se servir de cachets et de papiers à emblèmes.

Lorsqu'on craint que la personne à laquelle on écrit ne soit absente, on ajoute sur l'enveloppe les mots : *Faire suivre*, si l'on désire que la lettre lui soit envoyée où elle se trouve.

On ridiculise, généralement, les personnes qui écrivent sur les enveloppes le mot *Pressée*; il est certain que le service de la poste n'en est pas plus accéléré par cette recommandation, mais ce n'est pas toujours pour la poste que ce mot est mis, il s'adresse plutôt aux concierges, aux domestiques, lesquels s'empressent davantage de remettre la lettre à la personne intéressée, et enfin au destinataire lui-même, qui, s'il est très occupé, ouvrira de préférence l'enveloppe sur laquelle il verra cette suscription; seulement je préfère à l'expression *Pressée*, celle de *Urgent*, comme déterminant mieux l'idée.

On n'écrit sur l'enveloppe la profession de la personne qu'autant que cela est nécessaire pour la faire arriver sûrement à sa destination, à moins que cette profession ne soit une dignité flatteuse.

Le nom du pays auquel la lettre est destinée se place ordinairement en haut de l'enveloppe à gauche, en grosses lettres soulignées; les timbres d'affranchissement se mettent en haut à

droite; puis à moitié de l'enveloppe, à gauche, on écrit le nom du destinataire; en dessous, le nom de la rue; dessous encore, à droite, le nom de la localité et du bureau de poste, s'il y a lieu; enfin, toujours à droite, le nom du département.

Lorsqu'on remet des lettres à un domestique pour les affranchir, on écrit *franco* sur un coin.

Lorsqu'une adresse est ainsi conçue :

*A M. L*** aux bons soins de M. B****, ou *à M. B*** pour remettre à M. L****, M. B*** ne doit point ouvrir la lettre, mais la faire parvenir au destinataire le plus tôt possible.

Lorsqu'on remet à un ami une lettre de recommandation, ou qu'on le charge d'une lettre quelconque, il est de bon goût qu'elle ne soit pas cachetée.

En correspondance commerciale, on commence toujours par accuser réception de la lettre à laquelle on répond, en mentionnant la date et relatant brièvement ce qu'elle contenait. Dans le style mondain, ceci est tout a fait contraire aux usages.

CHAPITRE X.

LE SAVOIR-VIVRE A TABLE ET DE LA TABLE.

QUOIQUE nous ne nous proposions pas d'entrer dans des détails concernant exclusivement la maîtresse de maison (1), il en est cependant concernant le service de table qui se rapprochent tellement du savoir-vivre, qu'ils semblent ici à leur place.

Les assiettes à soupe ne paraissent sur la table

---

(1) Voir, pour ces détails, le volume intitulé le *Maître et la Maîtresse de maison*, par Mme L. d'Alq, ainsi que le *Cours de cuisine et de pâtisserie à l'usage des maîtresses de maison* paru dans les *Causeries Familières* du même auteur, première et deuxième année.

que servies ; en famille, on les place en pile devant la maîtresse de maison, qui sert et les envoie.

Dans les grands dîners, il y a quatre verres pour chaque convive ; on les place à la droite du couvert, non en ligne droite, mais rassemblés ainsi : le verre à bordeaux et le verre à eau rougie sur la même ligne ; le verre à champagne devant les deux premiers du côté du milieu de la table, le verre à madère de l'autre côté des deux verres, c'est-à-dire du côté du bord de la table. Si l'on sert plus de quatre sortes de vins, les domestiques apportent des verres *extra*, en même temps que les vins.

Les vins se présentent dans l'ordre suivant : après le potage, le vin de Madère ; en vins *extra*, ceux du Cap et de Sicile ; pendant le premier service, on sert les vins de Bourgogne et de Bordeaux dits de deuxième crû. Les vins *extra*, de Château Yquem et du Rhin, s'offrent entre les entrées froides et les rôts. Les grands crûs de Bordeaux et de Bourgogne sont réservés pour le second service, avec les rôts et les entremets de légumes, tandis que le Xérès ne vient qu'avec les entremets de douceur. Enfin, pendant le dessert, sont présentés successivement les muscats, les

vins blancs d'Alicante, le Malvoisie, le Pédro-Ximénès, le Constance et le Tokaï.

Quant aux vins de Champagne secs ou doux, frappés ou non frappés, c'est une erreur de croire qu'on ne les sert qu'au dessert; aux grandes tables, ils sont offerts depuis le commencement du dîner et pendant toute sa durée.

Pour en revenir au dressage de la table, il est très en usage de placer sur les premières assiettes de dessert une serviette à thé. Le couvert de dessert se compose, comme chacun sait, de deux couteaux à dessert, dont un en lame d'argent pour les fruits, une cuiller et une fourchette de demi-grandeur, et parfois un tout petit pain.

Et puisque nous parlons dessert, voici l'ordre dans lequel on le présente : les fromages, les fruits, les gâteaux, la confiserie, les glaces.

Dans une maison bien ordonnée, même pour un dîner très simple, la maîtresse de céans ne doit pas omettre de faire présenter, après les écrevisses et les crevettes, des bols d'eau tiède légèrement parfumée à la menthe où les convives mouillent le bout de leurs doigts.

Lorsqu'on donne à dîner un vendredi, qu'on soit observateur de la règle de l'Eglise ou non, il est de bon goût de faire servir deux potages,

l'un maigre et l'autre gras, afin que les invités puissent choisir. Il doit y avoir aussi un certain nombre de plats maigres, de façon à former un repas suffisant pour les personnes qui n'accepteront pas de viande. Si l'amphitryon n'a pas cette délicate attention, il est ridicule d'affecter de ne point manger pour ce motif. Connaissant toujours à peu près les habitudes des personnes chez lesquelles on est invité à dîner, il vaut mieux s'abstenir d'accepter, si elles ne vous conviennent pas, que de montrer aussi peu de tact que ceux qui vous reçoivent.

Les invitations aux déjeuners dits à la fourchette, peu usitées à Paris, le sont bien davantage en province. Dans notre capitale, les maîtresses de maison les évitent sous le prétexte spécieux qu'elles se lèvent trop tard pour avoir des invités à cette heure-là, et elles envoient leurs maris avec leurs amis déjeuner *au cabaret*, — style élégant pour désigner la *Maison Dorée*, *Tortoni* ou *Brébant*. Le vrai motif est tout simplement, qu'autant une Parisienne aime à consacrer sa soirée aux plaisirs mondains, autant il ne lui est pas possible de rester oisive une heure de la journée.

Pendant la matinée et l'après-midi, n'a-t-elle

pas à régir sa maison, à surveiller ses domestiques, à visiter sa lingerie, à s'occuper de la santé, de la toilette et de l'éducation de ses enfants? Ne faut-il pas qu'elle trouve le temps de chiffonner ses chapeaux et ses toilettes, qui lui donnent, à bon marché, une apparence si élégante; de faire, à la machine à coudre, le linge de la famille; d'organiser son appartement, car c'est elle, la plupart du temps, qui est tapissier et valet de chambre; de faire de longues courses dans Paris, pour acheter à meilleur marché ce dont elle a besoin; de cultiver son piano, de faire ses visites, de se montrer aux ventes de charité, aux sermons, dans tous les endroits fashionables, et enfin d'être belle et parée, gaie et au courant de tout pour l'heure où son mari rentrera? Mon Dieu, oui! les Parisiennes n'ont pas une minute à perdre, et n'en perdent pas une seule, je vous assure! Passer les meilleures heures de la journée à manger ou à causer, leur semblerait monstrueux. Après quatre heures, c'est différent; la femme devient mondaine, au point qu'on s'y trompe, et qu'on oublie les qualités solides de la première, pour ne se souvenir que des défauts charmants, mais fatals de la seconde.

Mais comme nous voilà loin de nos déjeuners!

J'y reviens bien vite. En province donc, où la journée est longue pour les deux sexes, mais encore davantage certainement pour celui qui se dit fort et sérieux, les déjeuners *dînatoires* sont à la mode ; on se met à table à 11 heures ou midi pour n'en sortir qu'à 3 heures ; naturellement, le soir, un souper remplace le dîner.

Voici de combien de plats doit se composer un déjeuner de cérémonie de douze personnes :

Jamais de potage à déjeuner.

Un gros plat de viande (chaud), un chateaubriand, par exemple.
Six hors-d'œuvre.
Deux entrées, froides si l'on veut.
Deux rôts, dont au moins un froid.
Un poisson chaud.
Deux entremets.
Une salade.
Petites pâtisseries ; compotes de fruits.

Dans un déjeuner parisien on supprime la grosse pièce et un des rôts; on ajoute du café au lait et du chocolat au lait, à choisir, qu'on fait servir, non au salon, mais sur la table même du déjeuner, le dessert enlevé ainsi que le napperon.

Dans les déjeuners *à la fourchette* quotidiens

de famille, ainsi que dans ceux de cérémonie, les plats froids jouent un grand rôle. Une maîtresse de maison y utilise habilement les restes de la veille. Elle fait même préparer à dessein certains rôts du dîner, veau et volaille, plus copieux qu'il ne serait nécessaire, afin d'en avoir pour le lendemain.

Il va sans dire que ceci n'est que pour les repas de famille ; lorsqu'on a des convives, des pièces entières, quoique froides, sont seules admises sur la table.

Les galantines, les jambons, les mayonnaises de volaille, les vol-au-vent, les pâtés de gibier, les omelettes aux rognons et aux fines herbes, ainsi que les œufs à la coque ou arrangés de toute manière, les boudins grillés, les cervelles sautées ; toutes viandes, d'ailleurs, sautées et grillées ; les côtelettes de mouton à la Soubise, à la jardinière ; les beefsteaks, les chateaubriands ; les fritures de toutes sortes, beignets, etc., tous les hors-d'œuvre, sont des mets essentiellement de déjeuner. On y évite les plats trop lourds, trop substantiels, les viandes bouillies, les poissons au court bouillon avec sauce, les gros rôtis, tels qu'une dinde, à moins qu'elle ne soit froide et pour de très nombreux convives. Au dessert,

on supprime les crèmes, les glaces et les plats montés. On y omet, encore moins qu'aux dîners, plusieurs espèces de fromage.

Les hommes ne se mettent pas en habit pour déjeuner, mais en redingote. La veste n'est permise que lorsqu'on est seule avec sa femme et ses enfants; dans le même cas, la robe de chambre, pour la maîtresse de céans, est parfaitement admise; mais, aussi élégante qu'elle soit, elle est trop *déshabillée* et sans façon pour recevoir des convives. Il est cependant exact que beaucoup de nos nouvelles grandes dames affectent de prendre ce genre un peu équivoque. On devra choisir de préférence ces charmantes toilettes mixtes dénommées *toilettes d'intérieur;* les corsages décolletés, les fleurs dans les cheveux, les dentelles, le velours, seraient du plus grand ridicule; les diamants et les pierreries sont également de très mauvais goût.

Les enfants sont admis aux déjeuners.

Les invitations à déjeuner étant la plupart du temps un but à conversations d'affaires entre hommes, il est reçu et même plus convenable qu'après le repas, laissant ces messieurs à leurs cigares et à leurs entretiens sé-

rieux, les dames se retirent pour vaquer à leurs occupations journalières.

Le savoir-vivre de la table regarde particulièrement la maîtresse de maison; les détails en sont tellement nombreux et minutieux, que je n'ai pas la prétention de les relater tous ici; un grand nombre, tel que la quantité des plats, l'ordre dans lequel ils doivent être servis, etc., se trouvent dans les recueils spéciaux que j'ai déjà indiqués; je me bornerai donc, non pas à en énumérer les principales règles, qui sont par trop élémentaires, mais à signaler rapidement quelques usages bons à noter.

A moins d'avoir un maître d'hôtel, une maîtresse de maison doit surveiller elle-même le dressage des plats et l'arrangement de la table. Une chose à laquelle il faut faire attention, c'est que celle-ci soit suffisamment grande et que les convives ne soient pas trop serrés.

C'est le cas de se souvenir du fameux repas de Boileau.

> Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
> Faisait un tour à gauche et mangeait de côté !

Cependant un trop grand écart ajouterait du

froid dans la conversation ; soixante à soixante-dix centimètres d'un couvert à l'autre suffisent. En dessous de la nappe, on recouvre la table d'une épaisse couverture de molleton, afin d'amortir le bruit des assiettes que l'on pose. A propos de bruit, les domestiques, autant que les maîtres, doivent éviter avec soin le cliquetis de l'argenterie, des verres et des assiettes. Rien n'est plus vulgaire et plus ***marchand de vin.*** Les gens de service doivent être dressés en conséquence.

Avec le service à la russe, rien n'est plus aisé pour une maîtresse de maison intelligente que de donner à sa table un air de luxe et de fête ; son jardin en fait tous les frais. Au milieu est une jardinière de fleurs ; aux deux bouts, deux vases correspondants; dans l'intervalle, elle place deux pièces montées ; elle dispose çà et là quelques assiettes de gâteaux et de dragées, qu'elle entremêle de pyramides de fruits et de compotiers remplis de gelées. Le coup d'œil est facilement éblouissant. Pour les dîners qui ne sont pas de grande cérémonie et où l'on ne compte pas plus de douze personnes, les dîners de famille (je ne parle pas ici, je le répète, des personnes qui ont maître d'hôtel et valet de pied, je m'occupe des fortunes moyennes et même des

petites fortunes), le service à la française est moins formaliste, moins cérémonieux. On peut laisser des fleurs aux deux bouts et remplacer par des réchauds les plats montés, et surtout le milieu. Le potage est servi avant l'entrée des convives dans la salle à manger. Le premier service est placé sur les réchauds allumés et couverts ; le domestique enlève les plats pour découper, et, après en avoir offert, les replace sur les réchauds jusqu'au moment où le second service apparaît.

Sans imiter, au moins pour le dessert, cette parcimonie qui fait placer sur une petite coupe trois poires pour quinze convives, une maîtresse de maison doit veiller à ce que les plats soient plutôt nombreux que trop gros et surtout trop surchargés de mets

Dont un beurre gluant inonde tous les bords !

Les domestiques présentent toujours les plats à gauche des convives ; mais ils leur versent les vins à *droite*. C'est une règle indispensable à observer . Dans les repas de cérémonie où l'on est servi par les domestiques, on doit donc présenter son verre sur l'épaule droite.

Il semble inutile de dire que la plus exquise

propreté doit présider à l'arrangement de la table; cependant, si l'œil de la maîtresse n'y veillait, il se pourrait que l'on servît

.....des verres à la ronde
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés.

Dans les grands dîners *à la russe*, il est indispensable que le *menu* portant les noms des plats, ainsi que ceux des vins, soit déposé auprès de chaque couvert. On place également sur les serviettes une petite carte avec le nom du convive ; il existe à cet effet de charmantes petites cartes, avec de fins dessins à l'aquarelle. Quand le nombre des invités ne dépasse pas six, la maîtresse de céans désigne à chacun la place qu'elle lui a assignée.

C'est une affaire importante que cette distribution des places. Elle est cause de bien des brouilles, de bien des déceptions, de haines même, surtout en province, où l'amour-propre, les petites vanités sont si susceptibles. L'amphitryon doit donc peser avec soin les mérites de chacun, et j'engage les convives à ne pas se formaliser trop vite de ce qui, souvent, peut n'être qu'un oubli, une inadvertance, un manque de

savoir-vivre , et non fait dans une intention blessante.

Le maître et la maîtresse de la maison occupent le milieu de la table, en face l'un de l'autre, pour présider au service et à la conversation. Si c'est une femme seule qui reçoit, elle choisit l'homme le plus intime et le plus vénérable de son cercle, tel que son père, son frère, son oncle, ou enfin, à défaut, le mari d'une dame présente pour l'aider à sa tâche.

S'il y a un prêtre invité, quelle que soit l'importance des autres convives, il occupe la première place d'honneur, à la droite de la maîtresse de céans; la seconde place d'honneur pour un homme est à la gauche de la maîtresse de céans. La dame la plus vénérable est placée à droite du maître de la maison; celle qui vient après dans la considération est placée à gauche. La troisième place d'honneur d'un homme est donc à droite de la première dame, et la quatrième à gauche de la deuxième, et ainsi de suite de chaque côté. Il faut éviter que deux personnes de la même famille soient à côté l'une de l'autre.

Les jeunes gens, quelle que soit leur position, arrivent en dernier, aux deux bouts de la table,

excepté aux repas de noces, où la demoiselle d'honneur se place à la gauche du marié.

Lorsque le service est fait en double, c'est-à-dire par deux domestiques, ceux-ci commencent à servir la personne à droite des maîtres de la maison, puis celle à gauche, puis reviennent à la seconde à droite, et continuent alors chacun de son côté ; si le service est simple, le domestique commence par la dame de droite, la dame de gauche, puis reprend à droite, et continue toute la table, n'offrant au maître que le tour fini. Lorsque, ce qui ne se fait plus guère, excepté dans une stricte intimité, c'est le maître ou la maîtresse de la maison qui sert, il ou elle envoie l'assiette chargée aux dames et aux hommes âgés en premier, puis aux jeunes gens. Si, par erreur ou excès de politesse, le contraire avait lieu, le jeune homme ou la jeune fille qui en est l'objet refuse positivement.

L'habitude anglaise d'arriver à l'heure précise du dîner est tout à fait adoptée parmi nous maintenant; il est aussi impoli d'arriver une demi-heure trop tôt que dix minutes trop tard.

Il est indispensable de répondre affirmativement ou négativement à une invitation à dîner ; ce n'est plus comme un bal ou une soirée ; le

nombre des convives est fixé d'avance, et ne peut supporter de modifications imprévues.

Accepter une invitation à dîner est s'engager à rendre un repas, si l'on tient maison, ou à offrir un élégant cadeau pour le jour de l'an à la maîtresse de céans, si l'on est célibataire. Ayant dîné dans une maison, on doit, dans la huitaine qui suit le dîner, une visite dite de digestion, à laquelle des cartes ne peuvent suppléer. Si on a refusé l'invitation, on doit également une visite de remercîment, mais on a plus de latitude pour la faire; s'en abstenir serait vouloir rompre les relations.

La mode anglaise d'adopter aux dîners priés le corsage décolleté pour les dames, tend beaucoup à s'acclimater en France. Les hommes sont absolument tenus d'être en habit noir et cravate blanche.

Un homme, même pendant les plus grandes chaleurs, ne pouvant sortir en habit noir sans paletot, dépose celui-ci, ainsi que sa canne et son chapeau, dans l'antichambre, avant d'entrer dans un salon, où il est invité pour dîner; une femme se débarrasse également de son chapeau et de son manteau.

Si les convives sont tenus d'être exacts, le dîner

doit l'être autant qu'eux, et les maîtres de la maison ne peuvent accorder plus de cinq minutes de grâce à un retardataire, sans risquer de blesser les invités déjà arrivés.

Le domestique ayant annoncé: *Madame est servie*, si l'âge ou la position ne désigne pas visiblement à quel cavalier revient l'honneur de conduire à table la maîtresse de la maison, elle fait à celui qu'elle a choisi un petit signe imperceptible ; et s'il ne la comprend pas, elle est parfaitement autorisée à lui dire : *Monsieur un tel, voulez-vous bien m'offrir votre bras?* Il est même préférable, si rien ne s'y oppose, que le mari ou la mère disent au convive qu'on désire honorer : *Monsieur un tel, veuillez offrir votre bras à ma femme* ou *à ma fille*. C'est la dame de céans qui passe la première, si elle n'a pas de mari ; dans le cas contraire, elle passe en second, son mari offrant le bras à la dame la plus vénérable de la société et passant le premier.

Je prie mes lecteurs de bien remarquer que ce n'est pas la fortune qui doit être cause de la distinction. Il serait peu respectueux, blessant, malséant même, de donner la place d'honneur à une jeune femme, parce qu'elle occuperait une position plus brillante qu'une femme âgée de la

société ; si l'on craint de blesser la plus jeune, on élude cette difficulté en évitant d'inviter les deux ensemble. Tout ceci, naturellement, n'a pas lieu pour un repas de noces ou de fiançailles, où les familles des fiancés et les témoins ont droit seuls aux honneurs.

Les jeunes gens, avant d'offrir leurs bras aux dames pour passer dans la salle à manger, attendent que les hommes plus âgés qu'eux aient fait leur choix, eux-mêmes doivent alors donner la préférence aux femmes les plus âgées parmi celles qui restent. Le cavalier offre toujours le bras droit, et, par conséquent, la dame donne le bras gauche. Au passage d'une porte allant d'une pièce dans l'autre, il entre le premier, c'est-à-dire un peu avant la dame qu'il conduit ; ce mouvement est naturel et empêche qu'il ne marche sur la queue de la robe. Parents et parentes ne doivent se donner le bras que s'il ne se trouve pas des étrangers libres.

Arrivés dans la salle à manger, le cavalier salue sa dame, qui s'incline, et ils attendent qu'on leur désigne leurs places, ou s'avancent pour lire les noms inscrits sur des cartes posées sur les serviettes, si c'est ainsi fait.

Une fois assis, on s'incline vers sa voisine de

droite ou son voisin de gauche, et on échange quelques paroles banales, en dépliant les serviettes, ce qu'on ne doit faire que lorsque tout le monde est assis ; on ne doit également commencer à manger que lorsque les autres personnes sont prêtes à le faire. La maîtresse de maison présente les voisins et voisines qui ne se connaissent pas encore.

Les jeunes gens doivent s'habituer à manger, ni trop vite, pour avoir fini avant les autres, et par cela paraître ou s'impatienter de leur lenteur en restant avec leur assiette vide, ou désirer se la faire remplir une seconde fois, ni trop lentement, ce qui ralentirait le service : qu'on ait fini ou non quand le domestique se présente, il faut laisser enlever son assiette.

Après le potage, on dépose sa cuiller sur l'assiette, afin que le domestique enlève les deux en même temps. Pour les autres mets, comme il est peu de maisons où l'on renouvelle l'argenterie à chaque plat, on dépose sa fourchette et son couteau à côté, en ayant soin de ne pas faire de croix, ni de salir la nappe. On doit soulever son assiette, afin de faciliter le service, le domestique passant dessous l'assiette propre, puis vous prenant la sale de la même main.

Il est très nécessaire d'apprendre aux enfants à être adroits et propres à table, à se passer d'attacher la serviette au cou avec une épingle, coutume tout à fait surannée (on la laisse sur les genoux à demi pliée) ; à tenir le couteau de la main droite, la fourchette de la main gauche, pour manger la viande, et à ne la couper qu'au fur et à mesure, à rompre le pain également au fur et à mesure, et non le couper ni s'amuser à l'émietter, encore moins en faire des boulettes.

Toutes ces choses ne sont que des *puérilités*, il est vrai, mais de combien de *puérilités* notre existence se compose-t-elle, à tout bien considérer ? Inculquées dès l'enfance, ces habitudes, qui constituent l'homme et la femme de bonne société, ne se perdent plus, et on ne peut s'imaginer combien elles font défaut et causent de tort réel aux hommes et aux femmes qui ne les pratiquent point ! Que de fois un jeune homme voit sa carrière brisée, une haute protection lui manquer, une préférence être accordée à un autre, ayant moins de mérite peut-être, mais qui s'attache à ces *puérilités !*

Dans bien des circonstances, un jeune homme se trouve à table avec ses supérieurs,

qu'il soit aide de camp d'un général, secrétaire de préfecture, avocat ou simple employé. Quelle mauvaise note aura-t-il près d'eux, s'il les dégoûte par le bruit de ses lèvres en mangeant ; s'il les agace par le grincement de sa fourchette et de son couteau ; si sa maladresse lui fait envoyer de la sauce sur la robe de madame *la générale*, ou de madame *la préfète*, ou bien s'il retarde le service en commettant l'incongruité de diviser lui-même, dans le plat qu'on lui présente, un morceau qu'il trouve trop gros, ou encore s'il croque les os, casse les noyaux des fruits au risque de se briser les dents, et palpe ces derniers pour s'assurer s'ils sont mûrs, ramasse la sauce sur son assiette avec le pain, etc., etc. ?

Comment plaira-t-elle à un homme sérieux, quelle opinion donnera-t-elle de son caractère à une future belle-mère, la jeune fille qui ne saura ni réprimer ses goûts capricieux, en ne trouvant jamais rien d'assez salé ou poivré à son goût ; ni surmonter ses répugnances, en laissant à chaque instant des bouchées sur le bord de son assiette, témoignant ainsi de son dégoût ou de son mauvais estomac ? De quelle instruction enfin fera-t-elle preuve si elle demande

du *bouilli* au lieu d'une *tranche* de *bœuf, de* la *volaille* au lieu de la *poularde* ou du *dindon*, du *bordeaux*, du *madère*, au lieu du *vin* de Bordeaux, du *vin* de Madère ?

Mais le dîner est fini; nos invités, en gens bien appris, ne sont pas revenus deux fois aux mêmes plats,

Tout en les approuvant de la mine et du geste,

et leurs amphitryons n'ont pas insisté avec importunité ; la maîtresse de la maison profite d'un moment d'arrêt dans la conversation pour donner, en se levant, le signal de quitter la table ; chacun se lève aussitôt, en déposant sans la plier, sa serviette près de son assiette, et offre le bras à sa voisine de droite pour passer au salon, l'esprit aussi libre que l'estomac. *Le sage quitte la table avec la faim.*

Aujourd'hui, l'usage est de servir le café au salon; les jeunes filles feront bien de s'en abstenir; les liqueurs surtout leur sont absolument interdites. Il est du plus mauvais ton de verser le café dans la soucoupe pour le refroidir. La petite cuiller doit se laisser dans la tasse, et non se poser sur la soucoupe.

L'éducation, le savoir-vivre, le ton de la bonne société, interdisent aux convives toute remarque flatteuse ou désobligeante sur la cuisine ou l'arrangement du dîner. Se récrier trop fort que l'amphitryon a fait des cérémonies, s'est dérangé pour vous, c'est ou faire croire que vous le soupçonnez de vivre mesquinement en temps ordinaire, ou que vous vous attendiez à moins de luxe, à plus de lésinerie de sa part, ou encore que vous n'êtes pas habitué à être aussi bien servi.

Vous ne devez louer un plat que s'il s'agit d'une pièce vraiment rare et extraordinaire. Dans ce cas, au contraire, le laisser passer sans mot dire serait malhonnête; pour les vins fins, les éloges sont reçus. Il est très malséant de dire son opinion sur la confection des plats, de donner des recettes à la cuisinière, de parler de la manière dont on les fait préparer chez soi, etc. Si l'amphitryon demande votre goût, vous ne devez le dire qu'en dissimulant, autant que possible, la différence qui peut exister entre le sien et le vôtre, et en atténuant les torts de la cuisinière, si elle en a; trouveriez-vous quelque ordure, des cheveux même, etc. dans les plats, vous devez

les dissimuler soigneusement, de manière que personne ne s'en aperçoive.

L'amphitryon, de son côté, ne doit pas paraître s'occuper de sa table; si un plat se trouve brûlé ou manqué, il est du plus mauvais goût (cela se voit souvent cependant) que les maîtres de la maison s'interpellent l'un l'autre, mandent les domestiques, les grondent en présence des invités interdits, interrompent des conversations intéressantes, et fassent d'une chose insignifiante un événement ridicule et ennuyeux. Un plat se trouve-t-il manqué, on doit le faire disparaître au plus vite, sans que les convives s'en aperçoivent ; et si tout le monde est servi, on se borne à dire : *Laissez cela, je vous en prie, ce n'est pas bon, j'en suis désolée!* et on ordonne sévèrement au domestique d'enlever les assiettes, et de passer rapidement à un autre plat.

Pour les ambigus ou collations froides servis dans la journée, les dames gardent leurs chapeaux, et les hommes restent debout.

CHAPITRE XI

LE SAVOIR-VIVRE AU SALON ET AU BAL.

LES usages ne sont pas les mêmes pour les deux sexes, ni pour tous les âges : ils sont parfois bien distincts. S'il est reçu, par exemple, qu'un homme puisse retirer son gant à la main gauche, une femme qui aurait une main dégantée serait ridicule ; de même, dans bien des occasions où une personne âgée est autorisée à rester assise, les jeunes gens doivent se lever et se tenir debout. Puisque, aujourd'hui, il est question de bal, mes renseignements vont naturellement concerner surtout les jeunes filles et leurs cavaliers : ce sont eux, d'ailleurs, qui, dans toutes

les circonstances, ont le plus besoin de connaître le savoir-vivre; néanmoins, ces avis touchent de si près aux règles auxquelles on est assujetti à tout âge pour vivre dans le monde, que souvent je ne pourrai les séparer, et la mère, aussi bien que la fille, pourra y puiser une information utile, ne serait-ce que pour en faire part à son fils.

Il est d'usage de ne conduire une jeune fille dans le monde que lorsqu'elle est en âge de se marier, c'est-à-dire après dix-huit ans. On appelle aller dans le monde, accompagner sa mère dans ses visites, l'aider à recevoir chez elle et aller au bal. Jusqu'à cet âge, la jeune fille ne fait que de courtes apparitions au salon. C'est triste à dire, mais elle serait exposée à entendre des conversations peu faites pour une oreille candide et inexpérimentée, ou bien sa présence imposerait de la gêne; ensuite, ce serait lui faire perdre un temps précieux qu'à son âge il est nécessaire d'employer plus utilement. Au reste, aller dans le monde, c'est perdre son temps à tout âge; mais ce sujet ne rentre pas dans ceux qui m'occupent en ce moment; mes lectrices auraient le droit, comme à la Chambre des députés, de me rappeler à la *question;* et, en me

réservant de traiter ce sujet spécialement dans la *Science du Monde,* je l'abandonne dans celui-ci.

La maîtresse de la maison occupe le coin à droite de la cheminée; elle ne cède sa place à personne ; elle indique les fauteuils en face et à côté d'elle aux personnes les plus âgées; une jeune fille, quelque élevée que soit sa position, ne doit, sous aucun prétexte, accepter ces places; elle choisit de préférence une chaise et s'éloigne du feu. Si, par hasard, elle occupe le canapé ou un fauteuil, et qu'une dame âgée vienne à entrer, elle se lève aussitôt pour le lui céder. Une personne âgée, au contraire, une fois placée par la maîtresse de la maison, ne se dérange pour personne. Un homme cède sa place à la première femme qui entre, n'importe son âge ou sa position.

Un jeune homme qui rend visite dépose dans l'antichambre cache-nez, paletot et parapluie; il conserve à la main chapeau et canne; il doit s'habituer à tenir d'une seule main ces deux objets, afin de pouvoir offrir l'autre; c'est toujours la main gauche que l'on offre; c'est bien à tort que beaucoup de personnes pensent qu'il est préférable de donner la droite. La réflexion nous fera comprendre la justesse de cet usage.

Un homme, rencontrant une personne de sa connaissance, lève son chapeau d'une main et tend l'autre; il est évident que c'est de la main droite qu'il lève son chapeau, c'est donc la gauche qu'il tend; or, pour éviter un geste maladroit, on doit toujours donner la main qu'on vous tend; ainsi, si c'est la gauche qu'on vous offre, c'est la gauche que vous rendez également.

Quand il s'agit d'une visite en habit noir, un homme ne garde à la main que son chapeau, qui doit être à ressort pour s'aplatir. En entrant dans un salon, il se dirige tout d'abord vers la maîtresse de la maison ; après l'avoir saluée, il s'incline vers les autres membres de la famille, puis enfin il salue celles des personnes présentes qu'il connaît. Au lieu de dire tout uniment : *Bonjour, madame*, il est beaucoup mieux pour un homme de dire : *Madame, je vous présente mes hommages;* et lorsqu'il se retire : *A l'honneur de vous revoir*.

Les jeunes gens doivent attendre que la personne plus âgée qu'eux ou plus haut placée leur tende la main, avant de prendre eux-mêmes cette initiative. De même, un enfant, une jeune fille, n'embrasseront pas, les premiers, une dame âgée, mais atten-

dront que celle-ci leur fasse les avances.

Un jeune homme doit être attentif à ne jamais croiser les jambes lorsqu'il est assis dans un salon, pas plus qu'à balancer son pied et renverser sa tête sur le dossier de son siège ; lorsqu'il est debout, il doit aussi éviter soigneusement de tenir les mains dans ses poches : cela dénote la plus grande vulgarité.

Si pour une cause quelconque, il est obligé d'avoir les mains libres, il déposera son chapeau par terre ou sur une chaise, mais jamais sur une table ou sur un lit s'il se trouve dans une chambre à coucher. Il se gardera bien de s'amuser à le faire tourner au bout de sa canne et de s'exposer ainsi à le laisser tomber, ce qui est ridicule. Un homme qui fait une visite ne doit déganter qu'une main, mais s'il se trouve dans la nécessité d'ôter ses gants, il n'omettra jamais de les remettre avant de sortir : il est de la dernière inconvenance pour un homme de sortir déganté d'une maison où il est entré ganté.

Les jeunes hommes ni les jeunes filles ne doivent jamais discuter avec des personnes âgées, ni soutenir leurs opinions, ni chercher à leur prouver qu'elles ont tort ou qu'elles sont dans l'erreur ; d'abord, parce que les jeunes gens sont

plus sujets qu'elles à se tromper, ayant moins d'expérience et de connaissances; ensuite par pure déférence; ils céderont lors même qu'ils sont certains d'avoir raison; ils ne doivent non plus raconter, mais écouter, au contraire, les récits des autres.

Rien n'est plus ridicule que des jeunes gens ayant l'air de vouloir apprendre quelque chose à des vieillards, ou trancher une question importante.

Si l'on est invité pour une soirée, dans une maison que l'on n'a pas fréquentée jusqu'alors, on dépose sa carte ou l'on fait une visite avant et après le bal; si ce sont des dames qui ont été invitées, elles attendent qu'on leur rende cette visite; si c'est un jeune homme, il ne se représente dans cette maison que si on l'y a engagé.

Dans un bal, la règle veut que le maître de la maison et ses fils fassent danser, au moins une fois, toutes les femmes présentes qui dansent. C'est un devoir qu'on ne peut enfreindre; on invite en premier lieu celles qu'on considère le plus. De même, il est de règle absolue qu'un jeune homme invité dans une maison prie à danser, avant toute autre, la maîtresse de céans, ou sa fille; ce n'est qu'après avoir pris engage-

ment avec elles qu'il peut inviter d'autres personnes, en commençant par celles chez lesquelles il est reçu.

La formule est : *Puis-je espérer,* ou *oserais-je espérer, Mademoiselle, que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'accorder ce quadrille* ou *cette polka, etc.?*

La jeune personne répond : *Avec plaisir, Monsieur;* ou si elle ne peut : *Je regrette infiniment de devoir vous refuser, Monsieur, mais je, etc., etc.* Une jeune fille qui danse est obligée d'accepter indistinctement tous ceux qui l'invitent; si elle refusait, sous le prétexte qu'elle est fatiguée, et qu'elle acceptât cette même danse avec un autre cavalier, elle risquerait de s'attirer les plus graves désagréments. Il en serait de même si elle se trompait, et, après avoir promis à l'un, partait avec l'autre; cependant ce cas arrive assez souvent, involontairement, mais les danseurs reconnaissent bien s'il y a eu ou non intention blessante; il vaut mieux éviter ces erreurs, qui laissent toujours une impression fâcheuse.

Un jeune homme qui, après avoir invité une danseuse, oublie d'aller la chercher, commet une grossière inconvenance et s'expose à être

insulté par le père ou le cavalier de cette personne. Au bal, il faut de la mémoire avant tout.

Lorsqu'on s'arrête pendant une valse ou une danse quelconque pour prendre haleine, le danseur doit veiller à faire halte devant la place de sa danseuse.

Un jeune homme qui va au bal doit savoir danser; rien n'est plus désagréable, pour les autres comme pour soi-même, que de brouiller les figures d'un quadrille ou d'un lancier, et pour une femme, un mauvais valseur est un supplice. Celui qui ne sait pas danser fera mieux de décliner les invitations du bal, car, invité la plupart du temps pour ses jambes, il ferait la plus triste mine en restant immobile et inutile.

Un jeune homme qui tient à conserver de la distinction et de la grâce, garde, je l'ai déjà dit, son chapeau à la main ou plutôt sous le bras; les chapeaux qui se plient sont adoptés pour cet usage. Au moment de danser, il le dépose sous le siège de la danseuse; les jeunes gens qui portent un uniforme accompagné d'une épée en agissent de même pour leur arme, car ils ne peuvent la conserver pour danser.

Au bal, une jeune fille doit toujours avoir son siège près ou devant celui de sa mère ou de la

personne qui la chaperonne, et ne jamais s'asseoir ni s'arrêter autre part, et surtout dans une autre pièce.

Elle ne va non plus au buffet seule avec son cavalier ; sa mère doit l'accompagner.

Le savoir-vivre, qui apprend aussi bien l'élégance et la distinction que la politesse et les usages, veut qu'on ne laisse au bal, pas plus une fleur de sa coiffure, un lambeau de sa robe, qu'une parcelle de son cœur. Une personne adroite et sensée en sort aussi fraîche qu'elle y est entrée. Il est certain que les coiffures qui tombent, les corsages qui craquent, etc. dénotent des mouvements violents, des danses échevelées, un manque de soin et de réserve évident.

Lorsqu'une jeune fille n'est pas invitée à danser, elle ne doit pas en témoigner de la mauvaise humeur, mais se mettre à causer avec sa voisine, afin de ne pas avoir l'air d'être embarrassée. Il est du devoir d'une maîtresse de maison d'envoyer des danseurs à celles qui ne peuvent s'en procurer par leurs avantages physiques. Cela exige beaucoup de tact et de délicatesse. D'abord, on ne doit demander ce service qu'à des amis intimes ; ensuite adresser une prière et

non un ordre, car c'est une vraie corvée infligée à un cavalier. Il faut aussi prendre bien garde que la jeune personne dont on s'occupe ne s'en aperçoive, sous peine de blesser cruellement son amour-propre, ce sentiment abstrait, indéfini, et cependant si susceptible et si vindicatif.

Au bal, un cavalier ni une jeune fille ne doivent quitter leurs gants, et encore moins danser dégantés.

L'attirail que les femmes portaient autrefois au bal est bien diminué maintenant. Du bouquet, du flacon, du mouchoir et de l'éventail, voire même de la bourse de jeu, on n'a plus guère conservé que l'éventail, et tout au plus le mouchoir; encore le dissimule-t-on dans la main le plus possible, au lieu de le tenir avec affectation par le milieu, comme jadis. Le flacon serait tout à fait ridicule de nos jours, où les *vapeurs* ne sont plus admises, et le bouquet est plein de prétention. Il est bon d'apprendre à danser, en conservant son éventail (fermé, bien entendu) et son mouchoir, afin que lorsqu'on s'arrête on puisse s'en servir.

Il est du plus mauvais goût de rire et de chuchoter avec son cavalier, derrière l'éventail.

Il n'est pas admis de danser plus de trois fois

dans la soirée avec le même danseur, à moins que ce ne soit son fiancé, ou qu'on ne se trouve en très petit comité.

Il est à désirer que les maîtres de maison présentent les cavaliers aux danseuses que ceux-ci désirent inviter; cependant, cette règle offrant des difficultés et des longueurs, il serait malséant dans un salon d'amis d'affecter la pruderie de ne danser qu'avec des personnes présentées. Ce serait aussi s'astreindre à rester souvent sur son siège. Cependant, dans une réunion de casino, aux eaux, ou dans un bal officiel en hiver, on doit s'astreindre à cette règle, une jeune fille ne pouvant s'exposer à être vue au bras du premier venu; il faut seulement avoir soin de déguiser son refus sous de bonnes raisons, afin d'éviter de blesser des susceptibilités souvent justes. Généralement, on accepte sans présentation tous les cavaliers portant un uniforme, car celui-ci met à même de connaître ce qu'ils sont; par conséquent, militaires, fonctionnaires, etc.

Dans ce genre de fêtes, un jeune homme de bonne société se hasarde rarement à inviter une jeune fille à laquelle il n'a pas été présenté; il est si facile de ne pas s'exposer à un

refus blessant, en trouvant quelqu'un qui se charge de la présentation. A défaut, le jeune homme peut se présenter lui-même aux parents de la jeune fille, en leur remettant sa carte, mais c'est dénoter un bien vif désir d'être admis à cet honneur.

Dans les grands bals officiels, que les invitations nombreuses rendent presque publics, il est d'usage d'observer les mêmes règles, indiquées ci-dessus vis-à-vis des partners d'un quadrille, ainsi qu'envers ceux d'une table de jeu.

Sans entamer une conversation familière et trop animée, il est reçu qu'une jeune fille cause avec son cavalier lorsqu'ils s'arrêtent pendant une danse ou un quadrille; là, plus que jamais, il faut s'abstenir de médisances; la conversation roule, d'ordinaire, sur la beauté de la fête, l'amabilité des amphitryons, l'élégance des toilettes... et la chaleur. Il faut l'avouer, au milieu de ces banalités, seules autorisées, des deux côtés, entre jeunes gens qui ne se connaissent pas, il est bien difficile d'être spirituel, et ces phrases stéréotypées, soumises à un seul et unique moule, ne contribuent pas peu à faire paraître les

réunions mondaines insipides aux personnes intelligentes et sérieuses. Celles-ci cependant savent toujours, d'une manière ou d'une autre, et sans sortir des limites des convenances, faire briller leur esprit au milieu des banalités les plus puériles et en trouver d'originales; mais le naturel seul doit inspirer dans ce cas; et mieux vaut rester dans les formes prescrites, ou garder le silence, que de laisser échapper des réflexions saugrenues.

Les jeunes filles et les jeunes gens évitent de jouer gros jeu et, mieux encore, s'abstiennent autant que possible de s'approcher des tables de jeu.

Les présentations demandent un grand tact; elles offrent des nuances presque imperceptibles qui composent tout un code dont il ne faut pas omettre les règles, sous peine de manquer de savoir-vivre.

Une femme ne demande jamais qu'on lui présente un homme, et encore moins à lui être présentée, sauf qu'elle ait un service à lui demander.

Il est délicat, avant de présenter une personne à une autre, de consulter les deux séparément, pour savoir si cela leur sera agréable. Cepen-

dant, on est parfois pris à l'improviste, et obligé soudainement de faire une présentation.

On présente toujours la personne plus jeune à la personne plus âgée, celle qui est inférieure à celle qui est supérieure ; un homme à une femme, et jamais une femme à un homme, à moins qu'il ne soit un très haut personnage ou un ecclésiastique.

Généralement (il peut y avoir des exceptions) une fille ne présente pas à ses parents, ni une femme à son mari, surtout s'il s'agit de messieurs ; un mari, au contraire, présentera ses amis à sa femme, et un fils à ses parents. Mais on ne présentera jamais personne à un haut personnage, si celui-ci ne vous le demande, ou sans l'avoir consulté à l'avance.

Supposons une réception chez un substitut ; celui-ci, maître de maison, cause avec le président de la cour ; un avocat étranger (soit qu'il ignore la dignité du second interlocuteur, soit qu'il le fasse à dessein) commet la maladresse de venir se mêler à la conversation ; le substitut ne le présente pas ; mais le président paraît goûter les idées du nouvel arrivé ; il lui parle avec intérêt, quoique cependant avec indécision, ne sachant pas à qui il a affaire ; le maître de la

maison présente alors le jeune homme au président.

Dans un salon, deux personnes, qui ne se connaissent pas, entament une conversation; le maître ou la maîtresse de la maison s'approche et les présente l'une à l'autre.

Lorsqu'on a à présenter deux personnes de même sexe, de même âge, de même position, ou à peu près, et qu'on ne sait par laquelle commencer, pour ne froisser ni l'un ni l'autre, on tourne la difficulté en disant à celle qu'on croit la plus jeune : — *Permettez-moi de vous présenter à M. B.* — puis, se tournant vers M. B., on dit simplement : *M. C.* On se contente aussi parfois, surtout lorsqu'on est familier, ou qu'il s'agit de procéder rapidement et légèrement, de nommer tout simplement une personne à l'autre : *M. B.* — *M. C.*, tandis qu'à une personne évidemment plus âgée et supérieure on ajoute : *Permettez-moi de vous présenter M. B.*; puis, se tournant vers l'autre, on nomme simplement *M.C.* Si le personnage est très important et très connu, on ne le nomme pas.

Maintenant, supposons un cavalier que la maîtresse de la maison a présenté au bal à une jeune fille; celle-ci le présentera à ses amies,

s'il le demande; mais s'il désire être présenté aux parents, il s'adressera de nouveau à la maîtresse de la maison.

Lorsqu'il s'agit d'un parent ou d'une parente, c'est toujours lui ou elle qu'on présente. Ainsi, un mari présentera sa femme à une autre dame de même rang; une fille présentera sa mère à une dame âgée, si l'occasion l'exige.

Il est parfaitement reçu et nullement humiliant pour une jeune fille ou un jeune homme qu'on lui dise : *Permettez-moi de vous présenter à ma mère ou à mon père, etc.*

Lorsqu'on sait que deux personnes ne peuveut se convenir, il ne faut pas les présenter l'une à l'autre, lors même qu'un rapprochement quelconque leur fait échanger quelques paroles chez vous; car la présentation engage toujours un peu plus. La personne présentée a le droit d'accoster l'autre partout où elle la rencontre, et il n'est plus possible d'éviter de se saluer et de se reconnaître.

Je n'ai pas la prétention d'avoir donné dans ce chapitre des règles qui satisfassent complètement à toutes les obligations de la vie de salon, mais mes lecteurs en trouveront le complément dans les autres chapitres, à leurs places respectives.

CHAPITRE XII

LE SAVOIR-VIVRE CONCERNANT LES VISITES, CARTES, CADEAUX, ETC.

Une grande partie de ce chapitre roule plus sur l'étiquette que sur le savoir-vivre, car il est bon, quoiqu'ils paraissent se ressembler, de ne pas confondre ces deux mots. Si l'étiquette tient de près au savoir-vivre, celui-ci peut se passer d'elle, et tel qui méprise la première et la regarde comme puérile, ne saurait cependant se dispenser du second. L'étiquette est souvent une charge et peut devenir une affectation ; le savoir-vivre est une qualité à laquelle le cœur supplée parfois et qui est indispensable aux rapports sociaux.

Commençons par ce qui est plutôt tact, pour finir par ce qui n'est qu'usage.

Une visite exige la politesse d'une autre visite. Envoyer simplement une carte en retour, c'est vouloir cesser les relations.

Une visite ne doit jamais se faire avant deux heures de l'après-midi, ni après six heures. Plus tôt, on risquerait de trouver les personnes qui reçoivent à leurs occupations du matin, ou à leur toilette; plus tard, on aurait l'air d'un convive à dîner.

A moins d'invitation contraire, on évite de faire des visites les dimanches et jours de fête, ces jours-là étant généralement consacrés aux réceptions de famille.

Lorsqu'une personne a un jour de réception, l'usage exige qu'on aille la voir ce jour-là, sous peine de paraître désirer de ne pas la trouver chez elle.

Une seconde visite arrivant, il faut rester quelques minutes encore, avant de prendre congé, afin de ne pas avoir l'air de fuir; néanmoins on ne doit jamais attendre, pour s'en aller, le départ de la personne arrivée après vous. C'est une règle à suivre même dans la plus grande intimité, le nouvel arrivé

pouvant avoir à faire quelques communications confidentielles. Une visite de cérémonie dure de quinze à vingt minutes; entre amies, si c'est un jour de réception, il est poli d'attendre qu'une autre visite arrive.

Après avoir accepté une invitation à dîner, ainsi qu'après un bal ou une soirée, une visite est obligatoire dans la huitaine. Si l'on n'a pas accepté l'invitation, des cartes suffisent.

Lorsqu'on reçoit une invitation dans une maison où l'on n'a jamais été, qu'on appartienne au sexe masculin ou au sexe féminin, on doit une visite ou des cartes avant le jour de la fête, et autant après. De cette façon, la maîtresse de maison ne vient chez vous qu'après vous être présenté trois fois chez elle.

Pendant une visite, quels que soient le visiteur ou la visiteuse, on ne doit, quelque âge que l'on ait, ou à quelque sexe qu'on appartienne, ni lire, ni travailler, à moins d'en avoir préalablement demandé la permission à la personne faisant visite.

Il faut cependant remarquer qu'exception est faite pour les subordonnés, qui se bornent à se lever lorsque les personnes entrent, mais se remettent aussitôt au travail, parce qu'ils

n'ont point à prendre part à la conversation.

On ne doit non plus, sauf l'exception citée plus haut, sortir du salon sans s'être préalablement excusé.

Une femme, serait-elle veuve et âgée, doit éviter de rendre seule visite à un homme, à moins que ce ne soit pour affaires ou tout autre motif sérieux. Et si elle est jeune, elle doit, dans ces cas, se faire accompagner par une personne de confiance. Sont comprises dans ce genre de visites celles qu'on peut avoir à faire aux ecclésiastiques, aux notaires, aux avocats, aux médecins et aux banquiers. Généralement, à moins d'impossibilité absolue, un homme ne refuse jamais d'éviter à une femme de se déranger et une femme ne doit pas craindre d'user de l'avantage que lui donne son sexe.

Dans aucun cas, une jeune fille ne reçoit seule des visites de messieurs.

Les visites de nouvel an, les plus respectueuses, les plus intimes et aussi les plus cérémonieuses, se font le premier jour de l'année. A Paris, la mode américaine est tout à fait adoptée. Les femmes ne sortent plus ce jour-là, et reçoivent leurs amis et connaissances

masculines. Pour ce jour exceptionnel, les visites sont autorisées dès dix heures du matin, et les hommes sont tenus de ne se présenter qu'en habit noir et cravate blanche.

Il est du devoir des parents d'envoyer leurs enfants, dans la matinée, présenter leurs vœux ingénus à leurs ascendants, parmi lesquels on comprend les parrains et marraines.

Pour les souhaits de bonne année, de même que pour les visites dites de jour de l'an, ce sont toujours les inférieurs qui commencent; on échelonne les visites pendant tout le mois de janvier, suivant le degré d'empressement et de respect qu'on désire témoigner.

Il faut éviter d'aller en trop grand nombre faire des visites. Je me rappellerai toujours avoir vu arriver une fois, chez ma mère, une famille composée du mari, de la femme, de deux filles aînées, d'un grand collégien et de trois petits frères, plus la nourrice avec un bébé dans les bras, et encore un cousin supplémentaire arrivé de province! et d'avoir été forcée d'embrasser tout cela les uns après les autres! Une véritable corvée, je vous assure.

On doit se diviser, et aller en plusieurs bandes.

Aux environs du jour de l'an surtout, il vaut mieux s'astreindre à ne point emmener ses enfants: on aurait l'air de mendier un cadeau.

Les étrennes se font de préférence d'ascendant à descendant, et, à moins de cas exceptionnels, on ne se permet pas de faire de présents à ses supérieurs.

Le chef d'une maison de commerce fait des cadeaux à ses employés en rapport avec l'importance de leurs fonctions, soit une gratification en argent, soit l'annonce d'une augmentation, soit, s'il est familier avec eux, un souvenir. Les employés ne donnent aucun présent, à moins qu'ils ne se cotisent, dans une occasion solennelle, pour offrir un objet de valeur.

Les parents font des cadeaux utiles à leurs enfants, à leurs neveux et nièces, à leurs filleuls. Ceux-ci leur présentent des objets exécutés de leurs mains.

Une jeune fille fera des cadeaux à ses professeurs; ceux-ci ne sont pas tenus de lui en rendre. A moins qu'ils n'en aient exprimé le désir, il faut éviter de donner aux institutrices et professeurs des objets *trop* utiles; ce serait les

traiter en inférieurs. Ce genre est réservé exclusivement aux domestiques ou aux parents.

La question de savoir s'il est préférable de donner des espèces ou un cadeau en nature aux subordonnés est souvent élevée. L'argent ne s'offre pas aux professions libérales, professeurs, secrétaires, etc., à moins qu'il ne s'agisse d'une somme très importante. Pour les domestiques, concierges, etc., il est parfois plus utile et plus moral de leur donner en nature, s'ils n'ont pas tout ce qu'il leur faut, mais à la condition que ce sera un objet dont ils auront essentiellement besoin; encore même, lorsqu'il serait un peu superflu. Si on leur donnait l'argent, ils ne l'achèteraient peut-être pas, l'argent serait dépensé ou pris par un membre de la famille; tandis qu'un objet utile reste et fait usage.

Un homme marié ou une femme peut donner des jouets aux enfants de ses connaissances. Un jeune homme qui aura été invité dans une maison, ne peut se présenter les mains vides; mais il ne se permettra même pas le genre de cadeaux que je viens de citer; ce serait trop familier. Les bonbons seuls lui sont permis; seulement, l'élégance de l'enveloppe est facultative, et il peut offrir depuis le simple sac en papier

glacé, jusqu'à la coupe de vieux chine montée sortant du magasin le plus à la mode. S'il n'y a pas d'enfants, c'est à la maîtresse de la maison qu'il les offre.

Lorsque nous recevons un cadeau, nous le développons aussitôt, et, qu'il soit ou non de notre goût, nous devons en faire de suite le plus grand éloge. S'il s'agit de bonbons, on en offre aux personnes présentes. Lorsqu'un cadeau est important, il est préférable de l'envoyer avec sa carte que de le porter, ce qui ne dispense pas de la visite. Les présents sont envoyés la veille, ou, au plus tard, le matin même du jour de l'an; envoyés le 2 janvier, ils perdent la moitié de leur valeur; car on suppose alors que c'est un objet que le donateur a reçu lui-même, et dont il est bien aise de se débarrasser, ou encore, qu'il l'a acheté au rabais, les marchands diminuant leurs prix aussitôt le grand jour passé.

Depuis quelques années, on tend beaucoup, surtout dans la haute société parisienne, à adopter la coutume étrangère de faire des *arbres de Noël* pour les enfants, et d'offrir des cadeaux pour cette fête, réservant pour le premier jour de l'année les bonbons et de beaux

bouquets de fleurs naturelles, innovation anglaise délicieuse.

Quoique éloigné, on envoie les étrennes dans les mêmes conditions dites ci-dessus, et on remplace la visite par une lettre affectueuse.

Au moment de parler des cartes de visite, les vers charmants d'une femme de cœur, Mme Anaïs Ségalas, me reviennent à la mémoire ; je regrette de ne pouvoir reproduire tout entière cette poésie, qui rappelle en peu de mots tous les cas dans lesquels on fait usage de ces petits morceaux de carton.

Du Seigneur Jour de l'an, vous êtes, mes charmantes,
Les ambassadeurs précieux,
Vous êtes les coureurs des belles nonchalantes,
Et les ailes des paresseux.

. . . .

Lorsque le mois de mai vient remplir nos corbeilles,
Sur vos beaux vernis éclatants,
Nous lisons p. p. c ; sur ces lettres vermeilles
Se voit la griffe du printemps.

. . . .

Sous vos habits pimpants, à l'étoffe qui brille,
Vous cachez un cœur tendre et bon!
Vous vous associez au deuil de la famille,
Quand la mort frappe à la maison.

. . . .

Mais quoi! malgré votre air candide et plein de charme.
Vous avez des penchants cruels!
Quand vous vous échangez comme des hérauts d'armes,
Vous nous annoncez des cartels.

. . . .

D'ordinaire, pourtant, paisibles, sans rudesse,
Vous venez poliment souhaiter le bonjour,
Et vous nous annoncez que Madame a son jour.

. . . .

L'amitié, la routine aux costumes banales,
Vous adressent en même temps.

. . . .

Comme un myosotis, vous nous dites tout bas:
Un ami pense à vous, oh! ne l'oubliez pas!

Les cartes de visite se font grandes et fortes, en beau bristol ou parchemin bien transparent. On ne les fait plus ni glacées ni nacrées, encore moins dorées sur tranche. Dans un ménage, monsieur et madame doivent avoir leurs cartes séparées, puis d'autres collectives. Sur sa carte particulière un homme ne fait jamais précéder son nom du mot *monsieur*. Il met l'initiale de son prénom et sa profession; s'il a besoin de se faire distinguer d'un frère ou

d'un parent homonyme, il met son prénom tout au long.

Une femme, au contraire, fait toujours précéder son nom du mot *madame*.

Elle ne met jamais de prénom, si elle est mariée, excepté celui de son mari, lorsqu'elle est obligée de se distinguer d'un parent homonyme. Dans ce dernier cas, elle ajoute aussi parfois son nom de fille.

Sur la carte collective le nom est précédé de *monsieur* et *madame;* on n'y met de prénom que dans le cas déjà cité.

Les jeunes personnes, tant qu'elles ne se regardent pas comme *vieilles filles*, n'ont pas de cartes ; elles ajoutent leur nom au crayon sur celles de leurs mères. Un jeune homme, au contraire, en a fort jeune. Il y a tant de circonstances où l'usage l'oblige à s'en servir, sans celles de ses parents !

Un homme dépose autant de cartes qu'il y a d'hommes, de femmes et de jeunes filles dans la famille à laquelle il s'adresse; une femme n'en remet que pour les personnes de son sexe.

Depuis quelques années, l'usage des cartes pour le jour de l'an tend à se perdre. Bien des

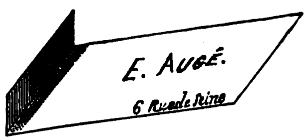
personnes versent au bureau de bienfaisance la somme, quelquefois assez considérable, que le nombre de leurs relations les forçait d'y consacrer. On ne doit donc plus se formaliser de n'en point recevoir. Cet usage puéril avait cependant son bon côté; il témoignait souvent du souvenir de personnes éloignées, ou que les exigences de la vie auraient pu nous faire oublier. *Je pense à vous,* disait la petite carte, *et je viens vous saluer.* On lui reprochait d'être froide et sèche; une visite eût été plus cordiale, mais comme on ne la remplacera pas par la visite, ce ne sera qu'une perte de plus. Au reste, elle ne dispense nullement de cette dernière; c'est un témoignage d'empressement, voilà tout. Je doute fort que cette vieille coutume arrive à se perdre entièrement.

La carte portée sans intention de faire visite se dépose sans corne ni pli. Envoyée, elle doit être dans une enveloppe.

A toutes les politesses que l'on reçoit, on doit remettre au moins des cartes, que ce soit une invitation, un cadeau, une lettre de faire part d'un mariage, d'une mort, ou d'une naissance, un événement joyeux ou malheureux survenu dans une famille, son départ à soi ou

son arrivée. Sur la carte de départ on écrit *p. p. c.* signifiant *pour prendre congé;* sur celle d'arrivée, on renouvelle son adresse et le jour que l'on reçoit. Une femme ne dépose jamais sa carte chez un homme, sauf pour une invitation spéciale; encore, si elle a un mari, est-ce à son nom à lui.

Avec intention de faire visite, et trouvant la personne sortie, on fait un large pli à la carte, de cette manière :



Pour visite de condoléances, après décès, c'est l'autre côté qui se plie et en sens contraire, ainsi :



Quelques personnes, dans ce même cas, déchirent ce pli.

On n'envoie jamais sa carte par la poste chez un supérieur ou un haut personnage; on la porte personnellement. Chez les grands dignitaires, les hommes s'inscrivent sur un registre tenu par le secrétaire; les femmes déposent leurs cartes.

Lorqu'un jeune homme a été présenté à une personne qui l'a invité à venir chez elle, il doit dès le lendemain déposer sa carte, avant de rendre visite.

A l'exception du jour de l'an, on n'envoie jamais de cartes par la poste, à moins qu'on ne soit éloigné ou que ce ne soit pour inviter.

Au fur et à mesure que je décrirai les usages dans les différentes circonstances de la vie : naissances, décès, etc; j'aurai occasion de reparler encore des visites et des cartes.

CHAPITRE X

LE SAVOIR-VIVRE A L'OCCASION DES NAISSANCES, RELEVAILLES, BAPTÊMES ET PREMIÈRE COMMUNION.

UNE femme qui va être mère ne se montre plus en public et cesse d'aller dans le monde. Ce n'est absolument que dans sa famille qu'elle se permettra d'accepter à dîner ; autant pour se préserver d'accident que par bienséance, elle s'abstiendra de faire des visites, d'aller au théâtre, et même dans les promenades fréquentées. Les Anglaises et les Américaines tiennent à dissimuler cette position.

Autrefois, la loi exigeait qu'on portât à la

mairie, dans les vingt-quatre heures, l'enfant qui venait de naître, afin de constater sa naissance. C'était une coutume barbare, d'autant plus que le nouveau-né y devait être démaillotté. Que de pauvres petits êtres ont pris, dans cette précoce sortie, des refroidissements qui les ont enlevés au seuil de la vie! Depuis, le gouvernement a dû accorder aux réclamations incessantes faites à ce sujet qu'une personne spéciale fût envoyée à domicile vérifier la déclaration, comme cela se pratique pour les décès.

Dans les trois jours qui suivent la naissance d'un enfant, des lettres de faire part sont envoyées à tous les amis et connaissances résidant dans la même ville ou ailleurs. C'est toujours le père qui fait part, en ces termes : *Monsieur*** a l'honneur de vous faire part que sa femme est heureusement accouchée d'un garçon* (ou *d'une fille*); *la mère et l'enfant se portent bien.*

Le . . . 18. .

La dernière phrase et le mot *heureusement* se suppriment si l'accouchement a été laborieux, et si la santé de l'un ou de l'autre donne des inquiétudes. A propos de la date, je ne peux

m'empêcher de raconter ici un trait d'ordre et de prévoyance assez plaisant d'une personne de mes connaissances. Cette date est imprimée; or, un papa soigneux, ayant eu trop de lettres de faire part à un quatrième nouveau-né, les avait prudemment mises de côté, en cas de besoin. Six ans se passèrent, et un enfant de sexe masculin (même sexe que le dernier né, quelle chance!) lui naquit; il n'eut qu'à bâtonner l'ancienne date, remettre la nouvelle, et les lettres furent utilisées; mais quelle constance dans son espoir!

Lorsqu'on reçoit la lettre de faire part d'une naissance, on doit, dans la huitaine, remettre sa carte et faire prendre des nouvelles de l'accouchée; si l'on est éloigné, on envoie sa carte simplement, à moins qu'on ne soit très intime, auquel cas on écrit au père pour le féliciter, en demandant des nouvelles en réponse. Généralement, au bout d'une semaine, la jeune mère reçoit et on doit lui faire visite dans le courant du mois. Elle reçoit sur une chaise longue, en robe de chambre et bonnet du matin fait exprès pour cette convalescence. Elle occupe ses doigts à un ouvrage de tapisserie. Le berceau de son enfant est auprès d'elle, qu'elle le nourrisse ou non.

On ne doit pas lui faire de visites trop longues, de crainte de la fatiguer, et aussi éviter les sujets de conversations tristes ou qui pourraient lui causer des émotions. On doit surtout beaucoup admirer le baby, et le trouver *toujours* le plus bel enfant qu'on ait jamais vu, le plus fort, le mieux conformé, etc. L'exagération n'est point à craindre dans ces cas-là; une mère renferme dans son cœur plus d'admiration et d'enthousiasme pour son nouveau-né que ne pourront en exprimer les compliments les plus outrés.

La layette doit être prête avant la naissance de l'enfant.

Toutes les jeunes femmes, dont le cœur s'épanouit à l'idée de devenir bientôt meres, aiment à devancer leur bonheur, en s'occupant elles-mêmes à préparer les petits objets qui doivent attendre l'être que l'on chérit déjà tant avant sa venue au monde; c'est avec un sentiment de *curiosité*, mélangée de joie et d'inquiétude, que la future jeune mère taille, confectionne, empile ces petits objets si mignons, et se demande si elle n'a rien oublié! Voici, pour parer à cet embarras, le devis d'une layette complète, peut-être un peu compliqué, mais qu'il est

toujours facultatif et très facile de simplifier.

Il est de la première urgence, naturellement, de préparer d'abord le berceau qui doit recevoir le baby aussitôt son entrée dans cette vie.

Six petits draps de dessous, ourlés simplement, et six petits draps de dessus, festonnés, suffisent, puisque le berceau deviendra bientôt insuffisant lui-même, ainsi que six taies d'oreiller en toile unie, dont trois garnies; trois couvertures de laine fine, trois couvre-pieds de duvet en soie piqués, garnis de filet-guipure ou de frivolité, et un plus léger en piqué blanc garni de broderies festonnées. Je suis persuadée qu'aucune de vous, chères lectrices, ne reculera devant un surcroît de travail pour rendre élégantes et coquettes ces charmantes utilités.

Puis le matelas-portefeuille et la ceinture-matelas, si recommandables pour porter les bébés sans les blesser selon la coutume anglaise.

Les petits babys changeant excessivement vite de taille, se transformant pour ainsi dire à vue d'œil, on leur fait très peu de linge de la même grandeur. On divise la première enfance en trois âges. On prépare donc six chemises décolletées à l'anglaise, de premier âge, six de second âge et six de troisième, plus

quelques-unes plus ou moins richement garnies; six brassières également pour chaque âge. Pour premier âge, six béguins de flanelle, si on est en hiver, six de piqué festonnés, six de batiste garnis de valenciennes, puis trois bonnets de nuit, trois bonnets de linge, et trois garnis de rubans; pour deuxième et troisième âge, on prépare également une douzaine de bonnets variés. Il ne faut pas oublier celui du baptême; les bonnets surtout méritent d'être faits de dimensions progressives, la tête des enfants grossissant rapidement.

On prépare encore:

Cinq douzaines de couches en toile,
Deux douzaines de couches forme dite pantalon,
Six langes en flanelle anglaise,
Six langes en piqué anglais,
Six langes en piqué pelucheux,
Six couvre-langes en percale garnis,
Trois brassières tricotées,
Six ceintures de flanelle,
Six bavettes festonnées,
Six bavettes unies,

Deux paires de petits brodequins en piqué anglais,

Deux paires de petits brodequins en cachemire brodé,

Deux paires de petits brodequins au tricot ou au crochet.

Pour deuxième âge, de six mois à un an :

Six paires de bas de laine,

Six paires de chaussettes,

Trois paires de guêtres tricotées.

Mais j'en reviens au premier âge, avec lequel je n'ai pas encore fini. Une pelisse ou tabayeule de cachemire blanc plus ou moins richement garnie; une seconde de couleur, bleue pour les garçons, et rose pour les filles, ou encore, ce qui est très gentil, grise, garnie de rose ou de bleue; éviter, avant tout, d'autres couleurs et surtout des dessins, carreaux, etc.

Deux capelines à grand bavolet en piqué pour l'été, en cachemire ouaté pour l'hiver. Encore un écueil! Fuyez, jeunes mères, cette mode insensée, mais qui, heureusement, est en train de tomber, et qui consistait à mettre sur la tête de nos chérubins, pauvre petite tête si frêle, si délicate, encore dépourvue de che-

veux, d'affreuses toques qui les faisaient ressembler à de petits chiens coiffés. Combien les capelines sont plus confortables, plus convenables sous tous les rapports ! Pour les petits garçons de second âge, le bolivard, chapeau à bords retroussés devant et orné de plumes, pouvant se placer sur un bonnet à rubans, leur donne un air crâne vraiment charmant.

Deux voiles, une pèlerine à capuchon en tricot, deux paletots en coutil, garnis de broderies, une robe longue garnie de valenciennes, une autre garnie de broderie, et toutes les superfluités que votre goût, ou plutôt votre position, vous permettra d'y ajouter : tels sont les vêtements nécessaires au premier âge. Pour le deuxième et le troisième, en sus des changements déjà indiqués, il faut seulement, de plus, quatre ou cinq robes courtes avec pèlerines diverses, en cachemire, piqué, batiste, à votre choix ; six chemisettes garnies, pour mettre par les temps frais dans les corsages décolletés, six tabliers de batiste.

Véritablement, je crains d'oublier encore bien des choses dans cette description minutieuse et d'ennuyer celles de mes lectrices que ces détails ne touchent pas de près. Je m'arrête donc ;

mais non sans vous renouveler, car je crois que cela a déjà été dit, qu'on emploie du vieux linge très doux pour couches et tous les objets d'une layette; on évite aussi les coutures et les ourlets.

C'est la plupart du temps la grand'maman qui se charge de faire cadeau de la layette. On ne fait jamais un tel présent à ses égaux ou à ses supérieurs, mais seulement à ses descendants ou à ses inférieurs, et dans ce cas on a soin de la faire faire plus luxueuse, relativement à la position des personnes à qui on l'offre, qu'ils ne l'auraient pu faire eux-mêmes. On prévient plusieurs mois à l'avance qu'on se chargera de la layette, et on l'envoie deux mois avant l'époque de la naissance, fixée approximativement.

Un mari galant fait un cadeau à sa femme à la naissance de chaque enfant, en rapport avec la joie qu'il en éprouve et à sa position; par exemple, s'il naît un enfant après un long temps de stérilité, ou encore si, après n'avoir eu que des filles, il arrive un héritier masculin ardemment désiré.

Lorsque l'enfant pousse sa première dent, le père et le parrain font un cadeau à la nour-

rice. Si c'est la mère elle-même qui nourrit, c'est à elle qu'ils le font. Quoique le savoir-vivre n'ait pas grand'chose à voir sur cette question, je ne veux cependant pas laisser échapper cette occasion d'insister près des jeunes femmes sur la nécessité de nourrir elles-mêmes leurs babys, à moins d'empêchements de santé excessivement graves. Elles ne peuvent s'imaginer quelle heureuse influence a, sur la vie de leurs enfants et sur la leur propre, l'accomplissement de ce devoir que la Providence leur prescrit en leur donnant les moyens naturels de le remplir.

La première sortie de la nouvelle accouchée est employée à se rendre à l'église avec son mari, pour remercier Dieu de son heureuse délivrance. Elle place sous le cierge qu'elle tient, pendant la petite cérémonie ayant lieu à cet effet dans la religion catholique, son offrande en pièces d'or ou d'argent, suivant sa position de fortune,

Je n'entrerai pas ici dans le détail des formalités religieuses du baptême, qui ne font pas partie du savoir-vivre, et diffèrent suivant le culte que l'on professe. Je m'en tiens simplement aux usages de l'étiquette, qui sont les mêmes pour toutes les religions.

La grand'mère maternelle est marraine de droit du premier enfant et le grand-père paternel en est le parrain. Pour un second enfant, on alterne, et c'est la mère du mari et le père de la jeune femme, qui sont parrain et marraine. S'ils sont décédés, on choisit toujours l'ascendant le plus proche et le plus âgé de chaque côté. Le père et la mère ne peuvent jamais être le parrain et la marrain de leurs propres enfants. Il est contraire aux usages de se proposer soi-même pour remplir ces fonctions envers ses égaux et surtout envers des personnes d'une position plus élevée. On peut tout au plus donner à entendre qu'on ne refuserait pas cet honneur. On peut, au contraire, faire cette proposition, mais d'une manière délicate et sans s'imposer, à l'égard des inférieurs, lorsqu'on a l'intention d'être généreux et utile.

D'un autre côté, les parents ne doivent offrir à quelqu'un de tenir leur enfant sur les fonts de baptême, qu'après avoir fait sonder la personne, pour savoir si elle est disposée à accepter cette charge. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'un refus est toujours pénible à essuyer, qu'il dénote de la part de celui qui le fait un manque de cœur et est presque un

affront s'il s'exerce envers des gens moins fortunés que soi.

Il est d'usage de laisser à la marraine le choix de son compère; cependant, on lui désigne celui que l'on préfère, mais elle est libre de le refuser. Tous ces arrangements doivent être pris au moins deux mois avant la naissance de l'enfant.

Les parents autorisant leur fille à accepter pour compère un jeune homme qui la recherche en mariage, prennent avec lui une sorte d'engagement.

La qualité de parrain et de marraine, non seulement impose une surveillance, une protection sur la vie de l'enfant et des devoirs très sérieux à remplir envers lui, mais elle comporte encore, pour la cérémonie, des dépenses à faire dont l'importance varie suivant les positions. Quelles que soient ces dernières, les objets qui se donnent en présents restent les mêmes, seulement ils sont plus ou moins élégants et opulents.

Le parrain et la marraine font un cadeau à la mère de l'enfant; c'est un bijou précieux, un objet utile, suivant la position de l'accouchée, voire même, si c'est une femme pauvre,

quelques bouteilles de bon vin, pour la réconforter pendant sa convalescence.

Ensuite, la marraine donne à son filleul le bonnet de baptême ou la pelisse. Elle s'enquerra délicatement de celui des deux objets que la mère préfère recevoir. Inutile de dire qu'elle est libre de les donner aussi riches qu'il lui plaira ; mais s'il s'agit d'un enfant pauvre, il est convenable de les choisir plutôt confortables que luxueux, de façon qu'ils puissent lui être utiles.

Le parrain fait cadeau à son filleul d'un service d'*argenterie*, se composant d'une timbale, d'un petit couvert et d'une cuiller à long manche dite à bouillie : le tout marqué aux chiffres de l'enfant et plus ou moins richement ciselé.

La veille du jour fixé pour le baptême, le parrain envoie à sa commère de une à douze douzaines de boîtes de dragées, de différentes grandeurs ; de une à douze douzaines de paires de gants dans un coffre élégant ; le bouquet en fleurs artificielles qu'elle doit porter au côté le lendemain, retenu par de longs rubans blancs ; parfois ces objets sont renfermés dans une jolie corbeille ou un petit meuble.

Les voitures du jour de la cérémonie sont payées par le père. On en envoie une chercher le parrain, qui va lui-même chercher sa commère; celle-ci monte, par conséquent, dans la même voiture que lui ; mais si elle n'est pas mariée, sa mère l'accompagne. L'enfant, la nourrice, la garde et le père occupent une seconde voiture. Cependant une seule peut suffire. Dans ce cas, la marraine occupe le fond de la voiture avec l'enfant et la bonne : le parrain et le père se placent sur la banquette de devant.

Pour entrer à l'église, la femme qui porte l'enfant marche la première. Le parrain et la marraine viennent ensuite, mais sans se donner le bras; puis, suivent le père et les membres de la famille qui ont tenu à l'accompagner.

Pendant la cérémonie, le parrain se place à la droite de l'enfant, la marraine à gauche, tous les deux debout; l'enfant a la tête appuyée sur le bras droit de la personne qui le porte.

On choisit trois noms : l'un venant de la marraine, l'autre du parrain, le troisième désigné par la jeune mère.

Généralement, un repas de gala, entre parents et amis intimes, est donné par le père de l'enfant, le jour du baptême ; si la mère est encore

trop faible, on se borne à une collation, et la fête a lieu après son rétablissement.

Le parrain donne des cornets de bonbons avec des pièces d'argent dedans à la garde-malade et aux domestiques.

La marraine fait part à ses amies des boîtes de dragées qu'elle a reçues ; le parrain en envoie également à ses amis à lui ; enfin, les parents de l'enfant en adressent à tous leurs amis et connaissances, résidant dans la même ville ou éloignés. C'est, d'ailleurs, la seule manière d'annoncer le baptême d'un enfant, attendu que l'on n'envoie aucune lettre de faire part ni d'invitation pour cette cérémonie.

Le père envoie une boîte de dragées, contenant des pièces d'or ou d'argent, au prêtre ou au pasteur qui a baptisé l'enfant.

Le mari de la marraine, ou ses parents si elle n'est pas mariée, invitent le parrain à un dîner de cerémonie dans la semaine qui suit le baptême, ou, s'ils sont familiers avec lui, ils lui font un cadeau.

Dans certaines circonstances dictées par le degré d'intimité, de parenté et d'âge, ce cadeau consiste en un objet fabriqué par les jolis doigts de la commère. Une vieille dame tricotera un chaud

et riche cache-nez pour le beau-père de sa fille; une jeune fille brodera un porte-cigares ou un vide-poches pour un cousin ou un oncle.

J'ai omis de dire qu'on doit présenter le compère à la commère, s'ils ne se connaissent pas, dans une réunion donnée à cet effet, avant le jour du baptême.

Dorénavant, le parrain et la marraine sont considérés comme de la famille; ils s'occupent de leur filleul, en toute occasion, le comblant de cadeaux et de bons conseils; celui-ci leur offre ses premiers travaux, ses premières lignes d'écriture, etc., et leur doit des marques de respect et de condescendance toute sa vie.

A l'occasion de la première communion, si le rite diffère dans chaque religion, le savoir-vivre reste le même; il consiste simplement en deux ou trois obligations.

Les parents font offrir, par l'enfant, à l'ecclésiastique qui s'est occupé de l'instruire ou qui est son confesseur, un cadeau en rapport avec leur position de fortune. Si le présent est important, on l'envoie; sinon, l'enfant le porte lui-même, lorsqu'il va dans la semaine suivante, accompagné de ses parents, faire la visite obligatoire. L'enfant doit également un cadeau à

l'institutrice ou au professeur qui l'a préparé.

L'enfant doit une visite, le jour même de sa première communion, ou le lendemain, à ses ascendants et supérieurs, tels que grands-parents, parrain, marraine, oncles, tantes, supérieurs de couvent ou maîtres de pension où il a été élevé; s'ils n'habitent pas la même ville, il suffit qu'il leur écrive.

Les parents et ascendants donnent généralement un petit présent, un léger souvenir au jeune communiant.

On ne fait aucune invitation pour la céremonie de la première communion; mais les personnes de la famille, dans laquelle sont compris le parrain, la marraine et les professeurs, étant averties, doivent s'efforcer d'y assister en toilette, afin de bien convaincre l'enfant de la solennité de ce jour-là; on les retient à déjeuner.

L'enfant doit aussi une visite courte, ou au moins une lettre de compliment, au patron de ses parents, si ceux-ci sont employés, ou au sien si, par hasard, il en a déjà; celui-ci l'accueille avec bonté et lui fait un petit cadeau. Quelquefois le patron fait le présent avant le jour de la première communion, afin qu'on puisse l'utiliser ce jour-là.

Ces présents sont le livre de première communion, le chapelet, une montre, un porte-monnaie, etc.

On fait maintenant de petites cartes photographiques commémoratives, avec, au dos, une petite prière écrite par l'enfant. Ces cartes se donnent ou s'échangent en souvenir.

CHAPITRE XIV

DU SAVOIR-VIVRE A PROPOS DE MARIAGE

I

Les Préliminaires.

QUOIQUE dans bien des circonstances on puisse s'affranchir des règles de l'étiquette, et qu'on y soit même forcé, il est cependant bon de les connaître, et on est plus certain de ne froisser aucune susceptibilité en s'y conformant. Dans toutes les péripéties que l'on traverse à l'époque d'un mariage, les usages semblent se multiplier, et précisément, comme cet évènement solennel ne se répète pas souvent dans la vie, on est d'autant moins au courant de ce que l'on doit faire.

Lors même qu'il connaît la famille de la jeune fille qu'il désire épouser, un jeune homme ne peut lui-même la demander en mariage, et s'il n'a plus de parents auxquels ce soin revienne de droit, il en charge une personne âgée et amie. Telle est la coutume. Avant d'adresser une demande formelle, on fait généralement sonder les parents de la jeune fille, afin de savoir s'ils ont l'intention de la marier, s'ils n'ont point d'engagement, et s'assurer, si l'on tient à la fortune, qu'elle est telle qu'on la croit et qu'on la souhaite, car, une fois la demande faite, il est peu délicat de la part d'un jeune homme de se retirer.

Il ne faut pas oublier que c'est au père de la jeune personne, s'il vit, et non à la mère, qu'on doit s'adresser.

Les parents, ayant été prévenus et ayant pris leurs renseignements, répondent affirmativement ; la jeune fille n'assiste jamais à cet entretien, ni aux discussions obligées pour le règlement des affaires d'intérêt.

Pendant ces préliminaires indispensables, on tient le projet de mariage tout à fait secret ; le jeune homme ne fréquente pas ou cesse de fréquenter la maison de celle à la main de laquelle

il aspire. Les entrevues ont lieu chez des tiers ou au théâtre, à l'église, à la promenade. C'est lorsque les parents, tuteurs ou hommes d'affaires, sont bien d'accord que la démarche solennelle a lieu; les parents du jeune homme se rendent chez ceux de la jeune fille, et les paroles sont échangées. A la fin de cet entretien, on fait appeler celle-ci pour embrasser ses nouveaux parents et donner elle-même son adhésion. Une petite comédie d'ignorance et de surprise se joue souvent à ce moment, mais la jeune fille a toujours été prévenue et doit même l'avoir été.

Aussitôt les paroles échangées, on annonce le mariage des deux côtés, c'est-à-dire qu'on rend visite à ses amis et connaissances, en faisant part du mariage de sa fille ou de son fils. On commence, naturellement, par ses proches parents; on écrit à ceux-ci, lorsqu'ils sont éloignés. Il est urgent de faire cette communication le plus promptement possible, car il est peu poli et même blessant, surtout pour les membres de la famille, qu'ils apprennent ce mariage indirectement. La plupart du temps la jeune fille n'accompagne pas celui de ses parents qui annonce le mariage.

Lorsqu'on vous annonce un mariage, il est

obligatoire de féliciter chaleureusement et, lors même que l'on saurait quelque chose de désagréable sur l'une des parties, de ne point en faire part; on ne serait pas cru, le tout serait mis sur le compte de la jalousie, et on se brouillerait indubitablement avec les deux familles. Il faudrait que ce fût d'une extrême gravité, pour qu'il y eût devoir d'avertir, et encore les parents sont censés avoir pris leurs renseignements et ne rien ignorer. Du moment qu'on ne vous interroge pas, vous n'avez pas le droit de parler. Après que cette nouvelle vous a été communiquée, vous rendez une visite, et comme, généralement, on ne reçoit pas, vous laissez vos cartes.

Un repas dit de *fiançailles* est donné dans la maison de la jeune fille le lendemain, ou le plus tôt possible après les promesses échangées; ce repas ne réunit que le jeune homme et ses parents, ainsi que les membres de la famille de la fiancée auxquels on désire le présenter.

Le lendemain, un repas du même genre est rendu par les parents du jeune homme, à l'effet de présenter la future épouse à sa nouvelle famille. Pour ces deux fêtes, entièrement intimes, et dont est exclu tout étranger, la fiancée

porte ordinairement une toilette blanche ou de nuance claire, fort simple, et place à son corsage une fleur prise au bouquet de fiançailles: car j'avais omis de dire qu'aussitôt la demande acceptée, le jeune homme envoie un magnifique bouquet de fleurs naturelles, entièrement blanc, quelle que soit la saison, avec sa carte, et les parents de la jeune fille vont rendre une visite, le même jour ou le lendemain au plus tard, aux parents du jeune homme, en les invitant aux repas de fiançailles. Si c'est un homme d'affaires qui a été chargé de faire la demande, on dépose simplement une carte chez lui, mais on l'invite également au repas; dans ce cas, c'est le jeune homme qui s'empresse de faire une visite de remercîments au futurs parents. Pour toutes ces visites d'étiquette, les hommes sont en habit noir. La bague des fiançailles se remet avant le dîner.

Une fois le mariage communiqué, la famille de la jeune fille ne reçoit plus. Les jours de réception sont supprimés, et elle cesse d'aller dans le monde; il va sans dire que les deux nouvelles familles se voient réciproquement; des indifférents ne feraient que gêner par leur curiosité, et eux-mêmes seraient dans une fausse

position. D'ailleurs on a dans ces moments tant de préoccupations sérieuses, on a à s'occuper de tant de choses diverses, qu'il est impossible de s'intéresser aux banalités ordinaires.

Le fiancé a le droit de se présenter à toute heure chez sa fiancée. Je conviens que c'est parfois gênant, d'autant plus que la mère de la jeune fille devant toujours être présente aux visites, ces dames sont très assujetties ; c'est au jeune homme à être discret et à s'enquérir des heures auxquelles il pourra se présenter sans être importun, tout en témoignant le plus vif empressement. Il doit toujours faire précéder sa visite de l'envoi d'un bouquet, dont la nuance se fonce graduellement depuis le jour des fiançailles, au point d'être entièrement pourpre la veille du mariage. Les fleuristes connaissent parfaitement cette progression de tons. Lorsqu'on est dans la même ville, cette visite se répétant tous les jours, un bouquet est offert tous les jours.

Une fois admis comme fiancé, le jeune homme a toujours son couvert mis à dîner. Sous peine de ne pas témoigner de l'empressement, il ne doit pas craindre d'en abuser, ce qui ne l'empêche pas, s'il est libre dans la journée, de faire sa visite quotidienne. Tout cela dépend un peu

des occupations et des positions de chacun. Il est bien que la jeune fille, pendant ces visites, ait les doigts occupés à un petit ouvrage de broderie ; elle est en toilette d'intérieur soignée, mais simple ; le soir en robe ouverte, avec fichu; quant au fiancé, il doit toujours être en tenue soignée également, et le soir en habit.

Lorsque l'époque du mariage approche, la mère peut quitter parfois la pièce où se trouvent les jeunes gens ; mais elle a soin de laisser la porte ouverte et, sous un prétexte quelconque, revient de temps en temps auprès d'eux ; le jeune homme est autorisé à approcher son siège de celui de sa fiancée, mais non à s'asseoir sur le même canapé qu'elle ; il peut aussi lui prendre la main et obtenir la faveur de lui donner un baiser sur le front, en arrivant et en s'en allant. Pendant le temps des fiançailles, le jeune homme offre toujours, quand l'occasion s'en présente, le bras à la mère de la fiancée, et non à celle-ci qui prend le bras de son père à elle.

On ne peut faire la cour moins de trois semaines ; c'est le minimum. Ce temps peut au contraire se prolonger autant qu'il est besoin ; mais, en France, le mariage ne peut guère se retarder plus de deux mois après qu'il a été

communiqué, sans donner lieu à des remarques et à des suppositions malveillantes.

Les premiers cadeaux qui sont échangés sont, de la part du jeune homme, d'abord un magnifique bouquet blanc, qu'il envoie le matin du jour où il est reçu pour la première fois dans la famille de sa fiancée, après que les paroles ont été données. Ensuite une bague, qu'il place lui-même au quatrième doigt de la main gauche de la jeune fille, pendant cette première visite. Les bagues de fiancée se composent maintenant en France de deux cercles d'or entrelacés soutenant deux pierres précieuses, *blanches* autant que possible. J'en ai vu une dernièrement qui était fermée par deux perles fines d'une pureté et d'une finesse extraordinaires, chacune de la grosseur d'un petit pois, et ayant de chaque côté un petit brillant.

En remettant la bague, le jeune homme a le droit de demander aux parents de sa future la permission de l'embrasser, ce qu'il fait sur le front ou sur les cheveux, ou tout au moins il lui baise respectueusement la main. Il est gracieux de la part de la jeune fille de détacher chaque jour deux fleurs des bouquets que lui envoie son prétendu; elle lui en offre une et

place l'autre à son corsage. Dès la seconde visite il est d'usage qu'elle lui rende un petit souvenir, soit une bague d'homme, soit un médaillon destiné à la chaîne de la montre et renfermant sa photographie ou de ses cheveux.

Le trousseau est donné par les parents de la jeune fille ; il se compose du linge de corps de la mariée (marqué de l'initiale de son prénom à elle et de l'initiale du nom de famille de son mari), du linge de saison (marqué aux prénoms et nom de famille du mari, et des toilettes simples.

Sa valeur est d'ordinaire de cinq pour cent de celle de la dot. Dans quelques provinces on a conservé l'habitude de le former peu à peu, en le commençant plusieurs années à l'avance, dès que la jeune fille a atteint l'âge de seize ans. Les modes sont si changeantes à l'époque où nous vivons, qu'on a tort de suivre cette coutume. Chaque jour produit de nouveaux modèles de délicieuse invention, et on travaille si rapidement que tout peut être bien vite prêt, si besoin est. Je vais donner le devis d'un trousseau de vingt-cinq mille francs, et celui d'un trousseau de deux mille. Il sera facile, sur ces données, de composer les trousseaux intermédiaires.

Les dentelles blanches font partie du trousseau

afin que la jeune femme puisse s'en parer le jour de sa noce. Dans le plus riche devis, il y a de hauts volants de points d'Alençon pour la robe, et toute la parure assortie. Tout le linge de corps et de maison s'y trouve par douze douzaines; chacune d'elles diffère de forme, de qualité et de garniture. Chaque douzaine de chemises, par exemple, est habilement variée; la fine toile de Hollande succède à la batiste; les broderies à la valenciennes, pour arriver à un simple feston; il y en a pour le matin avec de petites manches courtes, et d'autres pour le soir avec d'imperceptibles épaulettes; puis des chemises de nuit, longues, à manches boutonnées ou ouvertes, arrivant au poignet. Les camisoles (quoique passées de mode, on en met encore une petite quantité) sont remplacées par des sauts de lit et des matinées; les mouchoirs, les bas se varient à l'infini, avec la même facilité; mais je ne finirais pas de vous décrire ces innombrables ouvrages de fée, la lingerie a des trésors inépuisables, et j'en oublierai forcément. Je crois plus utile de m'étendre davantage sur quelques détails pouvant servir dans toutes les positions de fortune.

Les draps de lit de dessus, un peu fins, se

font à larges ourlets à jour, comme les mouchoirs. Le chiffre se brode au milieu, près de l'ourlet. La mode actuelle pour les marques de tout linge veut le monogramme tel qu'on l'a sur le papier à lettre, brodé en blanc et couleur, et très grand. Il faut pourtant se garder de l'exagération. Les taies d'oreiller ont un chiffre aussi grand et se brodent au milieu du carré, avec écusson et armes, si l'on en a. Les personnes qui trouveront cela gênant, les feront broder au milieu, près de l'ourlet. Pour les mouchoirs unis, les lettres auront cinq centimètres. On brode aussi l'écusson et les armes en coton de couleur sur application de batiste de couleur. C'est très grand genre.

Un trousseau très simple comptera par trois douzaines, au lieu de douze; et on les variera proportionnellement. Ce sont les dentelles et les robes qui constituent surtout la grande différence de prix. Dans le premier devis, les déshabillés de mousseline brodée, les robes d'intérieur, les costumes du matin, les toilettes de lingerie sont en grand nombre, sans oublier le linge de cuisine abondant : essuie-mains, tabliers des gens de service, etc. Pour en revenir au trousseau simple, il est préférable de ne pas acheter une

trop grande quantité de cols et manchettes; la mode changeant souvent, il vaut mieux pouvoir les renouveler; il en est de même pour les robes. Deux *sauts de lit* ou matinées en piqué et batiste pour l'été, une robe de chambre de cachemire bleu ou gris, une toilette noire, une ou deux autres en fantaisie, formeront, avec les robes de la corbeille et les anciennes toilettes de la jeune fille adroitement réparées, une garde-robes très suffisante.

Tout cela est très subordonné au milieu où l'on vit, à la position que l'on occupe.

Les présents appelés *corbeilles de mariage* sont donnés par le fiancé le jour de la signature du contrat Ils doivent arriver le matin, contenus dans une table à ouvrage ou dans un riche coffret de marqueterie, suivant la fortune des jeunes époux. Ils ont habituellement, bijoux compris, la valeur du cinquième de la dot. Certaines personnes trouveront peut-être ce chiffre bien élevé; il est nécessaire de remarquer que la dot d'une jeune fille ne représente d'ordinaire qu'un tiers de la fortune qu'elle possédera après la mort de ses parents. D'ailleurs chacun est libre de réduire ce chiffre; ici je ne fais que constater les usages habituels.

Comme c'est surtout une corbeille simple qui réclame le plus de goût et de jugement et pour laquelle les conseils sont le plus nécessaires, voici un devis détaillé qui prouvera qu'on peut la rendre excessivement enviable et susceptible de faire grand plaisir à la jeune personne à qui elle est destinée.

Je conseille au jeune homme de consulter avant tout les goûts de sa future, à moins qu'il ne craigne qu'ils ne soient trop dispendieux, auquel cas il fera beaucoup mieux de ne pas l'épouser, car une femme qu'on croit incapable de borner ses désirs à la position de son mari est indigne de devenir une mère de famille.

Les objets d'une corbeille de mariage doivent être considérés comme un meuble dans la toilette d'une femme. La qualité en est donc indispensable, et il vaut mieux qu'elle y domine que la quantité. Pour avoir un cachemire des Indes passable (les français sont absolument tombés en désuétude), il faut y mettre un certain prix. Les cachemires ne sont plus de mode depuis longtemps. En dépit d'une formidable campagne de réclame occulte, fort habilement menée d'ailleurs, et dans laquelle j'ai moi-même eu confiance, faisant dire partout ces dernières

années que les châles voyaient leur vogue revenir, il n'en est pas moins vrai qu'ils s'accordent fort mal avec le style des costumes actuels; qu'ils vieillissent; qu'ils ne séient pas bien du tout aux femmes petites, ni à celles qui ont de l'embonpoint, et, contrairement aux habitudes d'autrefois, ne dispensent nullement d'avoir des confections pour les toilettes du matin aussi bien que pour les toilettes habillées; on met son cachemire, lorsqu'on a quarante-cinq ans, tout au plus deux ou trois fois dans l'hiver; ce n'est donc plus une pièce indispensable, ni une économie, c'est au contraire un superflu.

La jeune fille, consultée dans la position ci-dessus mentionnée, fera donc bien, bravant toutes les règles de la routine, de dire à son fiancé qu'elle renonce au cachemire traditionnel en faveur d'une fourrure, chinchilla, skung, loutre, selon la mode du moment, allant avec toutes les couleurs, convenant à tous les âges et d'un prix très abordable. La marte large et l'hermine sont tout à fait abandonnées et... ne sais quand reviendront!

Un costume avec jupe à traîne, en velours frappé, noir, améthyste, ou d'autre nuance

foncée, garni tout autour de fourrure, manchon et boa pareils, constituera une toilette fort élégante, gracieuse et jeune, pour visites de noces. Les volants de dentelle de Chantilly sont aussi tombés en désuétude; on remplacera par des volants de la dentelle à la mode du jour, noués derrière sur une robe de bal, autour d'une écharpe ou d'autre façon, qui compléteront, avec une robe de satin merveilleux, les objets de toilette de cette corbeille, et notre jeune femme aura là de quoi se composer trois toilettes très cossues pendant longtemps.

Comme bijoux il faut, de toute rigueur, premièrement une montre; le chiffre y sera gravé sur or : la gravure sur or est préférable à celle en émail, cette dernière ayant le défaut de s'écailler à l'usage; puis, un bel objet de cou avec le chiffre en brillants, qui formera broche à volonté; on évitera les insectes ou sujets trop en vogue et passibles de dater trop vite par conséquent. Il y a aussi des parures, boucles d'oreilles, etc., en émeraudes entourées de perles fines, qui font beaucoup d'effet, et ne sont pas d'un prix très élevé. Il est préférable d'avoir peu de bijoux, mais qu'ils soient de belle qualité, que d'en avoir un grand nombre de fantaisie qui n'ont aucune

valeur, et qu'on n'a aucun plaisir à porter.

Voici la nomenclature de tous les objets composant une corbeille de mariage de haute volée; on n'a qu'à diminuer pour en établir d'inférieures, ce qui est excessivement facile, par la raison que, qui peut le plus, peut le moins :

Parure de diamants, composée d'une rivière avec pendeloques genre étrusque; d'une grande broche de corsage, se démontant à volonté en trois petites broches; de boucles d'oreilles avec pendeloques, se démontant pour former boutons de manchettes, dormeuses, etc.; d'un bracelet porte-bonheur avec boucle de diamant; d'une aigrette pour la coiffure avec une riche bague longue dite marquise.

Seconde parure en émaux Louis XVI pour le jour.

Troisième parure en pierrerie, plus fantaisiste que la première.

Montre à châtelaine avec chiffre en diamants. Autrefois il ne fallait pas oublier le cachemire long des Indes de 4,000 francs, et le cachemire carré des Indes de 1,500 francs : aujourd'hui on ne met plus je le repète, dans les corbeilles que les cachemires dont les belles-mères sont embarrassées, encore les coupe-t-on pour en faire un grand

manteau. Une femme hésite à s'en affubler avant un certain âge; je ne sais si l'on parviendra à remettre le châle des Indes à la mode, un jour futur; il est probable que ce ne serait qu'avec des changements, comme la moire, la faille, etc. Si je m'étends sur cette question, c'est que je sais combien elle est discutée dans les familles. Une riche garniture de fourrure en zibeline, une pelisse de loutre, remplacent les cachemires; pointe, haut volant, fichu, ombrelle en point; deux robes de velours de soie, dont une frappée; deux robes de satin ou moire, nuances claires; une très belle pomme d'ombrelle en vieil ivoire de 300 francs; un très riche éventail peint, de 300 francs; un autre en écail à plumes ou dentelle; un élégant portefeuille et un porte-monnaie ce dernier contenant cinquante louis en pièces d'or toutes neuves; livre de mariage en velours blanc avec le monogramme et vignettes moyen-âge.

La pièce de mariage, très grande en or ou argent, représentant d'un côté des figures allégoriques, de l'autre les initiales des deux époux, est renfermée dans un écrin.

Les alliances se font plates et larges.

Rien de plus facile que de réduire ce devis de

moitié. Tous ces objets se retrouveront, seulement de moindre valeur, dans les corbeilles plus simples. La couronne et le voile sont souvent offerts par la demoiselle d'honneur, qui est la jeune fille la plus proche parente ou, à défaut, la plus intime amie de la mariée.

L'ameublement et le ménage sont fournis par le jeune homme, qui est censé recevoir sa femme.

Les cadeaux s'envoient aux autres membres de la famille, de même, le jour de la signature du contrat; ceux-ci envoient les leurs aussitôt, afin qu'à la fête du soir on puisse les montrer.

Le marié doit un cadeau à la personne qui a arrangé le mariage, ou chez laquelle les entrevues ont eu lieu, à ses futurs beaux-frères et belles-sœurs, ainsi qu'à son garçon d'honneur. C'est lui qui donne des gratifications partout où il est besoin, sans oublier les gens de service de sa fiancée.

La mariée ne doit de cadeaux à personne, mais il est gracieux de sa part d'offrir un souvenir, un médaillon, un objet quelconque qui lui a appartenu, à ses amies intimes, et surtout à sa demoiselle de noces, ainsi qu'à ses pro-

fesseurs ou institutrices, et à sa femme de chambre.

Les tantes et les oncles du jeune homme, sœurs et frères, mère et père, font des présents à la jeune fiancée ; c'est, d'ordinaire, un objet utile pour le ménage : suivant les positions, une belle pièce d'argenterie, un meuble élégant, une voiture, un bijou curieux, etc. La belle-mère peut offrir un souvenir à son gendre et une riche pièce de toilette à sa fille.

Toutes les personnes qui signent au contrat doivent un présent à la jeune fille ; malheureusement, cet usage est un peu tombé en désuétude, comme bien d'autres, généreux et délicats.

Si le mariage vient à se rompre une fois les cadeaux échangés, celui qui rompt l'engagement renvoie ce qu'il a reçu ; l'autre a le droit de garder ce qu'on lui a donné. Ainsi, la rupture venant de la part du jeune homme, la jeune fille garde la *corbeille ;* si c'est de son côté, au contraire elle la renvoie de suite.

On ne se marie pas en grand deuil. Lorsqu'on le fait en demi-deuil, le conjoint prend le deuil le lendemain du mariage, au même degré que celui à qui il vient de s'unir.

A moins de circonstances exceptionnelles,

on ne se marie pas lorsqu'il y a dans la famille quelqu'un gravement malade.

Dans ces cas-là, le mariage se trouve retardé de droit.

Lorsqu'un jeune homme est refusé, il doit se comporter vis-à-vis de la famille à laquelle il désirait s'unir comme si rien n'était.

Obligé de se retirer pour une cause quelconque, après avoir fait des démarches, il est mieux qu'il quitte la ville pour quelque temps. S'il vient à se marier avec une autre personne, il se gardera bien d'envoyer une lettre de faire part à celle avec laquelle il a rompu.

Après un mariage manqué, rien n'est préférable pour une jeune fille qu'un petit voyage pendant lequel on doit saisir la première occasion de la marier.

Pour une veuve, on se conforme exactement aux mêmes usages ; une parente âgée, ou, à défaut, une amie vénérable lui sert de chaperon, et ne la quitte pas pendant les préliminaires de son mariage.

II

Le Contrat et le jour des noces, etc.

L'usage est devenu presque général, maintenant, de donner, le soir de la signature du contrat, la fête que l'on réservait pour le jour du mariage. Cet usage est beaucoup plus agréable pour les jeunes mariés, qui sont ainsi délivrés d'une vraie corvée.

Le contrat dont les conditions ont été discutées, posées et échangées dans un petit projet dressé par le notaire, avant que le mariage ait été communiqué, se signe solennellement chez la fiancée, deux ou trois jours avant la cérémonie ; on donne à cette occasion un repas, auquel sont invités le notaire, les témoins et les familles des deux côtés ; le soir, parfois, un petit bal a lieu pour les amis. C'est un motif à présentations réciproques.

Les présents et le trousseau sont étalés dans une pièce contiguë au salon, où les invités sont admis à les admirer ; la jeune fiancée est, d'ordinaire, vêtue de blanc.

Après le dîner, les notaires et les parents

passent dans une pièce où le contrat est lu en entier entre eux; on revient au salon pour le signer.

Le jeune homme se lève, s'incline devant sa fiancée et signe; puis il lui offre la plume que celle-ci, après avoir signé, passe à sa future belle-mère, laquelle la donne à son tour à la mère de la fiancée; les pères signent ensuite, et enfin toutes les personnes présentes par rang d'âge. Le contrat est envoyé, s'il y a lieu, chez de hauts personnages, ou chez les parents malades, pour être signé par eux.

Après cette signature, les jeunes fiancés embrassent leurs parents et leurs amis.

S'il y a bal, la jeune fille danse d'abord avec son fiancé; mais la seconde danse, un quadrille d'ordinaire, appartient de droit au notaire, sans doute pour remplacer l'ancien usage qui l'autorisait à embrasser la fiancée après la signature du contrat.

A Paris, le mariage à la mairie a généralement lieu la veille du mariage à l'église, les parents seuls et les témoins des conjoints y assistent; on y va en voitures ordinaires et toilettes de ville. Chacun s'y rend séparément de son côté. Mais le nouvel époux et ses parents passent le reste de la journée, ainsi que la soirée, chez la jeune

mariée. A la mairie, c'est elle qui signe la première ; lorsqu'elle passe la plume à son mari, celui-ci lui dit : *Merci, madame ;* et désormais tout le monde l'appelle *Madame.*

Le jour de la cérémonie religieuse, le jeune homme vient avec sa famille chercher la mariée, et lui apporte le bouquet, qui doit être entièrement blanc.

Les voitures, ainsi que tous les frais de la cérémonie, sont à la charge du marié, tandis que les repas et les fêtes du soir, s'il y en a, sont données par la famille de la jeune fille.

Les lettres d'invitation, faites en double, sont envoyées au moins huit jours avant le mariage ; les lettres de faire part, qui sont destinées aux personnes ne demeurant pas dans la même ville, et aux subalternes comme aux supérieurs et aussi aux gens avec lesquels on n'a que peu de relations, en somme à ceux qu'on ne veut ou qu'on ne peut espérer voir à la cérémonie, s'envoient dans la quinzaine qui suit le mariage, et sont datées du jour même ; ce sont toujours les parents ou les tuteurs qui font part ; on place en dessus la lettre de ceux qui l'envoient. On les expédie maintenant dans de grandes enveloppes, et plus sous bandes.

La sœur de la mariée, à défaut sa plus proche parente ou amie intime, est désignée pour être la demoiselle de noces ou d'honneur; le frère ou l'ami du marié, pour garçon d'honneur. Ces deux jeunes gens doivent être célibataires; c'est une condition *sine quâ non* de l'emploi.

Autrefois la demoiselle d'honneur ou de noces ne devait point quitter la mariée depuis son lever et présidait à sa toilette; c'était elle aussi qui offrait le voile et la couronne de fleurs d'oranger; maintenant ces fonctions sont beaucoup plus restreintes. Son rôle ne se borne plus guère qu'à quêter à l'église.

Lorsque deux quêteuses sont nécessaires, la seconde est la plus jeune parente du marié avec le plus jeune parent de la mariée; le garçon d'honneur, auquel on a envoyé une voiture, après être venu prendre les ordres à la maison de la mariée, va chercher la demoiselle d'honneur, en lui portant un beau bouquet blanc. Celle-ci, accompagnée de ses parents, monte en voiture avec le jeune homme et se rend à la maison de la mariée. Le garçon d'honneur ne doit pas quitter cette jeune personne pendant toute la journée; ils montent dans la même voiture, il lui offre le bras à l'église, il lui donne

la main pour quêter, il l'accompagne chez elle; et s'il y a dîner et bal, il est constamment son cavalier.

On n'envoie des voitures qu'aux parents, aux témoins et à la demoiselle d'honneur. Pour aller à l'église, dans la première voiture montent : la mariée, qui se place au fond à droite; sa mère, ou celle qui la remplace, à son côté, et son père sur le devant. Dans la seconde, le marié, qui s'assied au fond, à gauche, sa mère à sa droite, et son père devant. Puis viennent la voiture de la demoiselle d'honneur, celles des témoins et des autres membres de la famille.

Afin d'éviter à la mariée d'être le point de mire des regards pendant trop longtemps à l'arrivée à l'église, elle reste avec ses parents dans la voiture, pendant que les autres personnes descendent et que le suisse arrange le cortège; elle descend alors, passe entre les deux rangs du cortège qui se referme derrière elle.

Le père de la mariée, ou celui qui le remplace, offre la main à la mariée pour la conduire à l'autel. Les autres personnes se donnent le bras dans l'ordre suivant : le marié avec sa mère; la mère de la mariée avec le père du jeune homme; la demoiselle de noce et le gar-

çon d'honneur, les témoins avec les plus proches parentes, et le reste de la famille. La famille, les amis et invités se placent, ceux de la mariée à gauche, ceux du marié à droite de l'autel, c'est-à-dire du côté où se trouve celui des deux mariés pour lequel ils sont venus.

Il est de mauvais goût qu'une jeune mariée tourne la tête et jette avec insouciance des regards de côté et d'autre. En allant à l'autel, le recueillement et la timidité doivent naturellement lui faire tenir les yeux baissés.

Il est désagréable pour le nouvel époux que la jeune femme, comme cela se voit parfois, soit tellement suffoquée par l'émotion, qu'elle sanglote ou s'évanouisse ; elle peut être attendrie, mais non triste.

Ce sont les deux plus jeunes garçons des deux familles qui tiennent le poêle à l'offertoire : lorsque l'un d'eux est trop petit, on le huche sur une chaise.

La mariée ôte son gant pour recevoir l'alliance ; elle doit répondre à voix intelligible aux questions du prêtre.

La messe finie, on se dirige vers la sacristie dans l'ordre suivant : le père du marié donne le bras à la mariée ; le jeune époux à sa belle-

mère ; le mari de celle-ci à la mère du marié, ainsi de suite, en intervertissant les rôles. En arrivant à la sacristie, on signe sur le registre ; la mariée embrasse tous ses parents et ses amis.

Les invités ont eu soin de se rendre à l'église assez tôt pour y être à l'arrivée des mariés, et, sous aucun prétexte, ne doivent se retirer avant d'être allés à la sacristie saluer la mariée, s'ils la connaissent ; si c'est avec le marié qu'ils sont liés, celui-ci les présente à sa nouvelle épouse, qui doit savoir trouver un mot aimable pour tout le monde, Celle-ci ne présente pas son mari. Ce sont les parents qui présentent leur gendre. Aussi liés qu'on soit, les invités ne doivent pas s'arrêter longuement avec les mariés ou leurs parents : leur serrer la main avec effusion, leur dire un mot venant du cœur, cela suffit ; puis on se retire, afin de faire place aux nouveaux arrivants. Si l'on n'est pas trop pressé, on attend encore les mariés à la sortie, afin de leur faire honneur.

En sortant de la sacristie, le nouvel époux donne le bras à sa femme, le père de la mariée à la mère du marié, et ainsi de suite en mélangeant toujours. La jeune mariée marche maintenant les yeux levés, et salue gracieusement sur

son passage, pendant que les orgues font retentir de leurs accords puissants les voûtes de l'église, que les cloches sonnent joyeusement à toute volée, que le soleil rayonnant et l'air frais pénètrent par le porche, ouvert avec fracas à deux battants par le suisse en grand uniforme, et qu'on aperçoit, se pressant sur les dalles, la foule des *pauvres*, habitués de la jeune femme, qui sort, dépouillée de l'enveloppe de jeune fille, pour entrer dans une vie inconnue, mais dont heureusement elle ne peut entrevoir du seuil que le côté rose et brillant.

Il est d'usage récent que les jeunes époux montent seuls dans une voiture pour rentrer chez eux, le nouveau marié se donnant ainsi le genre d'enlever sa femme. Lorsqu'ils ont une voiture à eux, un petit coupé, par exemple, c'est à celle-là qu'ils donnent la préférence.

Parfois, ils vont ainsi rendre visite, soit à un proche parent âgé et malade qui n'a pu assister à la cérémonie, soit à la Supérieure du couvent où la jeune fille a été élevée, si les religieuses en sont cloîtrées.

Rentrée chez ses parents, la mariée ôte son voile et *reçoit* la famille et les amis intimes. Les personnes qui en ont été priées doivent seules

se rendre à cette réception. Plus nous allons, plus on la restreint, et plus les nouveaux mariés se dérobent à ces parades fatigantes qu'on les obligeait à faire autrefois. Souvent même, ils laissent à leurs parents le soin de faire les honneurs du déjeuner ou du lunch, que l'on ne peut éviter d'offrir à la famille; et la jeune femme, en costume de voyage, s'esquive par une porte dérobée avec son mari. Le chemin de fer les emporte à toute vapeur, pendant que la pauvre mère, s'efforçant de sourire à ses convives, sent les larmes lui monter aux yeux et son cœur se serrer à la pensée de sa fille chérie, à laquelle depuis vingt ans elle consacre sa vie, et qui la quitte comme l'oiseau s'envole de son nid, insouciante et légère, au bras du nouveau venu!

Mais reprenons le style moins poétique et nullement sentimental de l'énumération des usages dictés par le savoir-vivre. Lorsqu'on donne un bal, le jour du mariage, la mariée remplace simplement son corsage montant par un corsage décolleté; elle conserve sa couronne, mais sans voile; les demoiselles de noces sont en blanc, avec des roses blanches pour parure.

Qu'on parte ou non en voyage, les visites de

noces ne commencent guère qu'un mois après le mariage. Ce temps est laissé pour se recueillir et s'habituer à la nouvelle position qu'on vient d'embrasser. Cependant les dîners de famille ne sont pas compris dans cette espèce de quarantaine. Les nouveaux mariés ne rendent de visites qu'aux personnes avec lesquelles ils désirent continuer des relations, et non à toutes celles qui ont assisté à leur mariage.

Les personnes qui reçoivent une lettre d'invitation à un mariage ou une lettre de faire part, qu'ils y assistent ou non, remettent leur carte ou les envoient dans la huitaine à ceux qui leur ont adressé des lettres, et avec lesquels ils sont en relation : soit au marié, s'ils ne sont en relation qu'avec lui ; soit à ses parents, si ce sont eux qu'ils connaissent, ou aux parents de la jeune fille, si c'est avec ceux-ci qu'ils sont liés. Mais c'est un manque complet de savoir-vivre que de rendre visite aux nouveaux mariés avant que ceux-ci soient venus chez vous, aussi inférieur qu'on leur soit. Les invités au déjeuner ou repas de noces doivent une visite à ceux des parents qui les ont invités.

Un jeune homme dont l'ami s'est marié et l'a invité à sa noce remet deux cartes chez celui-

ci, mais attend pour s'y présenter que son ami l'y engage.

Lorsque les nouveaux mariés ont rendu leurs visites de noces, ont leur rend les fêtes et les repas qu'ils ont donnés à l'occasion de leur mariage ou de leur contrat ; puis, à leur tour, ils reçoivent à dîner tous les membres de leur famille, ainsi que leurs amis intimes.

CHAPITRE XV

DU SAVOIR-VIVRE EN MATIÈRE DE DEUIL.

Le deuil le plus long est celui de veuve. Il est de deux ans : un an de grand deuil, six mois de deuil ordinaire, et six mois de demi-deuil. Pour le grand deuil, les veuves sont tenues de porter un voile de crêpe très long, et un nœud fait d'une certaine façon à leur chapeau, ainsi qu'au bonnet qu'elles ne doivent point quitter chez elles. La loi s'oppose à ce qu'elles se remarient avant un an de veuvage ; dans ce cas elles prennent de suite le demi-deuil.

Le deuil de veuf est beaucoup plus court. Il ne dure qu'un an : six mois de grand deuil, six

mois de petit deuil. A l'expiration du grand deuil il peut se remarier.

Ceci est la lettre du deuil ; il est de mauvais goût de l'abréger, lors même qu'on aurait les motifs les plus sérieux pour ne pas regretter le défunt ; mais on est toujours libre de le prolonger et, par ce moyen, au lieu d'encourir la critique, on acquerra la sympathie.

Il est bienséant qu'une veuve, surtout si elle a des enfants, et qu'elle ne soit plus de la première jeunesse, porte le deuil au moins trois ans, et affectionne ensuite de préférence les vêtements noirs ou de couleurs sombres.

Le deuil de père et de mère est d'un an : six mois de grand deuil, avec voile de crêpe moins long que celui de veuve ; trois mois de deuil ordinaire, trois mois de petit deuil. Généralement, on le prolonge pendant deux ans, dont un an entier en laine.

Pour un aïeul, il est de six mois : trois mois de grand deuil, avec voile de crêpe lisse ; trois mois de demi-deuil. On le prolonge rarement, ainsi que celui d'oncle et de tante, qui se porte trois mois, sans crêpe ni laine : celui de frère et de sœur se porte quatre mois, dont la moitié en grand deuil. Celui de cousin n'est que de

six semaines; il se porte avec lingerie blanche dès le premier jour.

Les deuils d'ascendants à descendants ne sont pas obligatoires. Cependant, lorsqu'on perd un enfant déjà un peu grand, la douleur que le cœur maternel ressent est si intense, qu'il lui est impossible de se revêtir de couleurs claires, ni de fréquenter le monde pendant un long temps. Elle suit en cela l'impulsion de ses sentiments et non une règle quelconque.

On quitte le deuil le jour de son mariage, mais on le reprend le lendemain; le conjoint le prend avec vous, lors même que c'est celui d'un mari ou d'une femme. Un veuf ou une veuve remariée ne porte plus deuil des décès qui ont lieu dans la famille du premier époux.

Les enfants au-dessous de douze ans ne portent grand deuil que pour leurs père, mère, et aïeuls; encore admet-on les guimpes blanches dans les corsages décolletés, ainsi que les bas blancs.

Le deuil d'un parent éloigné, et même d'un étranger dont on hérite, est assimilé à celui de grand-père; celui d'un tuteur ou d'un parrain est assimilé à celui d'un oncle.

On est obligé de porter le deuil d'un parrain

aussi éloigné qu'il soit, si la famille vous fait figurer dans la lettre de faire part du décès.

On n'a jamais pris le deuil des papes, qu'on regarde comme des élus après leur mort.

Les deuils de souverain se portent six semaines.

Il est peu convenable d'aller acheter soi-même ses vêtements de grand deuil.

Le grand deuil pour femme ne comporte que des vêtements de laine, sans volants; cols et manchettes en crêpe anglais; les gants de peau, les ornements de jais ne sont pas admis; les cheveux doivent être arrangés simplement et non bouclés. Le deuil ordinaire se porte en soie, grenadine, jais, cols et manchettes de crêpe lisse.

Pour demi-deuil, la lingerie est blanche, brodée en noir Les dentelles et les plumes sont permises, et aussi le jais.

Même en grand deuil, on se permet des peignoirs noirs et blancs. Au reste, le noir et le blanc est plus deuil que le gris et le violet, et pendant la période de deuil ordinaire un déshabillé blanc avec rubans noirs est parfaitement autorisé.

Le désespoir ne sied pas à tout le monde, a dit Alphonse Karr :

Ma blonde amie, hélas ! tu vois sur mon visage
D'une prochaine mort le lugubre présage,
Et tu t'es demandé déjà, la larme à l'œil,
S'il faut mettre un volant à la robe de deuil.
Laisse aux brunes, crois-moi, ces douleurs si profondes;
Il leur faut ajouter aux regrets le chagrin
D'être laides trois mois sous le crêpe ; — les blondes
Se consolent plus tôt, — le noir leur va si bien !

Pour hommes, le grand deuil consiste en habillements d'un noir mat, crêpe très haut au chapeau, cravate blanche en batiste. Pour le demi-deuil, le crêpe du chapeau se réduit; le pantalon et les gants sont gris perle ; le gilet est blanc, si l'on est en été.

En uniforme ils portent les deuils de famille par un crêpe noué au bras, les deuils patriotiques par un crêpe à l'épée.

Les mouchoirs se font encadrés de larges bandes noires, et sans broderie autour ; le chiffre est brodé en noir.

Le papier à lettres se fait maintenant, pour grand deuil, encadré d'une bande noire large d'un centimètre; cet encadrement se réduit pour le demi-deuil au quart d'un centimètre;

les enveloppes et cartes de visites suivent la même règle; la cire à cacheter dont on se sert doit être noire.

On ne porte que des bijoux de jais pendant toute la durée d'un deuil; à la fin, cependant, on peut se permettre des bijoux en cheveux et en vieil argent. Un homme met un cordon noir ou une chaîne en jais ou en cheveux à sa montre.

Pendant la première période d'un deuil, on ne peut se montrer dans aucun endroit de réjouissances, ni à aucune réunion, tels que théâtres, bals, concerts, casinos, dîners, courses, etc. Pendant la seconde, on s'abstiendra seulement des bals, qu'on ne peut se permettre que dans la dernière période. En deuil de deux mois, on peut assister aux réceptions de l'Académie, et visiter une exposition.

Un fonctionnaire public, un artiste, ou autre personne obligée de paraître en public, doit s'abstenir de remplir ses fonctions au moins pendant les quinze premiers jours de grand deuil.

On n'assiste non plus à aucun enterrement, ni à aucun mariage ; on ne rend aucune visite, excepté à sa famille et à quelques amis intimes,

chez lesquels on s'abstient d'aller les jours de réception ; soi-même, on ne prend pas de jours et on ne reçoit que sa famille, durant la première période.

Les lettres d'invitation s'envoient la veille du jour de l'enterrement, et aussitôt après les lettres de faire part qui ne sont destinées qu'aux personnes éloignées.

On énumère les parents vivants dans l'ordre suiv. nt : la veuve, les enfants, les pères et mères, aïeuls, frères et sœurs, et beaux-frères et belles-sœurs par alliance, avec leurs enfants, puis oncles et tantes, neveux et nièces, cousins et cousines.

Depuis peu, on supprime dans les lettres de faire part les noms des membres féminins de la famille.

Les personnes invitées à un enterrement, si elles y assistent, doivent être vêtues autant que possible de noir, ou au moins de couleurs très foncées. Les hommes sont en habit noir, cravate blanche et gants noirs. On en voit en redingote croisée et même en paletot ; que ne voit-on pas ! A l'enterrement du sénateur Picard les membres de la magistrature et de la Chambre des députés sont bien venus sans

gêne avec leurs serviettes, portefeuilles sous le bras !!! A Paris les femmes n'assistent qu'au service religieux, à part de rares exceptions. Les hommes seuls se rendent au domicile du défunt et accompagnent le convoi jusqu'au cimetière. Les proches parents restent au domicile. Mais cet usage tend à disparaître, quoiqu'il soit presque cruel à une épouse ou à une mère de suivre l'enterrement de son mari ou de son enfant.

Le deuil est mené par les parents masculins; on laisse marcher devant le plus proche, les autres suivent en masse ; les amis viennent ensuite ; les connaissances, les fournisseurs, etc., se placent après; s'il n'y a pas de proche parent, l'héritier ou l'ami le plus âgé et le plus intime du défunt est chargé de conduire le deuil.

Dans les voitures de deuil montent premièrement le clergé qu'on a envoyé chercher avec une voiture, puis les parents, ensuite les gens de la maison, et enfin, s'il y a des places libres, les invités. On ne monte dans ces voitures que pour accompagner le convoi au cimetière. Jusqu'à l'église on suit les funérailles à pied. Ce serait absolument manquer d'usage que de quitter les funérailles pour aller faire des courses

avec les voitures funèbres. On monte indistinctement dans ces voitures avec d'autres personnes sans les connaître. Ces voitures, après la cérémonie, déposent successivement à leurs domiciles les personnes qui y ont pris place. Celles-ci donnent en descendant un léger pourboire au cocher. Les parents et les intimes reviennent à la maison mortuaire dans ces mêmes voitures, si elles ont des devoirs à y remplir, mais elles n'y remontent pas pour s'en aller.

Aussitôt après les funérailles, femmes et hommes invités portent leurs cartes pliées ou cornées à l'envers (*voir le chapitre XII concernant les cartes de visite*) chez le membre de la famille qui leur a adressé l'invitation. S'il n'est pas possible de le faire le même jour, on doit remplir ce devoir le plus tôt possible. Dans certaines provinces, la veuve ou les proches parents reçoivent le jour de l'enterrement, à moins que les lettres d'invitation ne mentionnent le contraire. À Paris, on reçoit rarement et on ne fait aucune mention. Néanmoins, il est de bon goût de s'en informer en déposant sa carte. Chez les personnages occupant une haute position, on s'inscrit sur un registre. Les négociants ferment leur maison de commerce le jour des funérailles

d'un parent habitant la maison ; ou, au moins, une partie de la journée.

Dans les campagnes ou châteaux dont l'éloignement a nécessité aux invités un certain déplacement, une collation est servie à l'issue des funérailles ; les proches parents du défunt s'abstiennent d'y paraître, les honneurs en sont faits par un collatéral.

Le simple bon sens indique qu'on doit s'abstenir de rire et d'avoir une conversation animée dans la maison d'une personne récemment décédée, ou en faisant partie du cortège qui l'accompagne à sa dernière demeure.

J'ai vu, une fois, un jeune homme dénoter un manque absolu de savoir-vivre, et donner de son tact la plus mauvaise opinion aux personnes présentes, en brisant la bande d'un journal laissée intacte par la famille désolée dans un salon d'attente, où le cortège pour les funérailles se formait.

Les personnes qui reçoivent des billets de faire part répondent de leurs cartes par la poste; si elles sont intimes, ou désirent témoigner une vive sympathie, elles écrivent une lettre de condoléance. Dans ces circonstances douloureuses, on ne saurait témoigner avec assez d'empresse-

ment l'intérêt et la part qu'on prend au malheur qui frappe vos amis. Les haines font trêve devant la naissance et la mort, et les brouilles cessent. On fait part du décès même à ses ennemis, ou à ceux du défunt. On assiste, même sans en avoir reçu l'invitation, à l'enterrement d'une personne avec laquelle, de son vivant, on était dans les plus mauvais termes ; on écrit une lettre de condoléance à ceux auxquels on gardait rancune, et on leur offre ses services dans cette triste circonstance. La mort opère souvent d'heureux rapprochements et éteint bien des haines.

Dans les six semaines qui suivent, on est tenu de renvoyer des cartes à toutes les personnes qui en ont déposé chez vous ou vous ont écrit. On fait maintenant des cartes collectives pour cet usage, sur lesquelles on écrit : *Deuil de la famille****. Cette coutume n'est pas adoptée partout. Le grand deuil terminé, on rend visite à ceux qui vous ont fait visite eux-mêmes.

Une femme restant veuve jeune et sans enfants réside, au moins le temps de son deuil, dans la famille de son mari.

Il est d'usage que les héritiers paient des vêtements de deuil aux domestiques du défunt.

Les concierges sont considérés par les propriétaires comme domestiques. On ne met les domestiques personnels en noir que lorsqu'on porte un deuil de veuf ou de veuve, de père ou de mère. On leur donne dans ce cas deux habillements : un noir et blanc pour le travail, un tout noir pour s'habiller.

On n'est pas obligé à revêtir des habits de deuil aussitôt après le décès ; cela semblerait même les avoir fait préparer à l'avance. Quelques jours doivent s'écouler, avant qu'on prenne régulièrement le deuil ; en attendant, on revêt des vêtements de couleurs sombres et on ne sort pas.

La première sortie, après avoir perdu un très proche parent, est consacrée à une visite au cimetière.

Lorsqu'on fait une visite de condoléance, tout en témoignant de la sympathie et du dévouement, on doit cependant mesurer les regrets qu'on exprime sur la douleur que la personne semble éprouver, et chercher plutôt à la distraire doucement qu'à lui renouveler des souvenirs pénibles.

A propos des lettres d'invitation et de faire part, j'ai omis de dire qu'elles doivent indiquer

l'âge du défunt, la date et le lieu du décès, etc.

Il est facile d'ailleurs de se procurer un modèle.

Bien des personnes ne savent comment agir au sujet d'un décès d'un enfant; s'il est tout jeune et que l'on ne fasse pas de frais, on n'envoie que des lettres de faire part. On peut aussi se dispenser d'énumérer toute la parenté, s'il n'a pas atteint quinze ans.

CHAPITRE XVI

LE SAVOIR-VIVRE COSMOPOLITE.

Comme je ne cherche pas ici à faire de l'érudition, mais plutôt à instruire, à enseigner une partie de cette éducation qui n'est, au fond, que celle du cœur et la source des liens de la société, je n'entreprendrai pas de parler du savoir-vivre de toutes les époques et de tous les pays ; nous savons tous à peu près, et il nous est plus ou moins utile de le savoir, qu'en Orient les juifs témoignaient de leur désespoir à la mort d'un des leurs en déchirant leurs vêtements, et que la longueur de la déchirure dénonçait l'intensité de leurs regrets ; que les Lapons frottent leur nez contre celui de

la personne qu'ils rencontrent, en marque de tendresse, etc.; ce sont des coutumes très curieuses à connaître, sans doute, que l'on trouve publiées journellement dans les journaux et les livres par des savants et des voyageurs, et où il est facile à chacun de les apprendre; seulement, ces mêmes érudits ignoreront les plus simples règles de la politesse et du savoir-vivre de leurs proches voisins, et il leur arrivera peut-être de manquer, à cause de cela, une excellente position, comme je l'ai vu faire à un jeune homme qui, faute de connaître un usage anglais, a perdu une haute et puissante protection. Boileau nous l'a dit :

> C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
> Il faut savoir encore et converser et vivre.

La vapeur nous met si facilement en relation avec les pays étrangers, qu'il n'est pas inutile, afin de ne pas commettre des bévues et des maladresses, d'être au courant, ne serait-ce que sommairement, de quelques-uns de leurs usages. Les renseignements que j'ai réunis ici sans prétention, et qui sont le résultat de mes observations personnelles, sont donc choisis au point

de vue pratique et utile, et non au point de vue curieux et archéologiste.

Le savoir-vivre anglais est, dans bien des cas, totalement opposé aux usages français, et comme c'est le peuple avec lequel nous sommes exposés à nous trouver le plus en communication, je crois devoir en parler en détail.

La présentation obligatoire, qui était propre autrefois à ce pays, a été adoptée par la haute société française presque au même degré que chez lui; je ne m'étendrai donc pas à ce sujet.

En Angleterre, lorsqu'on arrive à la campagne ou à la ville, ce sont les voisins qui, contrairement à ce qui se passe en France, font visite les premiers aux nouveaux arrivés, lesquels doivent les attendre.

Un Anglais donnant le bras à une femme pour passer dans la salle à manger, la fait entrer la première, tandis que nous avons adopté l'usage contraire, ne serait-ce que par la juste raison qu'un cavalier doit être toujours prêt à écarter tout obstacle imprévu. Chez nos voisins, c'est la prééminence qui décide la question. Le droit de préséance, obéissant à des règles de hiérarchie inflexible, règne dans tous les rangs de la société anglaise; ce n'est pas la femme qu'on

laisse passer la première, mais le titre qu'elle porte.

Lorsqu'un jeune homme se marie, ses relations personnelles sont considérées comme cessant d'exister; on prétend que c'est par le motif fort délicat qu'une personne qui plaît au mari pourrait fort bien ne pas plaire à la femme.

Dans les mariages de la plus haute société, notamment pour celui de lord R. épousant Mlle H. Rots, et même pour celui de Son Altesse Royale le duc d'E., les mariés étaient en redingote croisée et pantalon gris. De là, diverses tentatives d'introduire en France cette mode, éminemment protestante et israélite.

Comme en France, les jeunes filles n'ont pas de cartes de visite à elles propres, et, à moins qu'elles n'aient été *présentées*, elles font imprimer leurs noms sur la carte de leur mère.

Les cornes que l'on fait à une carte indiquent le nombre de personnes auxquelles la visite était destinée.

On n'envoie pas de lettre de faire part pour un mariage; mais lorsque deux jeunes gens se fiancent, ils envoient à tous leurs amis leurs

cartes attachées ensemble par un fil de soie ou d'argent.

Il est d'usage, en Angleterre, d'avoir à un mariage au moins six demoiselles d'honneur, habillées pareillement, et autant de garçons d'honneur. La mariée fait de riches cadeaux à ses demoiselles d'honneur et en reçoit; de même du marié.

C'est d'Angleterre que vient la coutume d'abréger les fêtes le jour du mariage et de partir faire un voyage après une collation.

La coutume d'annoncer les fiançailles existe aussi en Allemagne, où on en fait part par la voie des journaux, comme nous le faisons en France pour les bans de mariage. On tente aussi à introduire cette coutume en France.

Dans tous les pays du Nord, lorsqu'un jeune homme a remarqué une jeune fille, c'est elle qu'il consulte, premièrement, pour savoir s'il doit s'adresser aux parents, qui consentent ou refusent. En Amérique, les *engagements* durent quelquefois depuis plusieurs mois, avant qu'on juge utile d'en faire part au père et à la mère; l'éducation sérieuse que reçoivent les jeunes personnes dans ce pays justifie cet usage, qui serait trop osé parmi nous. En *s'engageant*, les

jeunes gens échangent des bagues ornées de pierreries en rapport avec leur fortune réciproque.

En Allemagne, les usages diffèrent un peu; l'engagement a lieu en présence des parents, et la bague échangée est une alliance; la jeune fille ne sort guère seule avec son fiancé, comme en Angleterre ou en Amérique. Sa mère l'accompagne; seulement, les deux fiancés se donnent le bras.

Au reste, dans tous ces pays, l'*engagement* est aussi sacré que le sacrement du mariage, et le jeune homme qui romprait cette promesse sans motif serait honni et regardé comme déloyal par tous ceux qui le connaissent.

Aussi ne craint-on pas de prolonger cet heureux temps : bien des familles (en Amérique surtout) exigent que le jeune homme entreprenne un long voyage pendant la durée de l'engagement. Comme j'exprimais un jour mon étonnement à ce sujet à une jeune Américaine qui venait de se marier, après avoir imposé à son fiancé une absence d'un an : *Si,* me répondit-elle, *l'on ne peut être constant, pendant quelques mois, comment le sera-t-on toute la vie? C'est un temps d'épreuve, destiné à s'ap-*

précier avant de faire un serment aussi solennel.

D'autres fois, la jeune fille attend que le jeune homme ait fait sa position. En Suède, l'usage veut que la fiancée aille passer une année dans la famille du jeune homme, afin que la mère de celui-ci la forme aux habitudes de la famille. Pendant ce temps, le jeune homme s'éloigne. Je crois que peu de nos *petites demoiselles* voudraient se soumettre à cette coutume. Il est vrai que, dans ces contrées patriarcales, les jeunes gens ne s'enquièrent guère des dots de leurs fiancées, mais plutôt de leurs qualités morales.

Un Anglais ne salue jamais dans la rue une dame de sa connaissance, sans qu'elle l'y autorise, en commençant elle-même.

Il n'est point poli non plus, en Angleterre, de donner une poignée de main sans avoir ôté son gant. Si l'on sent qu'on n'a point la main dans un état de fraîcheur convenable, on conserve son gant, en s'excusant.

Sur la suscription d'une lettre adressée à un Anglais qui n'a point de titre, mais qui n'appartient pas au commerce, on ajoute à son nom, *Esquire;* en Allemagne on ajoute *Wohlgeboren* (bien-né); ou, si la personne est noble,

Hochwohlgeboren (haut bien-né); en s'adressant à une dame, on la traite toujours d'*honorable dame* (*gnädige Frau*). En Angleterre, une Lady se traite de *Votre Seigneurie* ou *Votre Grâce* (*Your Ladyship*).

Les femmes de chambre anglaises, dans les grandes maisons, sont appelées par leur nom de famille tout court : *Smith* par exemple, ou *Livingstone,* si tels sont leurs noms, mais non pas : *Mary, Anna,* etc.

En s'adressant à la fille aînée d'une famille, en Angleterre, on la désigne, non par son prénom, mais par son nom de famille, *Miss Morgan,* par exemple ; tandis que les plus jeunes se désignent toujours par le prénom *Miss Betsie Morgan,* etc. De même pour le fils aîné, qui porte dans la noblesse un autre nom que son père et que ses frères. A la mort du père, il hérite du titre, et son frère le remplace Les filles ne portent jamais le titre de la propriété, mais ont le titre de *Lady,* quoiqu'elles ne soient pas mariées; ce titre ne se donne qu'aux filles nobles.

En Allemagne, en Russie, en Italie, dans presque tous les pays, sauf en France et en Belgique, les jeunes filles portent le titre de leurs parents, et tous les enfants, aussi nombreux

qu'ils soient, ont droit au même titre (L'Angleterre fait exception pour les garçons, comme nous venons de l'expliquer ci-dessus.) De là cette multitude de princes russes, de baronnes allemandes, etc.

Les Français qui se flattent de connaître la langue anglaise, et encore plus souvent ceux qui ne la connaissent pas du tout, mais croient tout savoir, ont la mauvaise habitude de dire « milord un tel, » ou « milady une telle ». J'ai même entendu faire cette faute au Théâtre-Français ; or, en bon anglais, on dit « *my lord,* » traduction littérale « mon seigneur, » sans ajouter le nom, lord ou lady ***, c'est-à-dire seigneur ou dame une telle ; lady signifie seulement dame noble, et donne le droit, ainsi que celui de lord, au titre de Grâce, ou de Seigneurie. *Your Lordship, Her Ladyship,* signifie Votre Grâce ou Sa Seigneurie. La fille d'un lord a droit à ce titre le plus élevé d'Angleterre, et elle ne le perd pas, même en épousant un roturier ; elle reste toujours une lady, tandis que les femmes sans titre s'appellent mistress *** (on prononce *missess*).

En Russie, il est d'usage de se saluer réciproquement en sortant de table ; les enfants baisent respectueusement la main de leurs parents.

Dans toute réunion les jeunes filles, au lieu de se rendre au salon, restent entre elles dans une salle voisine où aucun jeune homme ne se mêle avec elles. Si l'on danse, une personne âgée va les chercher et les amène dans la salle de bal.

En Espagne, en Italie, mais principalement en Russie, en Pologne, en Autriche, l'usage de baiser la main est très en faveur ; en Espagne, ne dit-on pas encore, au lieu de la formule *votre serviteur : Je baise la main de Votre Seigneurie?* De la part des enfants, vis-à-vis des personnes âgées, c'est gracieux, respectueux et affectueux en même temps; de la part d'un homme envers une femme de n'importe quel âge, c'est chevaleresque et galant. Comme tout ce qui est bien, cet usage n'est jamais déplacé et charmera toujours; quoique cette coutume soit pour ainsi dire surannée en France, pour mon compte je n'hésiterais pas à la faire pratiquer dans ma famille, certaine que ceux qui en prendront l'habitude seront les bienvenus partout ; ce qui est vulgaire et mal. seul, n'est accepté et acceptable dans aucun pays.

En Chine, le deuil se porte encore en blanc, comme le faisaient autrefois nos reines de France; chez les Turcs, on le porte en bleu,

chez les Egyptiens en jaune, au Pérou en gris ; les rois de France, autrefois, avaient choisi la couleur violette, *qui est le deuil de la pourpre,* dit spirituellement Alphonse Karr.

Les deuils se portent en tous pays moins régulièrement qu'en France ; on en prolonge la durée suivant l'intensité des sentiments ; parfois on s'en dispense avec indifférence.

J'ai reçu dernièrement une lettre de faire part de décès, venant de Prague ; je ne puis m'empêcher de la traduire ici ; elle est très touchante et fait ressortir le laconisme un peu sec des nôtres :

Aux parents, amis et connaissances nous faisons connaître, par la présente, la triste nouvelle qu'il a plu au Seigneur tout-puissant, dans ses impénétrables desseins, de rappeler à lui notre bien-aimé époux, père, frère, gendre et beau-frère :

*Georges ****

(profession et titre)

Cette mort a eu lieu presque subitement, à la suite d'un refroidissement, pris loin des siens

à Vienne, mais après avoir, cependant, pu recevoir les saintes huiles.

Signée par la veuve, de la part de la famille.

En Belgique, et dans bien d'autres pays, le corps est déposé dans un caveau provisoire, et les obsèques ont lieu devant un catafalque vide. Voici comment on annonce, généralement, les services religieux chez nos voisins qui sont fort pieux :

Le commencement des billets de faire part est à peu près comme en France ; on mentionne sur la lettre que le décès a eu lieu, supposons le 1er du mois, et qu'on a procédé à l'inhumation le 3 ; les obsèques solennelles, auxquelles on vous invite, auront lieu le 10, et les messes pour les dames seront dites le même jour, à telle heure, ou le lendemain ; enfin, on conclut en indiquant les heures et les jours auxquels des messes basses seront dites ultérieurement.

Les usages des pays du Sud ressemblent beaucoup à ceux de la France. Cependant la femme, tout en y étant très respectée, y est beaucoup moins considérée ; les hommes vivent

plus entre eux, et, tout en étant galants, ils sont souvent peu polis; plus on va dans le Midi, plus on trouve la femme esclave et servante.

En résumé, l'étiquette est beaucoup plus stricte aux cours des autres pays que dans la nôtre (quand nous en avons une), mais elle est moins suivie, en revanche, dans la bourgeoisie. En outre, les usages sont souvent contradictoires, et il est préférable d'examiner et d'observer, avant de se froisser des façons d'agir des étrangers envers nous.

Lorsqu'on est dans un pays, on doit se conformer à ses mœurs et à ses coutumes, et les suivre pendant le temps qu'on y réside. D'autre part, votre hôte, s'il est poli, s'efforçera au contraire, de se rapprocher le plus possible de vos habitudes.

Quoique les Français paraissent s'attacher à des puérilités à propos de civilité, ils sont cependant, en général, bien moins susceptibles que les étrangers; nous nous tirons souvent d'embarras par un *Permettez* ou *Excusez-moi,* soit qu'il s'agisse d'ouvrir une lettre qu'on nous apporte pendant une visite, soit qu'il s'agisse de toute autre enfreinte à l'étiquette, tandis que les Anglais, surtout, se

trouveraient froissés de cette manière d'agir.

Au reste, dans tous les pays, il ne faut jamais s'excuser, ni demander la permission de ne pas être poli. Il faut se gêner, voilà tout.

L'axiome : *où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir*. est celui des esprits égoïstes et non de ceux ayant de la délicatesse de cœur, qui aiment au contraire à se gêner pour les autres, à sacrifier leur personnalité et sont bienveillants par instinct.

Au moment de terminer ce chapitre, il me revient encore deux usages étrangers à la mémoire : plus les Chinois écrivent fin et plus de plis ils forment dans la marge de leurs lettres, plus ils témoignent de respect envers la personne à laquelle ils l'adressent.

Dans quelques pays, et principalement en Allemagne, les femmes témoignent beaucoup plus de respect aux hommes que chez nous. Elles se lèvent lorsqu'ils entrent dans un salon, et ils passent devant elles en bien des occasions.

CHAPITRE XVII

LE SAVOIR-VIVRE EN MATIÈRE DE TOILETTE

Parmi tous les usages du savoir-vivre, l'ignorance de ceux qui concernent la toilette dénote le plus la vulgarité, en enlevant toute élégance.

Le mot *élégance* n'est pas pris ici dans le sens de richesse, mais dans celui de distinction. On appelle une femme élégante, non une femme chargée de bijoux et transformée en vitrine de joaillier, mais une femme dont la mise est conforme au bon goût et aux coutumes de la bonne compagnie. La preuve qu'élégance n'est pas toujours synonyme de richesse,mais plutôt d'harmonie, d'art et de beauté, c'est qu'on dit

d'une personne bien faite et élancée : *Une taille élégante*, *des proportions élégantes*.

Pour mériter le titre d'élégante, il ne suffit donc pas de s'affubler d'étoffes somptueuses et de grand prix, il faut surtout savoir les adapter avec savoir-vivre, c'est-à-dire selon les lois de la société, avec tact et convenance. Ainsi, c'est manquer totalement de savoir-vivre que d'assister à un enterrement ou de rendre une visite de condoléance en toilette claire, aussi bien que d'assister à un mariage en négligé.

Dans le cours de ce livre, nos lectrices ont déjà trouvé à chaque chapitre respectif les principaux avis à ce sujet; elles ont vu que les inférieurs doivent obéir à une certaine étiquette de toilette pour se présenter devant leurs supérieurs, et que rendre visite ou répondre à l'invitation d'un inférieur dans une toilette négligée est une marque de mépris évidente.

Je connais une très grande dame qui, lorsqu'elle a à assister au mariage d'une de ses fermières, se pare davantage que s'il s'agissait d'une de ses amies; ce n'est point par orgueil ni pour humilier les personnes présentes, mais, au contraire, afin de leur faire *honneur*, car on

ne manquerait pas de dire, si elle mettait une toilette simple : *Nous ne sommes que de pauvres paysans! et not' dame n'a pas daigné s'habiller pour nous;* ce sont de ces nuances que le cœur et un tact exquis peuvent seuls faire comprendre. Néanmoins, il est encore quelques petites règles dont la place est spécialement ici.

En France, les jeunes filles ne portent jamais de dentelles, de cachemires, de diamants, ni de plumes d'autruche sur des chapeaux fermés. Le jaune, le mauve sont essentiellement l'apanage des femmes mariées, de même que le bleu de ciel et le rose tendre appartiennent exclusivement aux jeunes personnes.

C'est un manque total de goût que de s'habiller le matin ou quand on est en voyage comme on le fait pour une visite de jour.

Pour mériter le titre d'élégante, il est inutile d'avoir plus de quatre genres de toilettes, qu'on est libre de multiplier par un nombre en rapport avec la position qu'on occupe, pourvu qu'on sache les utiliser en leurs temps et places; ce sont : *déshabillés* pour l'intérieur; *toilettes du matin* qui servent pour voyage, courses en ville, mauvais temps, etc.; *toilettes de jour* pour visite,

promenade, réceptions; enfin *toilettes de dîner*, concert, theâtre, pouvant convenir pour bal, en leur faisant subir quelques modifications.

La vraie élégance consiste aussi à ne pas se parer de ce qu'on pourrait appeler *le bonnet d'autrui;* la plupart du temps cela siérait très mal, et c'est peu poli. Si l'on sait qu'une amie prépare telle ou telle toilette, il faut éviter de l'imiter.

La femme élégante s'approprie la mode du jour, sans la copier servilement, et tout en conservant son originalité.

Une mère ne doit jamais s'habiller pareillement à ses filles, tout en assortissant les nuances de ses vêtements à celles des leurs, afin de ne pas leur nuire, ou former une arlequinade.

Deux sœurs qui ont dépassé vingt et un ans ne sont plus tenues de s'habiller uniformément; elles feront mieux, au contraire, d'établir quelques dissemblances dans leurs toilettes, tout en conservant l'harmonie. Jusqu'à cet âge-là, au contraire, l'élégance veut que des sœurs soient habillées semblablement, sauf la nuance d'un ruban ou d'une fleur qu'on peut modifier si elle ne sied pas aussi bien à l'une qu'à l'autre.

Lorsqu'on a quatre ou cinq filles, il est plus

économique et préférable, sous tous les rapports, afin qu'elles n'aient point l'air d'élèves de pensionnat, d'habiller les deux aînées différemment des deux plus jeunes. Les différences d'âges en font même une obligation. Les jeunes garçons ne s'habillent plus comme leurs frères, après la première communion; jusqu'à cet âge, on assortit la couleur de leurs vêtements à ceux de leurs sœurs.

Il n'est pas élégant de porter, le matin, des gants en chevreau glacé de couleurs claires, et encore moins d'achever de salir ceux qu'on a portés au bal ou en soirée. Ce sont de ces anachronismes de toilette qui dénotent le mauvais goût ou une éducation vulgaire. On ne sera pas, dès le matin, bouclée et coiffée comme le soir. Les dentelles, les riches étoffes, les bijoux sont soigneusement exclus dans les circonstances de voyage, de campagne, d'excursion, etc.

Une maîtresse de maison doit éviter, lorsqu'elle reçoit, d'avoir une mise trop riche, ou qui puisse effacer celle des personnes qui la visitent.

Le choix des bijoux à porter est soumis à des règles rigoureuses.

On ne porte pas les mêmes bijoux à tel âge

qu'à tel autre, dans telle circonstance que dans telle autre; l'écrin d'une jeune fille ne se compose pas comme celui d'une femme, et la société a édicté à cet égard des lois qu'il est utile de connaître pour les observer.

Le bon goût conseille d'avoir autant que possible des parures entières; si l'on ne peut acheter ensemble toutes les pièces qui les composent, on doit s'efforcer de les acquérir peu à peu, pour les compléter. Une *parure* comprend : boucles d'oreilles, broche, collier, médaillon ou croix pour le cou, bracelet, boutons de manchettes pareils; parfois même, on assortit le peigne ou une garniture pour la coiffure, les bagues, la chaîne de montre et le manche d'ombrelle. Une *demi-parure* se compose de boucles d'oreilles, broche et boutons.

Les jeunes filles ne portent jamais de diamants, même le jour de leur mariage, excepté cependant le soir de ce jour, s'il y a bal. Leurs parures, jusqu'à l'âge de vingt ans, sont en perles blanches (sans contredit, c'est la plus charmante), en corail, en turquoises montées à la russe, c'est-à-dire sur argent; peu de bijoux en or, sauf un médaillon ou une croix à la Jeannette; point de chaîne; une petite

montre très simple. La bijouterie de fantaisie que la mode crée et varie chaque jour, en cornaline, argent oxydé, nickel, vieil argent, filigrane, ivoire, cristal de roche, etc., leur est surtout permise dans toutes ses variations; encore feront-elles bien de choisir des modèles légers et délicats.

Au-dessus de vingt ans, leurs écrins s'augmentent de quelques pierreries de peu de valeur, tels que le grenat, la malachite, l'améthyste, des camées et des émaux simples.

Les riches pierres précieuses, la topaze, l'émeraude, le rubis, le saphir, l'opale, etc., sont exclusivement réservées, ainsi que les diamants, aux femmes mariées.

Les jeunes filles ne portent guère de bagues; une très simple, tout au plus, à la main droite: je ne leur conseille pas non plus d'étaler une grosse chaîne de montre, ainsi qu'un volumineux paquet de breloques; ce n'est pas de bon goût, comme tout ce qui rappelle l'ostentation.

Après trente-cinq ans les femmes doivent s'abstenir de bijoux *jeunes*, comme le corail, les turquoises et tout ce qui est fantaisie, à moins qu'il ne s'agisse d'une pièce excessivement curieuse et rare; car, à un certain âge

il vaut mieux ne porter aucun bijou, si l'on ne peut en avoir d'une valeur réelle.

Il ne faut pas oublier d'assortir ses toilettes à ses parures. Les perles blanches, l'or, les brillants vont avec toutes les couleurs; lorsqu'on ne peut avoir beaucoup de bijoux, on doit donc accorder la préference à ceux que je viens de citer. Le corail ne peut se porter qu'avec une toilette blanche ou noire, ou encore grise. Les turquoises sont très à la mode en ce moment que le bleu pâle est en vogue, mais une femme de goût n'en portera jamais avec une robe verte ou mauve, pas plus que des améthystes avec une robe bleue, etc.

Pour le jour, on réserve les parures en or massif, ciselé ou émaillé, ainsi que les camées et les émaux. Les pierreries, les perles fines et les brillants ne sont de mise que le soir. Porter des diamants en plein jour, même des dormeuses aux oreilles, est du plus mauvais goût Tout au plus peut-on se permettre des bagues; encore est-il préférable de ne les mettre qu'en cérémonie. Il faut qu'une bague soit d'une beauté bien merveilleuse pour oser la mettre sur son gant, le soir, sans risquer d'être ridicule. Pour éviter qu'une grosse bague ne gêne sous le gant,

on tourne la pierre en dedans de la main. On n'en porte plus guère qu'au quatrième et au cinquième doigt.

En résumé, se charger de bijoux, n'importe à quel âge, enlève la distinction; une jeune femme qui portera au cou et au poignet un simple velours noir, retenu par de beaux boutons de diamants, sera tout aussi élégante et beaucoup plus jolie et distinguée que celle qui chargera ses épaules d'une rivière, et ses bras de lourds bracelets.

Les jeunes filles surtout doivent être excessivement sobres de ces ornements. N'en possèdent-elles point un, qui passera, hélas! trop vite, qui leur est envié par toutes celles qui ne l'ont plus, et que la plus forte somme d'argent ne peut procurer? Cet ornement, d'un prix si inestimable, est leur jeunesse et le charme qu'elle leur procure; il leur donne le droit de se passer de tout autre, et elles seraient bien maladroites de l'enfouir, de le dissimuler, sous les ornements réservés à l'âge mûr.

Ah! ne composez pas vos mines si gentilles,
Ne faites point la dame aux grands airs triomphants.
Ne vous vieillissez point; restez, restez enfants.

. . . .

Ne venez pas encor dans la cité des femmes,
Prolongez vos beaux jours, gardez jeunes vos âmes.

. . . .

leur dit une femme d'élite, madame Delphine de Girardin.

La simplicité est le plus bel apanage de la jeunesse. Des joyaux plus ou moins riches n'ont jamais rendu une femme plus jolie ou plus jeune.

N'oublions pas de dire que les bijoux en cheveux et en jais se portent à tout âge, et qu'en deuil ils sont les seuls permis.

Pour les hommes, les parures se composent d'épingle pour la cravate, boutons de chemise et de manchettes assorties, bague chevalière. Le soir ils peuvent se permettre des pierres précieuses; cependant le bon goût veut qu'ils en usent avec une extrême sobriété; mais ils doivent s'en abstenir avec le plus grand soin dans le jour. Comme breloques à la chaîne de montre, ils mettent seulement un cachet et un riche médaillon.

Je ne veux pas terminer ce petit exposé, sans noter la signification que les Polonais donnent à chaque pierre précieuse, signification qu'elles

ont aussi à peu près parmi nous, ainsi que le rapport qu'une croyance superstitieuse de ce pays établit entre chaque mois et la qualité d'une pierre, en y attachant une influence occulte et inévitable sur la destinée des enfants qui naissent dans le mois. On n'oublie jamais, chez les Slaves, de faire figurer dans les bijoux qu'on s'offre aux anniversaires de naissances, la fameuse pierre, sous l'influence de laquelle est placée la personne fêtée. Peut-être mes jeunes lectrices trouveront-elles amusant d'adopter pour leur parure celle qui préside au mois qui les a vues naître ; ces renseignements pourront aussi leur servir de guide pour faire un présent gracieux et délicat à une amie.

Le *grenat* signifie *constance* et appartient au mois de *janvier*.

L'*améthyste* est symbole de *sincérité*, et est échue au mois de *février*.

Le *rubis*, présage de *courage* et de *loyauté*, s'offre en *mars*.

Le *saphir* et le *diamant* se partagent le mois d'*avril*, le premier comme garantie de *repentir*, le second d'*innocence*.

L'*émeraude* est l'emblème de *mai* et de l'*amour heureux*.

L'*agate* apporte à l'enfant qui naît en *juin* une *longue vie* et une *bonne santé.*

La *cornaline* préside au mois de *juillet*, et donne le *contentement d'esprit.*

Août est sous l'influence de la *sardoine* ou *sardonyse*, emblème de la *félicité conjugale*.

La *chrysolithe* préserve de la *folie* ceux qui naissent en *septembre*.

Le mois d'*octobre* serait bien à plaindre, car il est sous l'influence de l'*aigue-marine*, signe de *malheur*, si l'*opale*, qui lui est échu également, et qui est signe d'*espérance*, ne venait contre-carrer ce mauvais sort.

La *topaze*, qui préside au mois de *novembre*, promet la *prospérité*.

Et enfin la *turquoise*, symbole d'amitié, et la *malachite*, qui prédit des succès en tout ce qu'on entrepend, font de *décembre* un mois heureux entre tous !

Comme nous donnons plus loin, dans un chapitre spécial du *Savoir-vivre à propos de fleurs*, la liste des fleurs qui conviennent pour tel ou tel âge, et dans telle ou telle circonstance, nous prions nos lectrices de vouloir bien s'y reporter pour ce qui concerne la toilette à cet égard:

Une femme au-dessus de quarante ans doit

éviter de porter les chapeaux et les bonnets sans brides, ainsi que des robes blanches, excepté au déshabillé.

Après cinquante ans, une femme porte à l'intérieur une coiffure, ne serait-ce qu'une dentelle sur ses cheveux, et ne sort plus en *taille ;* en toilette décolletée, elle jette une dentelle sur ses épaules.

Les gants de chevreau glacé ne se portent jamais le matin.

Les *dessous*, bas, pantalons, crinolines, jupons, s'ils ne sont tous blancs, suivent en nuances une gamme ascendante du clair au foncé en arrivant à la jupe de dessus. Il y a quelques années à peine rien n'était plus laid que d'apercevoir un fragment de jupon ou autre vêtement de couleur foncé sous un blanc. Aujourd'hui les bas de couleur sont très en vogue, et l'on porte des pantalons et jupons en surah et en flanelle de couleur sous le jupon de dessus.

Une femme bien née soignant ses *dessous* plus que sa toilette extérieure, je pense inutile de spécifier qu'un jupon sale dessous un propre est tout simplement ignoble.

Il est bon d'éviter de se parfumer trop forte-

ment et surtout par des odeurs capiteuses : musc, tubéreuse, etc., qui risquent d'incommoder. Les personnes qui usent de ces fortes odeurs font soupçonner que la leur propre doit être bien désagréable et qu'elles cherchent à la dissimuler. Chaque âge, chaque sexe a ses parfums appropriés, comme des fleurs, des bijoux et des vêtements.

CHAPITRE XVIII

LE SAVOIR VIVRE DU CIGARE

C'EST un point excessivement délicat autant du côté de l'homme que du côté de la femme, et demandant beaucoup de ce tact dont j'ai tant eu déjà occasion de parler, que la tolérance du cigare.

Il existe deux camps bien distincts : le camp qu'on pourrait appeler conservateur, composé de nobles et respectables douairières, et de chevaleresques gentilshommes, ne voulant à aucun prix entendre parler de fumer devant le sexe féminin, et reléguant au rang de mécréant tout être qui porte avec lui la moindre odeur de tabac ; puis, le parti dit libéral, entièrement

recruté dans la jeunesse folle et sans gêne du siècle, jeunes hommes égoïstes et femmes avides, avant tout, de retenir autour d'elles une nombreuse société masculine.

Ces deux partis s'obstinant dans leurs opinions sans vouloir se départir de leurs idées, c'est le cas de le dire, même de l'épaisseur d'une cigarette, ont tort tous les deux, comme chaque fois qu'on croit se renfermer dans une perfection outrée en imitant la raideur du fer, et repoussant avec opiniâtreté tout raisonnement. Il est impossible dans cette vie de ne pas plier un peu, soit d'un côté, soit d'un autre, de ne pas arrondir les angles, si l'on ne veut se briser mutuellement.

L'habitude du cigare ou du tabac, en général, contracté par le sexe masculin, et qui contribue certainement à éloigner la femme de l'homme et réciproquement. est déplorable; mais, la situation étant donnée, il s'agit d'en tirer le meilleur parti possible.

Je ne cherche jamais à m'ériger en réformatrice de la société, je n'y arriverais d'ailleurs pas; ma tâche se borne ici à éclairer sur la manière de se conformer à ses usages selon les lois de la bonne compagnie.

La meilleure preuve qu'on doit éviter de blâmer des usages quelconques, c'est que ce qui est repoussé ici est admis un peu plus loin. En Russie et dans les pays méridionaux, les femmes fument sans qu'on songe à leur en faire un crime. Ne blâmons rien, conformons-nous simplement à ce qui se passe dans le pays que nous habitons.

Presque partout, mais dans les pays occidentaux principalement, l'usage ne permet pas à un homme de fumer devant une femme, et surtout devant une femme qu'il respecte. Bien des maris même ne fument pas en famille; mais hâtons-nous de dire que c'est pousser la chose à l'extrême; en ménage, on doit savoir se faire mutuellement des concessions, et c'est toujours un spectacle charmant que de voir des époux faire assaut de politesse.

Un homme doit éteindre son cigare, dès le seuil de la porte, lorsqu'il va dans une maison où se trouvent des dames.

Après le repas, si l'amphitryon offre des cigares et en prend lui-même, les invités accepteront de fumer; mais à moins que leur hôte veuille absolument qu'il en soit autrement, ils insisteront, s'il n'y a pas de fumoir, pour aller

fumer dehors, ou tout au moins dans la salle à manger. Il n'est pas convenable, lorsqu'il y a des dames invitées, de laisser fumer dans le salon. Cependant, si le mari donne l'exemple, on le suivra ; il ne faut pas être « plus royaliste que le roi, » mais un mari qui respecte sa femme n'autorisera jamais ses amis à se conduire dans le salon de sa femme comme dans un estaminet.

Une femme peut-elle autoriser un homme à fumer devant elle, et doit-il accepter ? Voilà une question brûlante, peut-on dire, sans jeu de mots. J'ose y répondre affirmativement pour certains cas. Je cite quelques exemples, dont j'ai été témoin, et qui pourront servir de règle.

Un homme éminemment spirituel et remarquable sous tous les rapports, originaire de l'Orient, ne pouvait absolument se passer de ses cigarettes de tabac turc, sous peine d'éprouver, au bout d'un quart d'heure, des bâillements continus, de voir son esprit s'affaisser et s'éteindre au bout d'une demi-heure, et de souffrir ensuite d'une migraine qui abattait ses forces. Pour ce motif, il visitait rarement des dames, sauf une femme très distinguée qui, désireuse de jouir de sa conversation, l'autorisait, par exception, à fumer chez elle. Mais, comme il appartenait à

la meilleure société, tout en profitant de cette permission, il éteignait instantanément sa cigarette lorsqu'on annonçait une visite.

Se trouvant, un jour, dans une promenade publique avec un vieil ami, une dame déjà d'un certain âge suppliait celui-ci de ne pas faire trêve avec son habitude de fumer, sachant que c'était une privation pour lui. Il s'y refusait positivement.

— Mais quand vous dînez chez moi, vous fumez bien ! insistait-elle.

— C'est vrai, puisque vous êtes assez bonne pour le permettre, mais là nous sommes seuls, ou en famille; ici, le monde qui me verrait, pourrait trouver à redire ; puis, si quelques messieurs de vos connaissances s'approchaient, ils se croiraient le droit d'en faire autant et autour de vous s'établirait une espèce de tabagie.

Je pense que mes lecteurs et mes lectrices saisiront les nuances qui distinguent les deux cas que je viens de citer, et qui ont été parfaitement comprises par les interlocuteurs de l'un et de l'autre sexe.

La fameuse réponse si connue d'une dame à un monsieur qui lui demandait, dans un wagon, si la fumée du cigare ne l'incommodait pas :

Monsieur, je n'en sais rien, car on n'a jamais fumé devant moi, est très belle, comme leçon à un homme qui se permet une demande forçant presque à une réponse affirmative; mais je préfère encore l'assaut de courtoisie suivant.

Deux dames, dont l'une âgée, arrivées un peu tard, cherchaient des places dans un train express pour le Midi. Les compartiments étaient tous presque complets. Dans un, ne se trouvaient cependant que deux messieurs qui, aussitôt qu'ils aperçurent des dames se disposant à monter, s'empressèrent de dire assez peu poliment : « Ici, on fume! » Celles-ci rebroussèrent chemin et tombèrent sur le compartiment des dames seules, où sept places étaient déjà occupées. Nouvelle impossibilité. L'heure pressait :
— En voiture, criait l'employé de service.

— Tant pis! plutôt que de nous séparer, montons avec ces messieurs. Qu'ils fument, s'ils veulent! dit la plus âgée.

Je ferai remarquer que ce n'était pas le compartiment destiné aux fumeurs.

En s'installant, elle ajouta d'un ton bienveillant, mais non dépourvu d'une légère ironie :

— Continuez à fumer, messieurs; je ne veux pas savoir si nous n'avons pas plus le droit de vous envoyer dans le compartiment des fumeurs que vous de chercher à nous éloigner. N'importe! Ne vous gênez pas! Je suis désolée seulement de vous imposer notre présence, mais nous n'avons pu trouver de places autre part.

Dès le commencement de la phrase, ces messieurs, qui appartenaient à la meilleure société étrangère, parurent fort étonnés, car ils s'attendaient à des plaintes et à des paroles aigres et sévères; ils ôtèrent les cigares de leurs bouches où ils les avaient placés d'un air résolu en voyant des femmes, et se mirent aussitôt à protester.

— Non, madame, nous ne profiterons pas de votre permission, dit l'un d'eux; nous connaissons trop le respect qui est dû au sexe féminin pour abuser de votre indulgence, et nous sommes, maintenant que nous pouvons l'apprécier, trop heureux de votre société pour la fuir. Excusez l'égoïsme de pauvres voyageurs!

— Mais vous allez être privés, messieurs, insiste la vieille dame avec bonté; je vous assure que, la glace de la portière étant baissée, la fumée ne pourra nous incommoder. En voyage,

il faut savoir se faire des concessions mutuelles : nous saurons supporter la fumée du cigare, et vous, messieurs, vous saurez nous souffrir près de vous.

— Ah ! vous tenez absolument à conserver le beau rôle ! Il est vrai qu'en vous repoussant tout à l'heure, nous avons agi impoliment, reprit le second ; eh bien ! je ne fumerai pas, quoi qu'il m'en coûte réellement, ajouta-t-il avec énergie, en jetant son cigare par la portière ; je vous prouverai que je puis dominer mes goûts et sais m'imposer une privation de quelques heures plutôt que de manquer aux égards qu'un galant homme doit à votre sexe.

Ces messieurs, très honteux de leur maladresse et désireux de la réparer, furent excessivement polis et prévenants le reste du voyage, jusqu'au moment où ces dames les quittèrent étant arrivées à leur destination.

Certaines personnes trouveront peut-être que mes héroïnes auraient mieux fait d'aller quérir le chef du train pour expulser ces compagnons de voyage du compartiment et les reléguer dans celui des fumeurs. Je ne sais si elles en auraient eu le droit, mais cette victoire, acquise par l'ur-

banité, l'indulgence et en même temps le sentiment de la dignité, me paraît plus belle que celle qui n'est due qu'à un droit réclamé avec aigreur.

Nous ne devons jamais oublier que c'est notre faiblesse et notre mansuétude qui font notre force.

Pour me résumer, je dirai donc, l'état de choses actuel étant donné, la femme doit autoriser le cigare, afin qu'on ne se passe pas de sa permission, et, parce qu'une concession appelle une concession ; l'homme ne doit accepter l'autorisation qu'avec discernement et sans abus, afin de ne pas obliger la femme à revendiquer ses droits.

CHAPITRE XIX

LE SAVOIR-VIVRE EN AMEUBLEMENT.

Le savoir-vivre étant la connaissance des usages, on le trouve partout et dans tout. Il s'infiltre dans les moindres actions de notre existence, et c'est pourquoi, lorsqu'on a dit de quelqu'un : *Il* ou *elle manque de savoir-vivre*, cela veut tout dire, car cela signifie : *c'est une personne sans éducation, sans habitude du monde, vulgaire, dont la fréquentation entraînerait une suite d'incidents fâcheux et dont le commerce serait évidemment peu agréable.* De ceux qui manquent de savoir-vivre, on n'a à attendre ni égards, ni gracieuseté, ni bons rapports.

Un observateur philosophe, en entrant dans

une maison, avant même d'avoir aperçu la maîtresse de céans, saura dire si elle a du savoir-vivre, de l'esprit et du cœur, ou si elle ne possède qu'une seule ou aucune de ces qualités; rien ne révèle le caractère comme l'intérieur d'une maison.

Dans l'ameublement, il existe donc aussi un savoir-vivre, un usage qu'il faut connaître et observer. Il n'est point question ici de plus ou moins de luxe, mais simplement de l'arrangement.

Je n'entrerai pas dans des détails bien connus; chacun sait, maintenant, quels sont les meubles, en général, qui sont destinés à la chambre à coucher, au salon, etc. Il est tout à fait hors d'usage de placer une armoire à glace dans un salon, ainsi qu'une chaise longue. Dans les chambres à coucher, on doit dissimuler autant que possible les lavabos, tables de nuit, et même le lit, à moins qu'il ne soit très paré. Des portemanteaux, ni aucun ustensile de toilette, ne doivent être ostensibles dans une chambre à coucher où l'on fait entrer des visiteurs.

Dans le cabinet de toilette, il est très élégant au contraire d'étaler sur la table les menus objets qui servent à la toilette : brosses à tête, à

habits, à ongles, à dents, éponges, démêloir, peignes fins, peignes à lisser, ciseaux, limes, pinces, boîtes à poudre de toute espèce, flacons d'eaux de toilette, d'essences, d'odeurs, pots de pommade, de crème froide, etc.; mais cela ne peut être qu'à la condition que tous ces objets soient excessivement luxueux, ce qui n'est permis que dans une grande position de fortune.

Ensuite, cet étalage demande un grand soin. Dans les bonnes familles bourgeoises, où l'ordre, la propreté, l'économie du temps et de l'argent sont recherchés sévèrement, tous ces objets sont renfermés; c'est plus réservé, plus délicat et moins vain.

Dans un salon, on supprime les petits cadres de photographie de famille, et tous les petits souvenirs intimes qui appartiennent à la chambre à coucher ou tout au plus au cabinet de travail. Une bibliothèque se place dans la chambre à coucher, de préférence au salon; cependant on l'admet plutôt encore dans cette dernière pièce que dans la salle à manger, à défaut du cabinet de travail ou du petit salon où elle est à sa vraie place.

Près de la cheminée, dans le salon ou dans toute pièce où l'on reçoit, est placé à droite un

fauteuil pour la maîtresse de la maison, et en face un fauteuil ou un canapé pour les visiteurs.

Sur une table voisine, doivent être déposés une écritoire, des livres, des albums, des journaux et une coupe contenant des cartes de visite; celles-ci ne se placent plus dans le cadre autour de la glace, comme jadis.

Un lit ne doit jamais figurer ostensiblement dans une salle à manger, ainsi qu'aucun objet de toilette.

On ne s'assied jamais pour dîner ou déjeuner sur un canapé ou un fauteuil. On ne met généralement pas de glaces dans les salles à manger, mais on peut y mettre un miroir.

Lorsqu'on reçoit, les ameublements suivent une tout autre disposition. Dans le vestiaire (si on le peut, on en fait deux, un pour les hommes et un pour les femmes), lequel doit être abrité autant que possible, se trouvent une psyché, un lavabo muni d'ustensiles de toilette, boîtes de poudre, flacons d'odeur, peignes, épingles à cheveux, fil, aiguilles, ciseaux et épingles à tête, en cas de réparations nécessaires à une toilette.

Le salon destiné à la danse est dégarni de ses meubles ordinaires; si l'on n'a pu placer les

canapés et les fauteuils dans une pièce voisine, on les range le long des murs; un rang ou deux de chaises volantes, suivant la grandeur de la pièce, sont alignées devant pour les danseuses. Les chambres à coucher dégarnies le plus possible des meubles qui rappellent leur destination, le lit dissimulé par des rideaux et des paravents si l'on en a, sont disposées pour les tables de whist; dans la salle à manger, on dresse le buffet.

On ne place des portraits de famille que dans les chambres à coucher et cabinets de travail, très rarement dans un salon, et jamais dans une salle à manger.

Dans une chambre de jeune fille, il ne doit y avoir ni tableaux, ni statues représentant des nudités ou des scènes romanesques. Les chaises longues, les lits élevés sur gradins, en sont aussi exclus; à peine si l'on y autorise une armoire à glace. La mousseline et la perse y jouent le plus grand rôle; tout doit y être pudique et voilé (1).

(1) On trouvera des détails plus étendus sur l'*Ameublement* proprement dit dans la nouvelle édition de notre volume *le Maître et la Maîtresse de maison*, où ils sont accompagnés de dessins *ad hoc*.

CHAPITRE XX

DU SAVOIR-VIVRE A PROPOS DE FLEURS.

Les fleurs ont un langage, personne ne l'ignore; c'est-à-dire qu'elles représentent chacune une idée, un sentiment, dont elles sont le symbole et l'emblème. Dans bien des cas, connaître ce langage touche de près au savoir-vivre, et l'ignorer peut être cause de bien des bévues.

Il est des fleurs dont une jeune fille ne doit point se parer et qui sont spécialement destinées aux femmes ; et offrir un bouquet composé de certaine façon peut devenir une offense.

Ainsi, la *rose pompon*, qui représente la grâce enfantine,

La *rose blanche*, signifiant la candeur,
Le *bouton de rose*, ou plutôt la rose encore en bouton,
La *sensitive*, symbole de la pudeur,
Le *troène*, symbole de la jeunesse,
La *verveine*, image de la pureté,
La *primevère*, qui dit printemps et amitié, ainsi que la *pervenche*,
Le *myosotis*, doux souvenez-vous,
Le *muguet*, bonheur printanier,
La *marguerite*, innocence,
Le *lis blanc*, pureté,
sont particulièrement des fleurs destinées aux jeunes filles et seraient presque ridicules pour une femme d'un âge mûr.

Le *lilas blanc*, emblème de la jeunesse, convient encore aux premières, mais jamais le *lilas* lilas, qui, à cause de sa signification, ne doit parer qu'une jeune femme.

Il en est de même de la *mauve*, de la *chalcédoine* et de la *quintefeuille*, synonymes d'amour maternel.

La jeune fiancée se couronne de *myrte* (amour pur) et de *fleurs d'oranger* (emblème de la virginité).

La *violette* et la *coquelourde*, symbole de mo-

destie, appartiennent à tous les âges, ainsi que le *réséda*, qui a sa place marquée dans tous les bouquets, surtout dans ceux destinés à de jeunes filles, à cause du parfum suave caché sous son enveloppe modeste et signifiant que les qualités intérieures peuvent plaire plus que la beauté, au contraire de la *morelle cerisette* qui signifie beauté sans bonté.

L'*aubépine*, qui signifie espérance, appartient encore à la jeunesse, ainsi que l'*églantine*.

La *rose rose*, emblème de la femme dans l'épanouissement de sa beauté; la *rose jaune*, emblème de l'amour conjugal; la *fleur de pêcher*, la *jonquille*, ne peuvent convenir qu'à une femme mariée.

Tout le monde sait que la *belle-de-jour* représente la coquetterie, et la *belle-de-nuit*, la timidité.

> Coquettes, c'est votre emblème;
> Le grand jour, le bruit vous plaît.
> Briller est votre art suprême;
> Sans éclat, le plaisir même
> Devient pour vous sans attrait.
> Votre sœur, non moins jolie,
> Qui fuit la clarté des cieux,
> Des nuits compagne chérie,
> Nous montre, en cachant sa vie,
> Le vrai secret d'être heureux.

Toutes les fleurs d'un rouge vif ont une signification peu convenable pour une jeune fille; elles sont spécialement l'apanage des hommes et des sentiments violents; tels sont le *laurier rose*, l'*œillet rouge*, le *coquelicot*, la *capucine*, la *fraxinèle* rouge.

Le *glaïeul*, l'*hortensia*, le *nénufar* signifient indifférence et froideur; le *narcisse*, le *soleil*, l'*héliante*, sont les symboles bien connus de la fatuité.

Le *chèvrefeuille*, le *lierre*, signifient liens, attachement, ainsi que la *nigelle* et la *clématite*. Le *saxifrage* est signe d'amitié, ainsi que le *cynoclose;* la *fougère* l'est de la confiance.

L'*hellébore* représente le bel esprit, et le *genêt d'Espagne*, les vertus domestiques.

Il faut éviter le *souci*, qui est l'emblème de la jalousie et des inquiétudes; la *rose musquée* et l'*œillet panaché*, qui signifient affectation.

Le *laurier* proprement dit ne s'offre qu'à ceux qui sont victorieux et triomphants; l'*olivier* est un gage de paix et de concorde, ainsi que le *grenadier*.

L'*onagre*, la *gentiane jaune*, la *barbe de Jupiter*, signifient fierté, puissance, orgueil; le *lis jaune*, ostentation.

La *scabieuse* est la fleur des veuves, elle signifie deuil; l'*if* est signe de tristesse; le *cyprès*, de regret, ainsi que l'*asphodèle* et l'*adonide;* l'*angélique* est le symbole de la mélancolie. L'*absinthe* est l'emblème de peines de cœur, par analogie sans doute avec son amertume qui est proverbiale; l'*anémone* veut dire abandon.

Voici encore quelques renseignements sur les fleurs les plus usitées pour parures ou composition de plates-bandes et de bouquets.

La *giroflée* est l'emblème du luxe et la *tulipe* de la magnificence; le *blé* est synonyme d'abondance, tandis que le *basilic* l'est de la pauvreté.

La *tubéreuse* (volupté) exhale un parfum capiteux, dont il ne faut pas abuser.

Chaque espèce de roses a sa signification; après celles que nous avons déjà décrites, il y a encore la *rose de Bengale*, qu'on dédie aux beautés étrangères; la *rose de Provins* est l'attribut de l'amour de la patrie; la *rose de tous les mois* l'est de l'éclat passager; la *rose trémière*, de la beauté noble; la *rose à cent feuilles*, du plaisir; la *rose mousseuse*, de la volupté.

Le *pois de senteur* est un symbole charmant

de la délicatesse; la *mélianthe*, de l'hospitalité; le *perce-neige* est d'un heureux présage; le *palmier* signifie persévérance, et la *pariétaire*, misanthropie.

Quelquefois, ainsi que nous l'avons déjà vu, la même fleur varie de signification suivant ses espèces; ainsi l'*ophryse-araignée* représente l'adresse, et l'*ophryse-mouche*, l'indiscrétion. D'autre part, le *liseron* est l'emblème de la faiblesse; l'*amaryllis* porte toute une devise avec elle-même, *Très belle je brille.*

Voici encore deux plantes que j'avais omises et qui peuvent figurer dans le bouquet d'une jeune fille : la *coronille* (ingénuité) et le *gattilier* ou *agnus-castus* (chasteté).

De même qu'il y a de bonnes et de mauvaises fées, il y a des plantes *jettaturas* et qui sont de funestes pronostics, telles que : la *buglose* (tromperie), la *ciguë* (perfidie), la *ciste* (jalousie), la *cytise* (dissimulation), le *champignon* (méfiance); l'*ivraie* est l'emblème du vice; éloignons-les donc avec soin.

Citons encore, avant de terminer, le *buis* (fermeté, stoïcisme); le *houx* (défense, cela se comprend facilement); le *jonc*, représentant, cela va de soi, la docilité, puisqu'il se plie à tous les

caprices; l'*hièble* ou le *sureau* (humilité), la *menthe* (vertu), les *mille-feuilles*, guérison et santé.

Dans cette courte nomenclature, faite rapidement, au vol de la plume, j'ai oublié sans nul doute un grand nombre de ces innombrables ornements de nos jardins et de nos campagnes; mais je crois avoir signalé les fleurs les plus connues et le plus fréquemment employées dans les bouquets et les parures.

Quant à la *pensée* (emblème de souvenir, qui accompagne pendant l'absence et la séparation), je l'ai conservée pour la dernière, afin de vous l'offrir, lecteurs et lectrices, au moment de nous quitter.

CHAPITRE XXI

COMPLÉMENT.

Questions de savoir-vivre et de convenances.

Évidemment, bien des détails m'ont échappé au premier abord, et bien des usages n'ont pu être classés dans tel ou tel chapitre. C'est surtout dans cette nouvelle édition que je suis à même de réparer maintes omissions, dont je dois la remarque aux lettres que l'on a bien voulu m'écrire. Néanmoins, je m'efforce de ne pas m'éloigner du cadre que je me suis tracé, et de ne pas faire irruption dans celui de mes autres volumes, la *Science du monde* et les *Usages et coutumes*, qui traitent à

peu près du même sujet, mais envisagé sous un autre rapport.

Je vais donc, pour ainsi dire, ajouter un post-scriptum aux principaux chapitres dont j'ai déjà corrigé les usages surannés en revoyant cette nouvelle édition.

I

Le savoir-vivre à table. — Epiphanie et réveillon.

On place le gâteau de l'Epiphanie sur la table avant de le couper ; puis le domestique ou le maître de la maison, selon le degré de cérémonial ou d'intimité qui préside au dîner, recouvre le gâteau d'une serviette et le découpe sous la serviette, afin qu'on ne puisse pas s'apercevoir si le couteau rencontre la fève, laquelle, maintenant, est souvent remplacée par de petits bonshommes en porcelaine. On fait circuler le gâteau autour de la table étant toujours recouvert ; chacun prend un morceau sans le voir, sous la serviette. Celui ou celle qui rencontre la fève le dit aussitôt, et, la plaçant sur une assiette, l'envoie à la personne qu'elle choisit pour roi ou reine.

Je conseille à une jeune fille, si elle se trouve

dans le cas de choisir son roi, de prendre un bon vieil oncle ou un vieil ami, à moins qu'elle n'ait là son fiancé. Un jeune homme évitera de choisir pour reine une jeune femme, à moins qu'elle ne soit la maîtresse de la maison ; il choisira une jeune fille, la jeune maîtresse de la maison de préférence ou sa cousine.

La personne qui a trouvé la fève, si elle tient maison, offrira à dîner le dimanche suivant aux personnes chez qui elle a trouvé la fève, et à sa reine ou à son roi ; s'il s'agit d'un homme célibataire, il enverra un petit cadeau dans la semaine à sa reine ; ce cadeau, selon le degré d'intimité, sera ou un bouquet, ou un album, ou des bonbons, ou encore du gibier ou du vin de prix, surtout si ces produits proviennent de ses propriétés ; il pourra aussi organiser une partie de plaisir.

A propos du produit de ses terres, il est toujours reçu d'en offrir en tout temps, mais il faut que ce soit de qualité supérieure.

?

Les règles présidant aux réunions de la nuit de Noël sont moins connues que celles concernant les dîners et les déjeuners. Les invitations

ont lieu sans cerémonie sur une simple carte de visite, où il est dit qu'*on attendra M. ou Mme*** pour faire réveillon*. La personne invitée répond de même par une carte, si elle accepte ou refuse. Au reste, si l'on ne procède pas avec plus de formalités, c'est qu'on ne réunit d'ordinaire, ce jour-là, que la famille ou les amis intimes. Le réveillon doit conserver un certain ton de recueillement, et une trop grande gaieté y serait déplacée. Ainsi, la toilette décolletée n'y est pas admise ; les femmes adoptent une toilette de ville élégante, avec laquelle elles puissent aller à la messe après ou avant le souper.

Passons maintenant dans la salle à manger.

Tous les plats se servent ensemble sur la table comme pour un ambigu ou pour un buffet. Le couvert se met sur une nappe de même que pour un dîner, sauf que le service, assiettes, couteaux et couverts, sont ceux de dessert, accompagnés de serviettes à thé.

Les mets traditionnels et obligatoires de tout réveillon consistent principalement en *bouillie*, charcuterie et petits gâteaux. On ne sert que du vin de Bordeaux, jamais de vin de Champagne, ni de vin de Madère, pas plus que de café ni de liqueurs.

Il est de bon goût de se servir le moins possible des domestiques pendant la nuit de Noël; il est sous-entendu qu'on les laisse à leurs dévotions; c'est dans le but de faciliter la tâche des maîtres de maison, qui offrent eux-mêmes, que tout est préparé d'avance sur la table.

Voici dans quel ordre on dresse et présente les plats; en même temps, cela nous donnera un menu ordinaire de réveillon, auquel il est très facile de retrancher et de modifier, suivant la position de chacun :

Au milieu de la table est la soupière contenant la bouillie à la vanille traditionnelle, que l'on mange en premier avec des macarons, des gaufres ou des petits plaisirs. Autour sont rangés les hors-d'œuvre chauds posés sur des réchauds, et les plats montés, dans lesquels la charcuterie joue le principal rôle. Ce sont des pieds de cochon truffés, des boudins blancs et noirs, des tranches de hure et de galantine pistachée sur des gelées transparentes aux fruits. On y entremêle généralement au moins un plat de poisson en mayonnaise. Les bouts de table sont occupés par des plum-puddings et des salades russes. On relève la bouillie par un plat monté, ou une dinde froide truffée. Les

pâtés de foie gras et les rillettes de Tours ne sont pas oubliés. Le dessert est artistement entremêlé; il s'y trouve des bonbons et des sucreries en profusion.

Malgré l'attrait que ce repas pourrait avoir pour les enfants, je ne conseillerai jamais de les y laisser assister, une veillée aussi longue ne pouvant être favorable à leur santé.

On leur fera, à neuf heures du soir, un petit réveillon autour d'un arbre de Noël, qui, ne leur causant pas de fatigue, ne leur laissera que de bons souvenirs.

?

En réponse à une question posée, si l'on peut inviter à dîner à l'aide d'une carte de visite, je regrette de dire que c'est bien sans façon. Une invitation à dîner adressée à une famille que l'on tient en considération, est l'objet, ordinairement, d'une visite spéciale, ou, au moins, d'une lettre ou d'un billet, si l'on ne veut pas faire la cérémonie de cartes imprimées.

On écrit les billets, maintenant. sur ces grandes cartes bristol qui servent de petits papiers à lettres, et sur le côté desquels on fait

graver en travers, en place de monogramme, le fac-simile de sa propre signature.

Les invitations faites de vive voix pendant une visite chez la personne n'ont pas besoin d'être renouvelées par lettre, sauf pour les cérémonies où il y a des invitations imprimées, telles que bals, concerts, grands dîners officiels, mariages, enterrements, etc. ; dans ces cas, malgré l'invitation de vive voix, on envoie l'invitation écrite.

Pour les dîners la réponse est obligatoire; elle peut se faire sur carte de visite. Les cartes de visites peuvent aussi s'employer pour les invitations aux réceptions de jour ou de soir, mais non de gala. *Madame une telle restera chez elle tel jour;* cette carte s'envoie même aux hommes seuls. Si c'est une sauterie, on ajoute : *On dansera au piano.*

?

Etant donné qu'on reçoit à dîner deux hommes de haut rang, mais le plus jeune se trouvant dans une position beaucoup plus élevée que le plus âgé, auquel des deux la maîtresse de maison doit-elle donner le bras? Ce cas, qui se présente souvent, est difficile à résoudre et doit

être évité autant que possible lorsqu'on fait des invitations.

En général, on donne le pas au plus âgé; cependant un prince royal, même jeune, passe avant son aide de camp âgé ou n'importe quel homme âgé; un patron passera avant son employé. Il faut donc connaître les fonctions des individus pour pouvoir apprécier.

La personne en l'honneur de laquelle on donne un dîner occupe la place d'honneur à table. Un prêtre est toujours placé à la droite de la maîtresse de la maison; cependant, s'il est un intime, un proche parent par exemple, un frère, ou encore le précepteur des enfants, il pourra céder cette place à un haut personnage, et sera placé à gauche.

On ne doit faire aucune cérémonie pour accepter telle ou telle place à table. Il serait fort impoli de récuser, par exemple, la place à côté de la maîtresse de la maison, afin de la céder par politesse à une autre personne. C'est un honneur que l'on vous fait et qu'on doit accepter avec reconnaissance. Ainsi ne saurai-je trop recommander à une maîtresse de maison de marquer d'avance les places de chaque convive, afin qu'il n'y ait aucune hésitation à cet égard.

Je conseillerai, à un déjeuner, le jour de la première communion, de placer la petite fille à la gauche de son père, pour lui faire honneur; mais, au dîner, elle reprendra sa place au bout de la table.

On n'invite, ce jour-là, que la famille à dîner; les seuls étrangers pouvant être admis sont l'institutrice et le prêtre qui ont préparé l'enfant à sa première communion.

?

C'est toujours de la dame placée à sa droite à table que le cavalier s'occupe; cependant, si celle-ci cause avec son cavalier de droite, il peut parler à celle de gauche. Mais il est très impoli à un homme de laisser, sans s'occuper d'elle, la femme qui est confiée à ses soins. Il s'occupe à la servir, à la faire servir par les domestiques; il lui verse à boire, si les vins sont sur la table; il lui passe les hors-d'œuvre, les piments, le pain, lui pèle les fruits, etc.

C'est à elle qu'il offre son bras quand on se lève de table. On rentre donc au salon dans un autre ordre qu'on n'en est sorti. La maîtresse de maison, acceptant le bras de son voisin de

gauche, laisse passer tout le monde devant elle; son mari entre le premier avec la même dame qu'il a amenée à table, et qui a occupé sa droite, les autres convives entrent à la suite sans trop se préoccuper de l'étiquette. D'ordinaire, au sortir de table, on cause avec animation, et la formalité, la raideur qui préside à l'entrée dans la salle à manger, a disparu.

II

Explications au sujet des cartes de visites.

Est-il obligatoire de laisser ou d'envoyer une carte par personne que l'on visite, ou une seule carte suffit-elle pour toute la famille?

Un exemple va répondre de lui-même: M. A*** va visiter une famille composée de M. et Mme Henri B*** et leur fille, âgée de vingt ans, qui habitent avec la mère de Mme B***, Mme C***, plus un vieil oncle, dont ils sont héritiers, M. D***; Mme C*** a encore une fille non mariée âgée de vingt-cinq ans demeurant avec elle.

M. A*** ne laisse qu'une seule carte! il faudra donc qu'on se la passe de main en main? ou bien, le concierge dira à M. et Mme Henri B*** quand ils rentreront: — Voici la carte

de M. A*** qui est venu pour vous voir, regardez-la, puis rendez-la-moi pour que je la fasse voir à votre oncle, à votre belle-mère, à votre belle-sœur, etc., quand ils rentreront !

Si M. A*** trouvait Mme B*** chez elle, il ne manquerait pas, si les autres personnes de la famille n'étaient pas au salon, de s'informer de leurs nouvelles, et ensuite il laisserait une carte chez le concierge en sortant pour chacune d'elles, à moins encore qu'une de ces personnes ne le reçoive dans son appartement particulier.

La politesse exacte exige qu'un homme dépose autant de cartes qu'il y a de personnes connues de lui dans la famille (sauf les enfants), et si ces cartes sont sous enveloppes, il y aura une enveloppe pour chaque personne; ce n'est que par mesure d'économie que l'on a pris l'habitude de mettre deux ou trois cartes sous la même enveloppe, en mettant sur la suscription : « Monsieur et Madame. »

Au reste, cette exigence n'est guère onéreuse que pour les hommes, les femmes ne remettant pas de cartes pour les hommes ni pour les jeunes filles, elles ne déposent de cartes que pour les femmes de la famille.

Donc, M. et Mme A*** envoyant des cartes

M. et Mme B*** et leur fille, mettront une carte collective, M. et Mme A***, qui est pour Madame, et deux cartes de M. A*** tout seul, une pour M. B*** et une pour Mlle B***, si celle-ci est déjà en âge d'aller dans le monde.

Pour deux frères, un homme laissera deux cartes; une femme laisse deux cartes pour deux dames, etc.

C'est une erreur de croire que l'on a tout le mois de janvier pour envoyer des cartes de visites comme pour les visites. L'envoi des cartes de visites doit être fait le jour de l'an, sauf les cas de force majeure : par exemple, s'il s'agit de personnes que l'on ait oubliées et qui vous ont envoyé des cartes.

La carte ne dispense pas de la visite, on ne saurait trop le répéter; elle est seulement destinée à porter les vœux le premier janvier aux personnes que l'on ne peut visiter ce jour-là.

La visite ne dispense pas de l'envoi de la carte, sauf celle faite le jour de l'an même.

Lors même qu'un mari ne rend pas de visites en compagnie de sa femme, et connaît peu ou pas du tout les dames auxquelles sa femme envoie sa carte, à l'occasion du jour de l'an, il doit joindre la sienne ou aller la déposer chez

ces dames; et d'autant plus, si ces dames viennent chez lui visiter sa femme, quoiqu'il ne les y rencontre pas, par suite de son absence.

Il n'est jamais trop tard d'envoyer sa carte ni de faire une politesse parce qu'on aurait manqué à la faire en temps voulu.

III

Le bon ton masculin.

Il paraît qu'il est nécessaire que je répète dans quelles circonstances les hommes doivent endosser l'habit noir, la cravate blanche, en un mot le costume de cérémonie; énumérons :

Dîners, bals, réunions, théâtres, où les femmes se trouvent en cheveux et décolletées.

Messes de mariage,

Messes d'enterrement,

Solennités officielles.

Pour une visite de jour qui n'est pas officielle, la redingote croisée est seule admise.

Un jeune homme qui se présente à un supérieur pour solliciter un emploi, ne sera pas déplacé en se présentant en habit, quoique cependant il puisse le faire en redingote.

On ne met jamais une cravate blanche qu'avec

un habit. Voilà longtemps que le gilet blanc est abandonné pour la toilette de cérémonie avec l'habit; on porte le gilet noir excessivement échancré, avec ou sans transparent.

Le gilet blanc, en piqué pour l'été, en lainage pour l'hiver, se porte avec la redingote croisée.

J'ai déjà dit que c'était la main ou le bras droit qu'un homme offre à une femme qu'il doit conduire, et cela dans n'importe quelle circonstance; d'abord parce que la place d'honneur est à droite, puis parce que, si l'homme est en uniforme, son épée, s'il donnait le bras gauche, irait s'empêtrer dans la robe de la femme; parce qu'enfin les figures de la contredanse sont combinées pour cela, et qu'il n'est pas possible de faire tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Encore, si l'on marche dans la rue, à droite est toujours le mur, à gauche le ruisseau.

Un homme ne doit jamais faire de visite à des femmes du monde accompagné d'un chien, à moins qu'elles ne l'aient prié avec une insistance particulière de le leur amener.

Un homme ne doit pas s'empresser de remettre son chapeau sur le seuil de la porte d'une pièce où se trouve une femme, mais attendre qu'il soit de l'autre côté de la porte.

Les mères doivent insister autant que possible auprès de leurs fils pour leur faire prendre l'habitude de se découvrir facilement.

Ainsi, il est fort juste que les hommes restent couverts dans les endroits publics où tout le monde est couvert, mais il est vraiment impoli que, dans un bureau où les employés et le chef de la maison sont la tête découverte, des clients se croient le droit de garder leur chapeau sur la tête! Cependant cet usage est toléré, mais l'homme qui est assez poli pour y faire exception est mieux consideré.

En voiture, même fermée, un homme conserve son chapeau sur la tête, en présence d'une femme.

Un homme doit cesser de fumer dans tout lieu public fermé où des femmes peuvent entrer, lors même qu'il n'y en aurait pas dans le moment même : gares de chemins de fer, magasins, bureaux de banque, expositions, etc. Exceptons les estaminets, où les femmes sont censées ne pas aller, du moins les femmes devant lesquelles on ne fume pas. Une ordonnance récente vient d'être affichée dans les bureaux de poste pour interdire d'y fumer. Il est absolument interdit de fumer dans les bureaux de toutes les grandes administrations.

Je recommande à mes lecteurs masculins le chapitre du second tome, la *Science du monde*, traitant spécialement des relations féminines et masculines; ils y trouveront une foule de petits renseignements très demandés.

Un homme doit sacrifier son cigare lorsqu'il rencontre une femme de sa connaissance dans un endroit public, ou lorsqu'il entre dans une maison. Il est de très mauvais goût de déposer le bout de cigare dans l'antichambre ou dans l'escalier pour le reprendre en sortant, et tout à fait inconvenant de garder le cigare à la main en parlant à une femme que l'on respecte. Il n'est non plus convenable d'allumer son cigare dans l'antichambre avant de sortir.

Il y a grand nombre d'hommes, surtout de jeunes gens appartenant au monde des affaires, ayant plus l'habitude des *hall*, de la Bourse, des études, des banques, des tribunaux, des bureaux et magasins, qui s'oublient facilement et à leur insu. Ils remettent leur chapeau sur la tête en parlant, par distraction, avant de franchir la porte, ou ils sortent machinalement de leur poche un cigare, chiffonnent une cigarette, en parlant. Je connais une femme qui devant une telle action est immédiatement sortie d'une étude en saluant.

En province encore plus qu'à Paris, un homme rencontrant dans la rue une femme de sa connaissance, doit se borner à la saluer, mais éviter de s'arrêter pour lui parler, surtout s'ils sont jeunes tous deux; si c'est à la promenade, et à moins que l'usage n'en soit pas accepté dans la localité où ils se trouvent, il peut se promener avec plusieurs dames, mais non avec une seule.

C'est manquer de savoir-vivre, à moins qu'on ne désire faire ouvertement la cour à la fille de la maison, que de s'implanter, pendant toute la durée de la promenade, auprès de la même famille. Comme aussi la quitter avec trop d'empressement pourrait être un procédé blessant. Toutes ces nuances sont affaire de tact, et des règles définies ne peuvent être établies.

IV

Jeunes filles et orphelines.

La sœur aînée qui remplace sa mère, absente ou décédée, jouit de toutes les prérogatives de la maîtresse de maison, comme elle en assume tous les soucis; lorsque son père la charge de donner un dîner prié, elle se place en face de lui;

et lorsqu'il s'agit d'un dîner composé uniquement de sexe masculin, on la sert la première. Lorsqu'il y a des dames, elle est servie la dernière. Les autres sœurs plus jeunes sont considérées et traitées comme si elles avaient leur mère.

Dans un dîner ou un déjeuner d'hommes seuls, les jeunes filles peuvent s'abstenir d'y paraître. La maîtresse de la maison se retire après avoir pris un peu de dessert, laissant ces messieurs causer et savourer les vins et les liqueurs. Dans ce cas, on sert le café dans la salle à manger ou au fumoir.

Quand une jeune fille, orpheline de mère, se marie, sa sœur mariée, si elle en a une, ou une parente âgée, si elle n'a pas de sœur, remplace la mère, soit en demeurant chez la jeune fille pendant les préparatifs du mariage, soit en donnant toutes les entrevues, dîners, etc., chez elle-même. Il va sans dire que la parente est traitée dans les réceptions sur le même pied que l'aurait été la mère.

Il y a donc une très grande différence dans les usages à suivre entre une orpheline de mère et une orpheline de père. C'est la mère qui est indispensable à la jeune fille, pour l'accom-

pagner dans le monde, et pour toutes les circonstances délicates de la vie. Une mère veuve reçoit chez elle le fiancé de sa fille; un père ne peut le recevoir sans être aidé par une femme. Une vieille fille ou veuve doit, dans les mêmes circonstances, prendre chez elle une parente ou amie âgée, ou aller résider chez une d'elles.

?

Etant donné un repas où se trouvent deux sœurs de vingt-cinq et de vingt-huit ans, dont la plus jeune vient de se marier, c'est celle-ci qui reçoit les honneurs, quoiqu'elle soit la cadette. Il est même poli de paraître croire que la non mariée est la plus jeune.

?

Une fille qui n'est plus de la première jeunesse est mise sur le même rang d'une femme mariée, du moment qu'elle va dans le monde seule, sans sa mère; je veux dire qu'on lui rend les honneurs dus à son âge; elle est censée ne plus avoir de prétention à la jeunesse.

Il ne faut pas se hâter cependant de traiter sur

ce pied une jeune personne, et bien s'assurer auparavant si elle ne s'en trouvera pas froissée, croyant paraître encore assez jeune pour être traitée en jeune fille.

V

Le savoir-vivre au salon et en visite.

Dans le savoir-vivre au salon, j'ai omis de dire que si la maîtresse de maison ne sort pas du salon, lorsqu'il s'y trouve d'autres visites, pour accompagner une personne qui prend congé, le maître de maison, au contraire, lorsqu'il s'agit d'une dame, l'accompagne jusqu'à la porte de l'escalier, et même, s'il désire témoigner un grand respect, il lui offre son bras jusqu'à sa voiture; cela se fait particulièrement dans la haute société et à la campagne, ou lorsqu'on habite une maison à soi.

?

Une jeune fille ne reste jamais seule au salon avec un visiteur masculin. Une visite féminine se retirant, lorsqu'un visiteur reste, c'est la

jeune fille qui l'accompagnera hors du salon et non la mère.

?

Un jeune homme, à moins qu'il ne soit très lié avec la famille, doit éviter de rester le dernier à une soirée ou à une réception, s'il y a des jeunes filles dans la maison ; de même, en rendant visite à une jeune femme, il ne prolongera pas le tête-à-tête, s'il la trouve seule. Ce sont de ces nuances délicates qu'il faut savoir saisir. Ainsi, deux hommes se trouvant en même temps en visite chez une femme encore jeune, prennent congé ensemble, afin qu'il ne soit pas dit que l'un reste après l'autre.

?

Prenant congé, après une visite, dans un salon où se trouvent d'autres visiteurs, une mère et ses filles font leurs adieux d'abord à la maîtresse de maison, et s'inclinent devant les visiteuses, si elles ont eu occasion de s'adresser la parole pendant la visite, ou si elles les connaissent d'autre part, et si ces visiteuses se disposent à les saluer. A l'égard des hommes qu

se sont levés, elles ne s'inclinent *très légèrement* que si ceux-ci saluent, ou s'il y a eu conversation ; en entrant, on ne fait une inclination aux hommes, en passant devant eux, que si ceux-ci saluent, ou si on les connaît, auquel cas ils saluent les premiers, ça va de soi.

?

Si une femme rencontre dans un salon un homme qu'elle connaît, et qu'il ne l'aperçoive pas, ou fasse semblant de ne pas l'apercevoir, de ne pas la reconnaître, elle ne fera aucune avance pour le forcer à la saluer, et attendra qu'il vienne lui présenter ses hommages ; tandis que, s'il s'agissait d'une dame, elle irait lui parler la première.

?

Une mère évite de rendre visite accompagnée de jeunes enfants, à moins que ce ne soit chez des parents ou des amis intimes, auquel cas elle peut les laisser avec les bonnes ; lorsqu'on fait entrer les enfants au salon, on laisse les bonnes dans l'antichambre, sauf si les enfants ont

besoin de leurs soins. J'ai vu quelquefois de jeunes mères aller dîner en ville ou au bal, et amener un enfant qu'elles nourrissaient ; le bébé restait avec sa bonne. Cette manière d'agir, parfaite en famille, est un peu affectée quand il s'agit d'étrangers. On paraît chercher à attirer l'attention, à poser pour la bonne mère ; en somme, la mère et l'enfant feraient mieux pour leur santé de rester chez eux et de se coucher de bonne heure.

?

On ne salue pas dès le seuil du salon. En entrant, on se dirige tout droit vers la maîtresse de la maison. Après l'avoir saluée, on cherche alors des yeux les personnes que l'on connaît pour les saluer à leur tour. Ceci est pour les personnes étrangères qui entrent dans un salon, soit pour une visite de jour, soit pour une réception du soir.

Au contraire, si les maîtres de la maison entrent dans leur salon lorsqu'il s'y trouve déjà des visiteurs, ils saluent circulairement dès le seuil de la porte, puis serrent la main à chacun en particulier, en effaçant les différences de rang

autant que possible, c'est-à-dire commençant par ceux qui sont le plus près d'eux, mais sans s'arrêter, afin de ne pas faire languir de plus haut placés en position sociale.

?

Lorsqu'on accompagne une amie chez une personne, que soi-même l'on ne connaît pas, l'amie doit s'excuser, en entrant, d'avoir pris la liberté de vous amener, puis vous présenter. La maîtresse de la maison s'empresse aussitôt de vous faire fête. Cependant vous ne devez pas vous mêler trop de la conversation, et votre amie doit éviter de prolonger la visite.

?

Pour entrer dans un bal, vous donnez le bras à votre père, tandis que votre mère le donne à votre frère ; et vous entrez la première.

Dans aucun cas, une jeune fille ne peut entrer au bal au bras d'un jeune homme, lors même qu'il serait son fiancé ; si un jeune homme, frère, parent ou ami les accompagne, il offre le bras à la mère, et s'il n'y a pas d'homme âgé pour lui offrir le bras, la jeune fille suit ; s'il

y a son frère et un ami, elle prend le bras de son frère, et entre après sa mère.

Pour lever toute difficulté, il est préférable de ne pas se laisser accompagner dans le monde par des jeunes gens autres que des frères.

S'il y a deux sœurs, le père entre en premier, sa femme à son bras; les jeunes filles suivent.

L'entrée dans un salon présente un certain embarras dont on ne peut se tirer qu'avec une bonne dose d'aplomb, principalement dans certains salons où les invitées sont assises en cercle silencieux, et examinent d'un œil scrutateur le malheureux qui s'élance de l'antichambre, relativement sombre, dans ce cercle de lumière éblouissante, et qui, vêtu d'un habit aux basques échancrées, le gilet et la bouche en cœur, le chapeau à claque sous le bras, doit absolument se montrer à son avantage. Les hommes sont plus à plaindre que les femmes dans ce moment-là. Ces dernières, à l'aide d'une toilette convenable, s'en tirent toujours, et puis elles sont rarement seules, ou encore le maître de la maison s'empresse de venir leur offrir le bras; à son défaut, un autre homme de leurs connaissances peut remplir cet office; la maîtresse de la maison elle-même se lève et va à leur rencontre.

Un homme de trente à quarante ans, d'une belle prestance et doué de l'assurance que donne une position dans le monde, de l'esprit et du physique, peut se faire un succès de son entrée, mais un très jeune homme, ou un homme petit, trop mince ou ayant trop d'embonpoint, affecté de myopie, tant soit peu timide ou emprunté, peut très facilement, quoique doué d'éminentes qualités intellectuelles, être gauche et ridicule. Le rire se gagne aisément et les mouchoirs lui dérobent mal l'impression produite, ce qui ne fera qu'augmenter son embarras.

Pour éviter l'embarras de l'entrée, il y a des personnes qui préfèrent arriver tôt, d'autres qui prétendent qu'il vaut mieux arriver tard, afin de se dissimuler dans la foule.

Les plus peureux attendent dans l'antichambre, en enfilant fébrilement leurs gants, qu'il arrive une famille à côté de laquelle ils puissent se faufiler et faire leur entrée inaperçus.

Quand on arrive dans une soirée ou un bal, alors que la société est déjà nombreuse, il n'est pas nécessaire de tout renverser pour aller droit à la maîtresse de la maison. On fait son entrée sans bruit, et en circulant peu à peu on ne peut

manquer de rencontrer les maîtres de la maison pour leur présenter ses devoirs.

?

« Pour un bal auquel une maîtresse de maison désire qu'on lui amène du monde, des danseurs, par exemple, comment les invitations à des jeunes gens qu'elle ne connaît pas doivent-elles être adressées ? »

Bien des maîtresses de maison se contentent de dire à leurs amis : « Amenez-moi de vos amis, » et lesdits amis viennent ensemble ou se donnent rendez-vous dans le premier salon ; puis celui qui les a invités les fait entrer et les présente au maître et à la maîtresse de la maison, afin qu'ils puissent inviter à danser celle-ci, et enfin à d'autres danseuses.

Ces jeunes gens doivent déposer leurs cartes le lendemain, ou faire une visite le jour de réception, selon qu'ils désirent continuer les relations. La maîtresse de maison les inscrit sur sa liste d'invités pour ses prochaines réceptions.

Il s'agit d'ordinaire, dans ces cas-là, de très jeunes gens, n'ayant pas encore une haute importance sociale ; jeunes officiers, élèves des écoles, stagiaires, etc. Lorsqu'il s'agit de per-

sonnages plus importants, ou de familles dans lesquelles se trouvent des femmes, la liste des noms et adresses est remise à la personne qui reçoit, et elle leur fait envoyer une invitation; on remet alors sa carte la veille du bal; l'ami présente, comme il est dit précédemment, et on fait une visite dans la semaine qui suit.

Il est parfaitement conforme aux usages, quand on donne une fête où grand nombre de personnes peuvent être admises, d'inviter ainsi les amis de ses amis, sans les connaître ou sans les fréquenter, mais après s'être assuré par l'intermédiaire qu'ils sont consentants; il est également dans les usages d'accepter pareille invitation, si on le trouve agréable; il est même facultatif de ne conserver que des relations très cérémonieuses avec les hôtes; un grand bal, une sorte de fête officielle, est presque un terrain neutre.

?

Lorsque des invités descendent de voiture dans la rue, à Paris, personne ne les attend, sauf un portefaix, parfois; cependant, si c'est un hôtel particulier, le concierge ou un groom peut être chargé d'ouvrir les portières des voitures. Si la voiture entre dans la cour et des-

cend les invités devant un péristyle, un valet de pied ou valet de chambre doit être là pour aider à descendre et introduire dans le vestibule ; dans l'antichambre un autre domestique s'empare de l'invité pour l'introduire dans le salon. Il est difficile que le même domestique puisse s'acquitter des deux corvées, si les invités sont nombreux et arrivent en même temps. Une femme de chambre aide les arrivants à défaire leurs manteaux, etc.

?

A Paris, les invités ne saluent ni parlent aux domestiques, sauf pour les besoins du service; lorsque ce sont de bons et anciens serviteurs, comme on a encore le bonheur d'en posséder en province, — mais je crois que ce bonheur devient bien rare, — de ces serviteurs que l'on sait considérés par le maître, possédant leur confiance et la méritant, on les traite avec plus d'aménité.

?

Les invitations à un dîner ou à un bal sont faites au nom de Monsieur et de Madame; les

réceptions de jour, au nom de Madame seule, quoique Monsieur puisse y assister. Si Monsieur n'assistait pas au dîner ou au bal, les invitations seraient faites au nom de Madame seule. Dans les familles très opulentes, chez les princes du sang, par exemple, ou encore les princes de la finance, où Madame a ses appartements particuliers, elle peut donner des fêtes intimes en son seul nom, auxquelles elle invitera son mari; de même lui pourrait donner des dîners d'hommes.

De même aussi une jeune fille donnant une matinée ou un goûter à ses amies, dans sa chambre ou son petit salon, enverra de gentilles invitations en son seul nom.

VI

Visites de congé et de retour.

En France, comme je l'ai dit, c'est l'arrivant qui fait les premières visites, mais ce n'est pas lui qui invite le premier à dîner. En lui rendant sa visite, les personnes du pays font leurs invitations, s'il y a lieu. Ceci s'entend pour les pays où l'on reçoit, car si l'arrivant a envie de donner un bal ou un dîner dans une localité où

personne n'en donne, il est bien obligé de commencer; mais, dans ce cas, il n'invite que ceux qui lui ont rendu sa première visite.

Une personne qui va passer quelque temps chez des parents ou des amis, fait également les premières visites, en compagnie des personnes chez lesquelles elle réside. Mais entre amis intimes, ou lorsqu'on est averti que la personne arrivée a l'intention de venir vous voir, il est gracieux de la prévenir, surtout si elle est supérieure en âge ou en position.

A Paris, on ne doit aucune visite à ses voisins, pas même à son propriétaire, comme des provinciaux pourraient le croire. On *ignore* absolument toutes les personnes auxquelles on n'a pas été présenté d'autre part. Cependant le chef de la famille échange sa carte au jour de l'an avec son propriétaire, comme pour une relation d'affaires.

Les visites d'étiquette sont toujours faites par le mari et la femme ensemble.

On ne mène pas à des visites de cérémonie des enfants au-dessous de quinze ans.

?

A une visite d'adieux, doit-on rendre une

autre visite? Quand l'amie qui m'a fait sa visite d'adieux sera de retour, sera-ce à moi à faire la première visite?

Je dirai que ces règles ne s'observent pas strictement entre amis véritables, amis intimes, avec lesquels on ne compte pas, et où l'effusion seule nous dirige. Le mot ami n'est souvent synonyme que de relations du monde; en province, on craint le plus petit froissement, car il peut en dériver de graves conséquences; on dissèque la plus petite démarche, on a peur de faire un pas en avant ou en arrière.

Dans l'existence mouvementée que l'on mène à Paris, on n'a pas le temps de s'attacher aux petites choses. Si l'on s'est étourdiment par trop avancé, le lendemain, pas plus soi que ceux qui ont pu connaître l'échec n'y songent, effacé de l'esprit qu'il est par tant d'autres nouveaux événements plus importants. De même, on fait la part de cette vie active qui oblige à bien des retards involontaires, à commettre bien des oublis, et on ne se formalise pas. Mais si les Parisiennes agissent ainsi, il y a beaucoup de femmes dans Paris qui ne sont pas Parisiennes, et qui vivent à Paris de la

vie de province, livrées à ses désœuvrements et à ses petitesses.

Mais que je n'oublie pas la recommandation de ma lectrice qui me prie de lui donner une réponse positive, technique, et non de la renvoyer à ceci ou cela.

Mme A*** doit une visite à Mme B***; elle la remet un peu pour attendre l'approche de son départ, afin de lui faire ses adieux. Il va sans dire que Mme B*** ne peut pas rendre cette visite, puisque Mme A*** part. Mme B*** part aussi, plus tard. Quand elle revient et qu'elle est disposée à recevoir, elle va rendre visite à Mme A***; si celle-ci n'est pas encore de retour, Mme B*** laisse sa carte, et lorsque Mme A*** revient, trouvant cette carte qui équivaut à une visite, elle passe chez Mme B***. Si l'endroit est tellement petit que Mme B*** ne puisse ignorer que Mme A*** n'est pas de retour, elle attendra ce retour. Mme A***, quand elle désirera recevoir, ira ou enverra déposer une carte chez Mme B***.

Si au contraire Mme A***, avant son départ, ne devait pas de visite à Mme B***, elle se contentera de lui envoyer sa carte avec P. P. C. et attendra que celle-ci vienne la voir à son retour.

On peut encore faire autrement, selon le temps dont on dispose, le désir que l'on a de voir la personne, etc.; Mme A***, devant une visite à Mme B***, envoie sa carte avec P. P. C. et rend sa visite seulement à son retour. Dans ce cas, Mme B*** doit absolument attendre; Mme A*** reste ainsi maîtresse de la situation; si elle veut cesser ses relations avec Mme B***, ou la voir moins fréquemment, ou seulement quand les salons seront ouverts, c'est elle qui réglera les relations; aussi cette maniere d'agir est-elle usitée par les femmes du monde habiles pour leurs relations envers lesquelles elles ne sont pas très empressées.

Cependant il faut bien admettre que le temps peut manquer au moment du départ, au milieu des achats, des arrangements de maison, des affaires à terminer, et que l'on ne puisse aller faire ses adieux à sa meilleure amie. Dans ce cas, on lui écrit, soit avant de partir, soit aussitôt arrivée où l'on va, pour lui faire des excuses.

C'est toujours la personne qui arrive quelque part qui commence la correspondance, à moins cependant qu'il ne soit convenu autrement. L'intimité, je ne saurais trop le répéter, n'observe pas ces règles de l'étiquette. C'est le cœur qui

dicte ce qu'il y a à faire, c'est lui qui excuse, c'est encore lui qui va au devant.

?

Mais aux eaux, on fait de nouvelles connaissances ; on se quitte dans la ville d'eaux pour aller, qui d'un côté, qui d'un autre, en se promettant de se revoir aussitôt qu'on sera rentré en ville. Qui doit faire la première visite, dans ce cas ?

Si la première personne qui a quitté la ville d'eaux est rentrée en ville, c'est à celle qui est restée et qui est rentrée en ville la dernière à faire le première visite, surtout s'il y a effusion, empressement. S'il s'agit de relations tout à fait cérémonieuses, c'est la plus pressée, la plus tôt prête à recevoir, qui commence ; si elle a quelque crainte que l'autre ne se soucie pas de continuer les relations, elle essaiera de la rencontrer auparavant sur un terrain neutre, à la promenade par exemple, pour voir l'accueil qui lui sera fait.

Il est toujours très délicat de se présenter chez quelqu'un dont on a fait la connaissance accidentellement, alors même qu'il nous a fait les

plus chaudes invitations ; ce sont même de celles-là qu'il faut se méfier le plus.

Les gens expérimentés ne comptent guère sur ces invitations; ils les prennent pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire pour ces petites superfluités qui embellissent les relations comme des agréments de tulle pailleté à une robe de bal, mais sur la solidité desquels il ne faut pas compter. Une étoffe moins brillante est souvent plus solide et plus durable.

Il y a de belles protestations que certaines personnes ont l'habitude de faire; on appelle ça « avoir la langue dorée ».

— J'espère bien que, lorsque vous passerez dans ma ville, vous descendrez chez moi ; je ne permets jamais que mes amis aillent à l'hôtel ! Ah! moi je suis ainsi, c'est tout l'un ou tout l'autre; quand quelqu'un me plaît, c'est pour la vie ! Je vous présenterai à mes amis... Quelle bonne partie nous ferons! Vous goûterez mes conserves !... Mais non, je ne veux pas attendre que vous veniez, je vous ferai envoyer quelques pots aussitôt arrivée...

Vous êtes vraiment confuse et ne savez comment reconnaître les manières caressantes de votre nouvelle amie : vous vous demandez

avec inquiétude comment vous pourrez à votre tour la recevoir.

Mais voilà qu'un jour vous avez occasion d'aller dans la ville de votre amie, vous lui écrivez pour la prévenir; en descendant du chemin de fer, vous vous étonnez de ne trouver personne à vous attendre, vous vous chagrinez déjà en supposant plaies et bosses; vous arrivez à la maison, tout est fermé; un domestique ouvre la porte et vous avertit que Madame est partie en voyage depuis deux jours.

Vous vous faites conduire mélancoliquement à une auberge et vous faites un séjour assez triste, bien heureux pour vos illusions si vous ne rencontrez pas l'ingrate dans la rue, où elle détourne la tête avec persistance, pour ne pas vous voir. Quant aux conserves, inutile de dire que jamais vous n'en goûterez.

Il y a encore une source d'écueils et d'embarras dans les connaissances que l'on fait aux eaux, en dehors de sa position sociale, soit très au dessus, soit très au dessous, mais cet examen m'entraînerait trop loin. Je les traite dans le IIe tome *(La Science du monde)*, avec de plus grands détails.

VII

Mariage.

Il n'est pas bienséant de faire une cour trop démonstrative en public à sa fiancée, aussi est-ce pour cela qu'il est d'usage d'éviter d'aller dans le monde et de recevoir pendant qu'une jeune fille est fiancée. En France, il n'est pas reçu de se serrer la main en public, de se parler confidentiellement à l'écart, de se donner le bras, etc. Dans les pays du Nord, au contraire, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, ces usages sont tellement autorisés et dans les mœurs, qu'il serait trouvé très singulier et très pénible de faire autrement. En France, le futur mari est dans une position assez embarrassante; il doit se montrer empressé, sous peine d'être accusé de tiédeur, et observer en même temps une grande modération. Le fiancé français n'a qu'un moyen de sortir d'embarras, — et avouons que le moyen n'est pas mauvais, — c'est de reporter toutes ses assiduités, tous ses petits soins, tous ses témoignages à sa future belle-mère; sa fiancée ne peut lui en vouloir, ni se sentir

délaissée, et la mère lui en saura beaucoup de gré.

Si la jeune fille n'a pas de mère, elle est toujours escortée d'une dame âgée comme chaperon ou de son père. Dans ce dernier cas, la jeune fille donne le bras à son père, et le fiancé marche à côté d'elle. Le chaperon est traité comme la mère le serait, sauf s'il est de condition inférieure; le jeune homme ne lui offre pas le bras, mais il ne le donne pas non plus à la fiancée; il marche à côté.

Une institutrice, surtout si elle est jeune, ne peut être regardée comme un chaperon suffisant dans une circonstance aussi importante. D'ailleurs, dans aucun cas, un jeune homme ne doit accoster une jeune fille qu'il connaît, si elle est avec son institutrice, sa femme de chambre et même toute personne autre que ses parents.

?

Lorsqu'une femme reçoit une lettre de faire part ou d'invitation à un mariage de la part d'un jeune homme, c'est-à-dire qu'elle connaît seulement le marié, elle n'envoie sa carte ni à lui ni à personne, mais elle assiste au mariage, et

va à la sacristie, où il lui présente sa femme. Elle attend alors leur visite de noces.

?

Ce sont toujours les parents du côté du fiancé qui vont les premiers rendre visite à la fiancée et à ses parents ; ainsi les oncles, les tantes, etc. Il faudrait qu'il s'agît d'un aïeul bien âgé, bien impotent, pour qu'on lui amenât alors la fiancée.

Aussitôt que l'oncle et la tante, je suppose, ou d'autres parents, ont fait la visite, soit celle où ils ont été présentés, soit une visite de félicitation et de bienvenue s'ils se connaissaient déjà, la fiancée va avec ses parents leur rendre leur visite.

?

Le savoir-vivre exige qu'on considère une femme, non d'après la position qu'elle avait avant son mariage, mais d'après celle que son mari lui donne. Si celui-ci l'a choisie dans une autre classe de la société que celle à laquelle il appartient, il est très inconvenant de le lui faire sentir. L'homme élève la femme jusqu'à lui,

tandis qu'elle est obligée, dans le cas contraire, de s'abaisser jusqu'à lui. La considération ne s'attache pas du tout à un homme d'après le mariage qu'il a pu faire. Voyez une reine; épouse-t-elle un de ses sujets, elle perd ses droits au trône, ses enfants ne sauraient régner. Un roi épouse une fille du peuple, il peut lui faire partager sa couronne, et ses enfants lui succéderont.

?

Lorsqu'un jeune homme dîne dans l'intimité avec la famille de sa fiancée, il conduit sa belle-mère à table et non pas sa fiancée; celle-ci donne le bras à son père ou à son futur beau-frère, s'il se trouve là.

VIII

Lettres.

On m'a fait remarquer que j'avais omis de parler du décachetage des lettres. Il est vrai que je n'avais pas cru utile de m'étendre longuement sur ce sujet. Mais, puisqu'on le désire, voici à quelles règles il faut se soumettre. On ne doit

jamais décacheter une lettre qui ne vous est pas adressée, et observer à ce sujet la plus srupuleuse délicatesse, même entre amis les plus intimes. Il y a exception, cependant, pour les parents vis-à-vis de leurs enfants. Une mère décachètera les lettres de sa fille, celle-ci aurait-elle soixante ans, à moins qu'elle ne soit mariée, auquel cas les lettres du mari sont au moins respectées.

Afin d'éviter un conflit désagréable, une mère fera mieux de ne pas ouvrir la correspondance de son fils après qu'il a atteint vingt-cinq ans.

Entre frères et sœurs, on ne doit jamais décacheter les lettres les uns des autres. Entre mari et femme... ici, j'hésite vraiment à prononcer un arrêt, tellement il est à craindre, dit-on, de mettre le doigt entre l'écorce et l'arbre; cela dépend uniquement d'arrangements entre les époux. Dans le fond, le droit d'exiger que la correspondance ne soit pas décachetée existe; ainsi on ne doit pas le faire avant d'en avoir reçu une autorisation particulière. Mais, dans tous les cas, ce doit être réciproque.

J'ajoute qu'il est presque pénible de voir régir par des convenances des procédés que le cœur et les bons rapports devraient seuls réglementer.

IX

La comédie du feu.

Une politesse exagérée pour les visiteurs et qui devient un manque de savoir-vivre a lieu bien souvent, maintenant que chacun veut avoir un salon, tout en ne l'habitant pas, et en lésinant sur les choses les plus essentielles : c'est la comédie d'allumer le feu.

On est en hiver, on arrive transi, surtout si l'on descend de voiture. On laisse poliment qui son paletot, qui ses fourrures dans l'antichambre ; et la domestique vous introduit dans un salon sans feu.

La maîtresse de la maison sort grelottante de sa chambre, chauffée à trente-cinq degrés.

— Comment ! on n'a pas encore allumé le feu ? J'avais cependant donné des ordres ! s'écrie-t-elle, en jouant l'étonnement, et elle fait mine de se diriger vers le cordon de sonnette.

— Je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi, insiste-t-on ; je suis pressée, et n'ai le temps que de vous serrer la main.

— Vraiment ?... vous êtes pressée ? Quel

dommage ! j'aurais eu tant de plaisir à causer avec vous ! Décidément je vais le faire allumer.

Nouvelle tentative vers le cordon de sonnette.

— Vous avez tort... je n'ai pas froid ; il fait bien plus chaud chez vous que dehors.

— Trouvez-vous ?... Alors, si vous n'avez pas froid.... le feu est très malsain, d'ailleurs !

— Ne m'en parlez pas ! on se rôtit chez moi, et je deviens comme une pomme cuite ! je suis toute ridée !

— Allons donc ! vous êtes fraîche comme une rose !

La conversation continue quelques minutes, mais un léger tremblement dans le menton de la maîtresse de la maison et deux ou trois éternuements de la personne en visite viennent interrompre intempestivement la causerie.

— Quelle idée de m'empêcher de faire allumer le feu ! recommence la maîtresse de maison d'un air contrit.

Cela a tout à fait l'air d'un congé. Du moins, vous le prenez ainsi, vous vous levez, en disant :

— Cela ne valait pas la peine ; vous voyez, je suis obligée de vous quitter.

Vous vous retirez enrhumée et aigrie contre votre amie, pendant que celle-ci rentre se chauffer avec volupté, tout ennuyée de votre visite, qui l'a surprise en flagrant délit d'économie.

Quelquefois la maîtresse de céans persiste à faire allumer le foyer, ce qui nécessite, la plupart du temps, qu'on ouvre une fenêtre, sans vous exempter pour cela d'être enfumée. Le remède est pis que le mal.

Si nous ne pouvons tenir un salon, n'en ayons pas, et recevons dans notre salle à manger ou notre chambre à coucher. Mais ceci est un paradoxe que personne ne suivra. Allumer du feu tous les jours dans plusieurs pièces d'un appartement est également dispendieux. Lorsqu'on le peut, avoir un calorifère chauffant toute la maison est ce qu'il y a de préférable ; mais ceci non plus n'est pas accessible à tout le monde. Que faire donc ? Recevoir dans sa chambre les personnes avec lesquelles on est assez lié ; avoir un jour de réception pour les autres.

Comme règle, ne pas consulter le visiteur ; si l'on veut lui faire bon accueil, ordonner qu'on allume le feu instantanément (dans une maison

bien organisée, les cheminées ne fument jamais), et, s'il s'y oppose, persister en disant qu'il faut que cela soit. Si c'est une personne avec laquelle on est très cérémonieux, pas très lié, et dont on est certain que la visite sera très courte, ne pas en parler, ni faire allumer.

Du côté du visiteur ou de la visiteuse, si elle désire causer longuement, elle doit peu insister pour empêcher qu'on fasse du feu; au contraire, sachant qu'elle sera obligée de s'en aller promptement, elle insistera un peu, puis laissera faire, afin de ne pas paraître comprendre qu'on y attache de l'importance.

X

Photographies.

Il est tellement passé dans nos usages de s'offrir mutuellement des photographies, qu'il n'est pas hors de propos de dire ce que le savoir-vivre exige en ces circonstances particulières.

On n'offre jamais, à moins qu'on ne soit très proches parents, très intimes, et que la demande en soit faite d'une façon spéciale, de

grandes photographies, dites de cabinet, ou médaillons, ne pouvant se placer dans un album; la famille ou une amie intime a seule le droit d'avoir votre portrait en vue sur le mur ou la cheminée.

Règle générale et absolue, on ne doit donner sa photographie, même la petite carte à album, que lorsqu'on vous l'a demandée. Seulement, un homme ne doit jamais se faire prier et laisser insister une femme sur ce sujet; il doit s'empresser d'acquiescer à ce désir, comme s'il se trouvait très honoré qu'on l'eût exprimé. D'ailleurs, une femme ne répète jamais une pareille demande, si on ne la satisfait immédiatement, surtout s'il s'agit d'un jeune homme. Vis-à-vis d'un homme âgé, l'insistance est admise.

Un homme ne manquera jamais à la politesse en demandant à une femme sa photographie; celle-ci la refuse généralement, à moins d'un cas très exceptionnel, comme en créent la parenté, l'âge, la position. Une jeune fille ne la donne jamais à un jeune homme, à moins qu'il ne soit son fiancé.

Demander une photographie c'est une politesse qu'on nous fait, une marque d'intérêt

qu'on nous donne; c'est pourquoi nous devons nous empresser d'y répondre. Recevoir une photographie d'une amie sans rendre la sienne, c'est contracter une dette, qui ne peut se payer qu'en même monnaie.

Un homme ne doit pas offrir à une femme sa photographie en tenue négligée ou dans une pose trop familière.

En résumé, cet échange d'un souvenir que rien ne peut remplacer, est une des plus charmantes innovations de notre temps.

Beaucoup crient à l'abus. Je crois que c'est un tort. Nous éprouvons tous, n'est-il pas vrai! un plaisir plus ou moins intense, mais toujours vif, à recevoir ces petites figurines de personnes avec lesquelles nous sommes en rapport dans le moment même. Je n'ai jamais vu qui que ce soit complètement indifférent sous ce rapport.

Les liaisons du monde sont éphémères; souvent nées avec les feuilles, elles sont emportées comme ces dernières par le vent de l'automne; les déplacements, les circonstances de la vie, mille autres motifs rompent les liens; plus tard l'*album* est comme un agenda animé.

En le feuilletant, on retrouve devant ces figures connues, aimées parfois, parfois aussi

indifférentes, détestées, toutes les impressions des années écoulées .. Celui-ci est mort jeune ; il a laissé des regrets,.. Cette amie s'est mariée; elle est partie, on ne l'a plus revue; que de bonnes causeries on avait faites ensemble!... Ah! comme celle-ci était jolie alors! elle a bien changé! Voilà plus loin sa photographie faite dix ans après; quelle différence !... Mais tout d'un coup il se présente une tête sur laquelle on ne sait plus mettre de nom !... Un inconnu! Malheureux soit-il qui a passé dans notre vie, dans notre album, sans laisser la moindre trace en notre mémoire!

C'est ainsi que nous revoyons ce cher passé, que nous évoquons des souvenirs tour à tour tristes et joyeux; et que peut-être notre petite carte, à nous-même, en rappelle à ceux à qui nous l'avons offerte!

XI

Des domestiques.

Des domestiques bien dressés dénotent qu'ils sont de bonne maison ; ce qui veut dire que l'on juge des maîtres par les domestiques. Les par-

venues, les femmes du demi-monde, ne savent pas dresser leurs domestiques. Les étrangères tombent souvent dans cette faute. Je crois que c'est aussi beaucoup le défaut des jeunes femmes. Elevées par les domestiques, elles sont habituées à les regarder comme plus capables qu'elles. Ils doivent tout savoir, elles croient qu'elles n'ont pas à s'en occuper. Je traite ce sujet en détail dans mon volume *le Maître et la Maîtresse de maison;* je veux dire ici seulement quelques mots à propos de certaines convenances.

Quand une dame descend de sa voiture, et qu'elle a un valet de pied, celui-ci doit ouvrir devant elle la porte de la maison ou du magasin où elle rentre, et refermer cette porte quand elle est passée ; quand elle sort, il doit faire de même.

L'autre jour, je regardais une très élégante jeune étrangère, descendant d'un coupé parfaitement attelé et muni du cocher et d'un groom ou valet de pied. Celui-ci tira bien la sonnette de la maison ; mais quand sa maîtresse fut entrée elle laissa la porte ouverte, et il ne la referma pas, restant sur le trottoir à causer avec le cocher. Une personne de la maison vint fermer cette porte, qui était une grille. Peu après la jeune femme sortit ; son valet de pied la vit s'approcher

à travers la grille, il ne bougea pas, se contentant d'ouvrir la portière du coupé. La jeune femme fut obligée, de sa main mignonne et finement gantée, d'ouvrir la lourde grille et de la refermer, en ayant soin de ne pas enfermer sa jupe. Bien sûr cet équipage est de grande remise, loué au mois, quoique si bien tenu, sans quoi ce domestique eût été mieux dressé.

?

Une abonnée me demande à quelle distance un groom doit suivre à cheval. Une amazone seule, le domestique la suit à douze ou quinze pas environ; un cavalier seul ou accompagnant une amazone, le groom suit à vingt ou vingt-cinq pas. Parfois une amazone jeune et seule peut se faire suivre, au milieu de la foule, par un vieux domestique, de très près, à une longueur de cheval; un vieillard aussi, afin que le domestique soit plus à portée de lui venir en aide.

A pied, un domestique suit sa maîtresse à cinq pas; s'il s'agit d'une jeune fille, à deux pas. Un homme valide ne se fait jamais suivre à pied à Paris, à moins que ce ne soit pour lui porter un paquet.

Un domestique mâle qui va chercher une voi-

ture ne monte jamais dedans la voiture, mais à côté du cocher.

Quand une jeune fille sort en voiture avec sa femme de chambre, celle-ci se place à reculons dans la voiture, à moins qu'il n'y ait qu'une banquette, auquel cas elle est obligée de s'asseoir à côté de sa maîtresse. Dans aucun cas, un domestique mâle ne montera dans la voiture avec sa maîtresse.

XII

Savoir-vivre en voyage.

?

Quand on arrive dans un hôtel, où l'on doit faire un séjour assez long, il est adroit de distribuer un pourboire aux domestiques dès les premiers jours pour bien les disposer, comme un avant-coureur des futures générosités, dût-on ensuite partir sans rien leur donner, quitte, si l'on revenait l'année suivante, à leur donner en arrivant.

?

Il faut éviter, dans les hôtels, de déranger

fréquemment les domestiques ou de le faire pour des motifs frivoles.

?

Bien des personnes commettent l'imprudence de laisser leur clef sur la porte de la chambre ; non seulement on doit la retirer du côté extérieur de la serrure, mais fermer à clef en dedans, et laisser la clef sur la serrure, en la tournant de travers, ce qui empêche d'entrer une autre clef. Dans les hôtels il arrive que les voyageurs font confusion dans les portes des chambres, confusion plus ou moins volontaire, et ouvrent inopinément votre porte, ou essaient leur clef dans votre serrure ; il peut arriver aussi que les serrures se ressemblent ; or, la clef dans la serrure empêche qu'une autre même clef puisse ouvrir.

?

Lorsque vous sortez de votre chambre pour quelques minutes, prenez la clef de votre chambre ; si vous vous absentez un temps assez long, fermez vos malles à clef, et accrochez la clef de la chambre au tableau, afin que les domestiques puissent la trouver, mais ne la laissez jamais sur votre porte.

?

Dans bien des hôtels, il est recommandé de déposer au bureau les objets précieux. Il est inutile de suivre cet avis qui présente des inconvénients ; mais ne les enfermez dans aucune commode ou armoire de la chambre ; ayez une malle forte, munie de bonnes serrures. A ce sujet, encore un avis, digne d'être signé La Palisse : pour éviter d'être volé en voyage, le mieux est de ne rien emporter de trop précieux et de déposer, à votre départ, à la Banque de votre ville, ce que vous possédez de valeurs. Les bijoux précieux sont tout à fait hors de mise aux eaux ou en voyage ; même si l'on va chez des amis, dans des châteaux où l'on reçoive, les diamants et parures de pierreries sont déplacés pendant la saison d'été, à des fêtes champêtres, où des fleurs naturelles seront des parures bien plus fraîches et mieux appropriées. N'avez-vous pas le temps et l'occasion de les montrer en hiver, à la ville ? ne sait-on pas que vous les avez ? Quant aux sommes d'argent, il est si facile, avec une lettre de crédit de son banquier, d'aller chercher chez le correspondant au fur et à mesure de ses besoins !

La prévoyance est la mère de la sûreté, et l'on ne saurait s'entourer de trop de précautions.

?

J'ai vu arriver à de mes amies un incident excessivement désagréable et dont il faut bien se méfier. Elles voyageaient avec leur femme de chambre. Celle-ci se trompa et mit dans sa malle une serviette appartenant à l'hôtel. Aussitôt après le départ des voyageurs, on s'aperçut de la disparition de la serviette; comme la lingère en était responsable, elle fit courir à la gare; on arrêta les bagages, et on obligea les personnes à ouvrir leurs malles. Le chef de famille fort courroucé eut le tort de faire de la délicatesse et d'y consentir. Le départ fut manqué, les malles furent vidées avec colère, on n'y trouva rien; enfin dans le sac de nuit de la femme de chambre on trouva la serviette !

?

Si l'on casse, brûle, abîme un objet du mobilier, il faut en payer le montant; si l'on vous fait payer le prix de l'objet entier, vous avez le droit d'emporter l'objet; vous avez le droit

aussi, au lieu de donner l'argent, de remplacer par un objet exactement pareil. Si vous vous apercevez qu'un objet est cassé dans la chambre, vous devez immédiatement le faire remarquer.

?

La bougie entamée se paie en entier. Vous êtes libre de l'emporter, mais cela ne se fait guère.

?

Lorsqu'on vous sert du sucre ou des liqueurs, si l'on donne seulement la quantité mesurée de la portion (en général, trois morceaux de sucre par personne), un petit verre et demi de liqueur, vous êtes libre d'user le tout et même de le réserver (le sucre, dessert, pain, etc.); mais si l'on vous sert une quantité à discrétion, par exemple un sucrier plein, une assiette de petits pains, un carafon, vous ne devez en user que le nécessaire.

Quand le service n'est pas compté sur la note, il est d'usage de donner deux francs par jour et par chambre si l'on reste peu de jours; un franc, si l'on reste un mois. Si le service est compté

sur la note, on se borne à un pourboire, qui varie selon le nombre de domestiques, la peine qu'on leur donne, le temps que l'on reste. Si l'on demande aux domestiques de l'hôtel un travail en dehors de leur tâche ordinaire, tel qu'une commission, un raccommodage, un repassage, on le leur paie à part.

?

A propos de portes, il faut s'assurer non seulement le premier soir, mais chaque soir, si les autres portes qui, de votre chambre, communiquent aux chambres voisines, sont parfaitement fermées de votre côté ; il faut exiger qu'un verrou ou une clef les ferme dans votre chambre, et ne pas vous contenter qu'elles soient fermées du côté opposé.

S'il y a des tentures, il faut les soulever pour vérifier les portes qui peuvent se trouver dessous.

XIII

L'institutrice à domicile.

Il y a une position très délicate que l'on m'a priée de traiter, c'est celle de l'*institutrice à domicile*.

L'instruction est regardée comme menant à tout, et donnée souvent par les parents comme pouvant être le mobile d'une profession honorable. Dût-on me traiter d'infâme réactionnaire, je ne vois pas l'instruction favorable à tout le monde, du moins à toutes les positions. Certes, avec la condition *sine qua non* que l'on réussira à se mettre hors de pair, soit ! autrement il faut se limiter à une instruction professionnelle ; cependant l'enfant de parents ouvriers ou paysans qui reçoit de l'instruction servant à le sortir du milieu où ses parents vivent, mais ne le mettant cependant pas au premier rang de la société, n'est pas à plaindre comme celui que des revers de fortune jettent dans une position subalterne.

La fille de concierge pour laquelle sa mère se sacrifie, et qui arrive à avoir ses diplômes, n'a pas à se plaindre d'être institutrice dans une famille riche, où, relativement, elle est traitée avec égards.

En se souvenant d'où elle est partie, elle peut s'estimer heureuse. Si elle ne s'était pas donnée à l'instruction, elle serait devenue femme de chambre ; tout au plus aurait-elle pu apprendre un métier, celui de couturière ou de modiste. Il est vrai que dans ces derniers cas elle aurait eu

plus d'indépendance et d'avenir. Mais je n'ai point l'intention de m'occuper ici du choix des carrières; j'ai déjà eu maintes fois l'occasion de dire ce que je pensais à ce sujet, et je me limite absolument aujourd'hui à la profession de professeur, et même de professeur à demeure dans une famille : le professeur au cachet est dans une tout autre position d'indépendance.

Le fils de paysan qui devient secrétaire ou précepteur, de même la fille de l'ouvrier ou du domestique, qui est institutrice, a franchi un degré de l'échelle sociale ; et, s'ils savent être modérés dans leur ambition, tenir compte de leurs antécédents, ils n'ont qu'à se féliciter de voir leur instruction les mettre au-dessus de la domesticité où ils auraient pu rester.

En France, et dans tous les pays d'ailleurs, l'institutrice ou le précepteur suit son élève, ne vient au salon qu'avec son élève, dîne au bout de la table à côté de son élève, se retire avec lui ; dans les promenades, il ne se mêle pas à la société, mais la suit ou la devance avec son élève.

La position de précepteur dans une famille est terriblement subalterne ; on a l'habitude d'ajouter « en France ». Pour moi, j'ai eu oc-

casion de fréquenter de grandes familles anglaises et russes, et je ne me suis pas aperçue que l'institutrice y fût traitée sur le pied d'égalité parfaite; dans les familles allemandes, elle est certainement plus considérée que dans les familles françaises, et je dirai tout à l'heure d'où cela provient.

Mais si, au lieu de la jeune fille de parents de classe ordinaire, il s'agit d'une jeune fille de famille aristocratique, ou, tout au moins, de bonne bourgeoisie, habituée à ne pas avoir de maîtres directs, la position est bien différente.

Si cette jeune fille ne doit pas avoir de dot, son père n'ayant que de forts appointements, mais pas de capital, on l'élève avec des habitudes opulentes, mais on lui donne une grande instruction destinée ou à lui permettre un riche mariage ou à lui servir de gagne-pain, comme institutrice. En attendant, Mademoiselle est conduite dans le monde et aide sa mère à recevoir chez elle. Elle est traitée partout sur le pied d'égalité, naturellement, car le monde n'a pas autorité à sonder le fond des pensées. Mademoiselle s'habille comme bon lui semble, c'est-à-dire comme sa mère, et son miroir lui dit qu'elle est la plus jolie. Qui trouverait à redire aux cheveux plus ou moins ébouriffés, au corsage plus ou

moins échancré, au nœud de ruban ou de dentelle faisant plus ou moins mouche, c'est-à-dire posé de façon à attirer l'attention ? Au bal, les danseurs ne consultent que sa beauté et son esprit, sa toilette et sa grâce.

— Qui est cette ravissante personne?

— Mlle une telle, la fille de M. un tel.

— A-t-elle une belle dot?

— Non, il n'y a pas de fortune dans la maison.

— Ah ! c'est dommage ! elle est charmante, tant pis ! ça ne m'engage à rien de danser avec elle.

— D'autant plus que ses parents reçoivent beaucoup, mon cher!

— Oh ! alors, je me ferai inviter.

Mademoiselle est donc entourée, choyée, recherchée; sa profonde instruction, ses talents variés contribuent à ses succès dans le monde.

— Mlle X. a passé ses examens? demande-t-on à ses amies.

— Oui, pour son plaisir ! elle est fort instruite ! Et puis, on ne sait pas ce qui peut arriver, n'est-ce pas? Si l'on perd sa fortune, avec de l'instruction, on peut toujours s'en sortir.

— Certainement... c'est charmant de travailler comme cela sans en avoir besoin.

Cependant le mari riche ne se présente pas, et le mari pauvre n'ose pas se présenter. Mademoiselle a vingt-six ans, elle a passé l'âge où sainte Catherine a mis son bonnet. Elle est de plus en plus entourée dans le monde, car elle est de plus en plus belle, spirituelle, brillante : elle a pris de l'aplomb, elle soutient maintenant la conversation ; on la traite en jeune femme, et, avec sa taille élégante, elle porte merveilleusement la toilette.

Cependant son père a vieilli ; l'âge de la retraite est arrivé ; il faut qu'il se retire avec une pension de deux mille francs, laquelle jointe au produit des économies de ci, de ça, fait arriver à trois mille francs de revenu. Impossible de vivre à Paris avec ça. Mademoiselle va enfin utiliser cette précieuse instruction. Ses parents se retireront en province et elle entrera comme institutrice dans une famille opulente ; elle trouvera là le luxe auquel elle est accoutumée, et même davantage : voiture, chevaux, livrées, service, voyages, séjour au château en été, loge à l'Opéra en hiver, etc. C'est enchanteur ! On reçoit beaucoup ; dans ce milieu de gens riches qui fréquentent la maison, elle ne peut manquer de rencontrer l'époux rêvé !

Grâce à ses talents, aux recommandations qu'elle possède, on lui trouve semblable place. Elle est acceptée d'avance. Lorsqu'elle se présente, elle est d'abord étonnée que la comtesse B., la mère de sa future élève, femme d'une quarantaine d'années, belle et fort élégante, ne se lève pas pour la recevoir; jusqu'à présent toute maîtresse de maison s'est levée pour l'accueillir; c'est que d'à présent elle cesse d'être indépendante!

Un peu interdite, elle perd de son aplomb; la comtesse lui indique d'un geste une chaise!... Dans la conversation, la comtesse lui dépeint le genre de vie qu'elle mènera.

— D'abord, mademoiselle, je vous préviens, vous n'avez pas de frais de toilette à faire chez moi.

— Ah! je croyais que vous receviez beaucoup, madame?

— Oui! mais mes filles sont trop jeunes, et ne paraissent jamais au salon quand il y a du monde, par conséquent vous non plus... quand j'ai du monde à dîner, vous êtes servie avec les enfants dans la salle d'étude... Je dois vous dire aussi, — je suis très franche, — j'aimerai à vous voir vêtue de couleurs sombres, et les che-

veux arrangés à plat, les frisures ne sont pas assez dignes ; pas de fichus ni de fanfreluches.

Mais bien d'autres crève-cœur attendent Mademoiselle. Elle se sent blessée de voir le comte la saluer fort peu, et ne lui adresser la parole que pour lui parler des enfants. A dîner, lorsqu'on est en famille, elle est naturellement placée au bout de la table entre ses élèves. Elle a beaucoup de peine à s'abstenir de se mêler à la conversation. Emportée par son instruction profonde, elle se laisse entraîner une fois ; monsieur étonné de la justesse de ses paroles, la regarde avec intérêt, lui répond, et bientôt la conversation s'établit entre eux deux ; aussitôt madame quitte la table !... L'institutrice, en effet, aurait trop pour elle, jeunesse, beauté, instruction, position pleine d'intérêt, toilette étudiée à loisir, si on lui accordait aussi le pied d'égalité, et la mère ne pourrait pas lutter avec elle !

Mademoiselle entre dans une autre famille, américaine cette fois ; il y a de grandes jeunes filles avec lesquelles elle ira dans le monde ; ici, elle sera traitée plus libéralement par les femmes ; néanmoins, elle trouve que les hommes, les jeunes gens surtout, prennent avec elle un autre

ton que celui qu'ils avaient autrefois. Au bal, ils ont l'air, en la faisant danser, d'accomplir une corvée dont ils se débarrassent au plus vite. Certains même ne la font jamais danser.

En Allemagne, de jeunes personnes d'excellente famille se mettent institutrices presque autant par plaisir que par nécessité. D'abord, si c'est dans leur pays, elles sont connues ; au premier coup d'œil, un Allemand juge à quelle caste appartient sa compatriote. Il y a moins de déclassement qu'en France : la fille de l'ouvrier reste ouvrière ; l'institutrice est fille de médecin, de légiste et même d'officier, c'est-à-dire est de famille noble, et on la traite absolument comme de la famille. Le fils de la maison lui fera la cour et l'épousera sans que sa mère cherche à y mettre obstacle, parce que là-bas, les filles ne recevant pas de dot, elles sont toutes pauvres, toutes pareilles, et n'ont pour elles que plus ou moins de qualités ; ce sont par celles-ci qu'on les classe.

J'ai vu des Allemandes et des Anglaises plus heureuses dans de grandes familles que ne le sont communément nos Françaises, et si j'en cherche le pourquoi, je le trouve dans l'absence de prétention. Institutrices elles sont, institu-

trices elles restent. Elles ne prennent pas leur position comme un marche-pied pour arriver à autre chose. Elles s'habillent simplement, sérieusement, sans coquetterie; elles se tiennent à leur place, et s'effacent volontairement. Elles sont là pour les enfants, et ne s'occupent ni d'aller au salon, ni de danser au bal, ni de tenir leur place à table, dans la conversation. Elles remplissent une tâche. Précisément, pour ce motif, on les traite mieux, on les recherche davantage. La mère n'a pas à en concevoir de l'inquiétude. La confiance s'établit (1).

(1) Voir pour les règles à observer entre *professeurs et élèves*, le chapitre portant cette rubrique, dans le IIIe tome, *Usages et coutumes de toutes les professions*.

CHAPITRE XXII

CONCLUSION

Ce serait une erreur de croire qu'il est absolument indispensable de se soumettre aux moindres petites règles de l'étiquette, et que ceux qui y manquent ne méritent que notre mépris. Pour nous-mêmes, nous devons être sévères et nous montrer scrupuleusement observateurs de tout ce qui est politesse, prévenance, égards, etc., envers notre prochain, et exercer, par contre, envers les autres, l'indulgence la plus large; il faut songer que bien des gens pêchent plutôt par ignorance que par mauvais vouloir, et la personne qui se blesse d'un manque de savoir-

vivre montre moins du tact encore que celle qui est coupable de ce manquement.

Il faut savoir aussi supprimer ces règles minutieuses de l'étiquette lorsqu'elle pourraient devenir une gêne pour nos hôtes, mais conserver toujours celles que la politesse ordonne vis-à-vis d'eux. Ne vouloir jamais sortir du cercle du cérémonial où l'étiquette nous renferme, jetterait un grand froid dans les relations intimes; seulement, il faut bien observer les nuances; c'est au profit de nos hôtes que nous avons le droit de supprimer cette étiquette, et non au nôtre.

Dans ce traité du savoir-vivre, j'ai souvent eu occasion de prononcer le mot de *tact*, aussi bien que celui de *politesse*, de *convenance*, d'*usage*, toutes ces choses étant étroitement attachées au savoir-vivre; je me suis étendue, au commencement du volume, sur la *politesse*, mais je ne veux pas terminer sans dire quelques mots du *tact*.

Le tact est une des conditions principales à la pratique du savoir-vivre. Quelque soin que j'aie mis à détailler minutieusement, dans le livre qu'on vient de lire, les usages et les règles de l'étiquette, il existera toujours des incertitudes,

des hésitations, dans l'esprit des personnes manquant de tact, et elles seront aussi sujettes à des exagérations. Il est une foule de circonstances impossibles à prévoir, parce que ce sont des incidents soumis à une multitude de variations qui les font naître. Je me suis efforcée de faire entrevoir les changements que, dans bien des cas, on peut faire subir aux règles proprement dites, mais le tact est absolument nécessaire pour les discerner. Il est des nuances si fines, si imperceptibles, que la grande habitude du monde ou une exquise délicatesse de sentiment peut seule apprendre à les discerner.

Cependant, le tact peut s'acquérir, aussi bien que tout autre chose, et il ne faut pas se désoler parce qu'on ne le possédera pas d'intuition. Pour cela il suffit d'observer et de réfléchir ; le raisonnement et l'observation forment le jugement et apprennent à discerner. Le tact viendra ensuite. Alors on aura peu à faire pour se faire aimer et respecter des siens et du monde, pour n'affliger qui que ce soit, être aimable, distingué, et passer, avec aussi peu d'esprit que possible, pour une personne accomplie et charmante. Le tact et le jugement remplacent, dans bien des cas, l'instruction, et même le cœur.

Une politesse, un compliment, un present fait à propos, sont appréciés au double de leur valeur; au contraire, ils la perdent tout entière, s'ils ne sont pas à leur place.

Mais, ne vous ai-je point ennuyés et fatigués, lecteurs et lectrices, par ces descriptions minutieuses et arides, où, pour arriver à me faire comprendre et à m'expliquer clairement, j'ai dû renoncer à toute recherche de style et à éviter les répétitions? Le désir de vous être agréable et utile, de répondre aux souhaits exprimés par plusieurs d'entre vous, m'avait fait entreprendre la publication de cette série d'articles dans un journal; plus tard, des lettres bienveillantes, des encouragements trop flatteurs pour ma modestie, sont venus me soutenir dans ma tâche, et, en me prouvant que j'avais atteint mon but, me récompenser amplement de mes peines.

C'est également pour satisfaire à la demande du plus grand nombre, que ces articles ont été réunis en un volume, afin de vous faciliter les recherches de ce qui est nééessaire à vos besoins du moment, et avoir sous la main, dans un format portatif, cette science de la bonne éducation, indispensable à tout âge et dans toute position.

Mais, sur le point de terminer, je me demande, quoique j'aie traité tous les sujets que je m'étais imposés, si je n'ai rien omis de ce qui avait droit à trouver place ici.

Ces usages disséminés dans toute la vie, que je me suis efforcée de classer et de décrire minutieusement, m'attachant précisément à ceux qui m'ont paru les plus utiles à la vie de famille et les moins connus, sont tellement multiples qu'il est presque impossible d'assurer qu'on les a tous détaillés.

Evidemmment non; il me reste beaucoup à dire; aussi, je ne vous dis qu'au revoir! Vous trouverez remplies, dans les deux volumes qui font suite, les lacunes que vous aurez pu remarquer et que j'ai dû laisser forcément dans celui-ci.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIÈRES

5